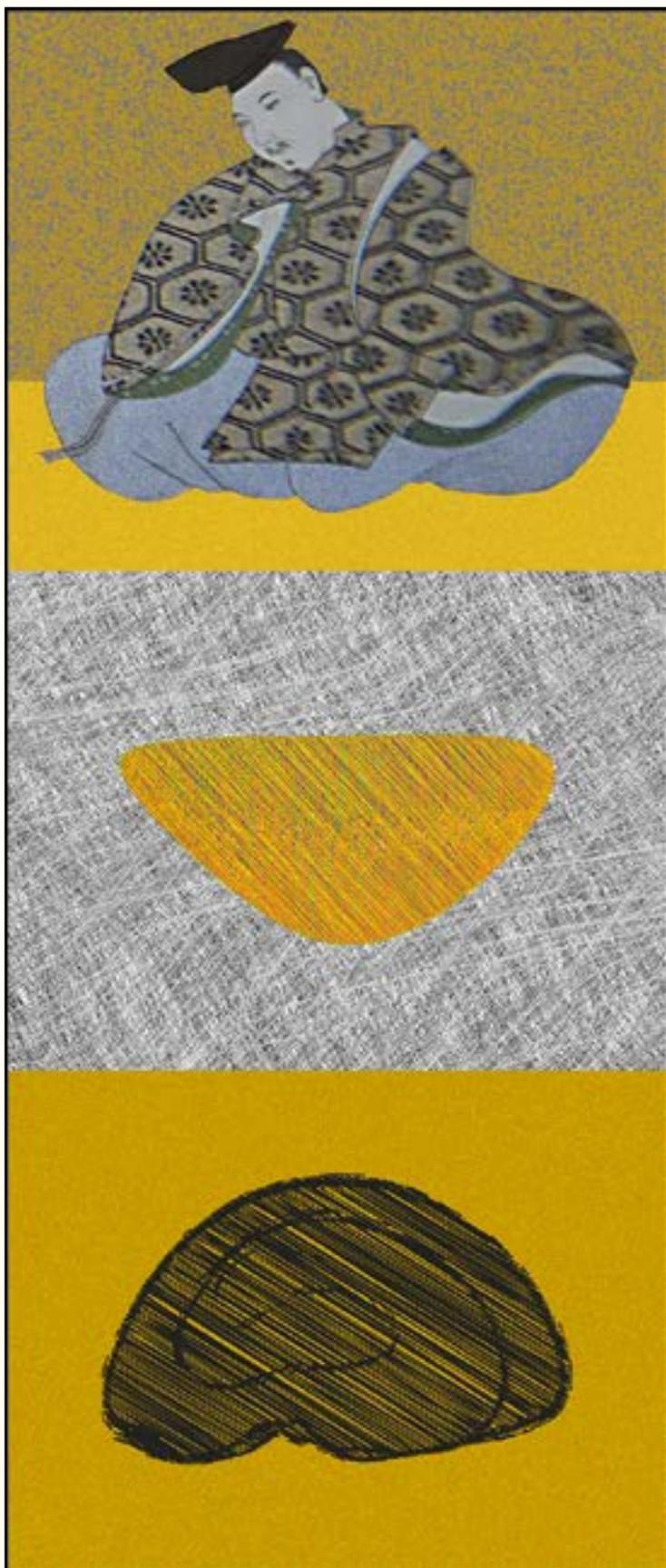


ROTTERDAM | 28 NOVEMBER 2019 - 14 FÉVRIER 2020

L'Art en Humanité

JOURNAL D'EXPOSITION DE JACQUES BLANCHER - ALLIANCE FRANCAISE ROTTERDAM



Jacques Blancher

Artiste plasticien, photographe, il a voyagé pendant plusieurs années sur différents continents en tant que membre de l'Association Internationale des Arts Plastiques (AIAP) auprès de l'UNESCO.

À la découverte de quatre pays, la Chine, le Mali, l'Inde et le Japon, vous pourrez cheminer en réflexion sur le monde. Jacques Blancher puise ses thématiques dans l'intemporalité des grands classiques de la culture universelle qui touchent l'humain. Ce n'est pas le pittoresque de scènes imaginées ou vécues qui retient son attention, c'est le sens profond des situations qui l'interpelle, qu'il révèle à notre regard et qu'il propose à notre réflexion.

Jacques Blancher ne présente pas seulement le monde, il nous le donne à penser. Les continents qu'il nous offre à explorer ne sont pas de pacotille. Les sites ne sont pas touristiques. Les personnages ne sont pas de figuration.

Ce qui le préoccupe, c'est le choc des cultures, des paradoxes et des contradictions. En accomplissant son acte de graphiste coloriste de la pensée, il dévoile son dessein d'artiste contemporain par amour de l'Art, mais au-delà, et avant tout, par amour du genre humain.

Commissaire d'exposition: Barbara Lagié.

Note aux lecteurs

Ces journaux doivent être lus à travers la spontanéité de leur rédaction in situ et bien souvent dans des conditions inconfortables (voire avec un clavier anglais !). J'ai donc privilégié l'instant présent plutôt que de me préoccuper d'un style châtié. Si j'y avais tendu malgré tout, j'en aurais cassé le rythme. Lisez-les donc comme des narrations vivantes et lancez-vous à la découverte de ces quatre continents fascinants. Vous y découvrirez une quantité d'informations sur les traditions et mode de vie de leurs habitants. Bonne lecture.

Jacques Blancher

La Grande Motte



Jacques Blancher, l'art en Humanité,
l'art d'être Humain.

Si pour Jules Michelet "chaque homme est une humanité", Roland Topor nous dit "L'Humanité a besoin de sublime. Le sublime du sublime c'est l'art...". Jacques Blancher pourrait tout à fait reprendre à son compte ces deux citations, tant son travail d'artiste et son engagement depuis près de vingt ans au sein de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) via l'Association Internationale des Arts Plastiques combinent parfaitement ces deux facettes que sont la recherche d'un esthétisme et la quête du sens. À travers ses missions culturelles ou humanitaires, principalement sur les continents africain et asiatique, il a su s'immerger dans le quotidien de citoyens, pour faire corps avec des sociétés multiples, en adoptant leurs cultures, leurs rythmes. Jacques Blancher est allé à la rencontre des populations, des

plus démunis aux intellectuels, en Chine, en Inde, au Mali et au Japon.

De retour en France, dans l'Hérault, il a décidé de mettre en "œuvres" ses impressions de voyage, de retranscrire ses sensations avec ses outils de plasticien. Jacques Blancher a voulu nous faire partager, à travers ce document, les moments qu'il a vécus et qu'il a retranscrits dans ses Toiles.

Après avoir accueilli l'exposition créée pour l'occasion, La Grande Motte est fière de passer le témoin à l'Alliance Française de Rotterdam, manière de partager notre "humanité". C'est le journal que vous tenez entre vos mains.

Je vous souhaite un beau voyage pictural à travers le monde.

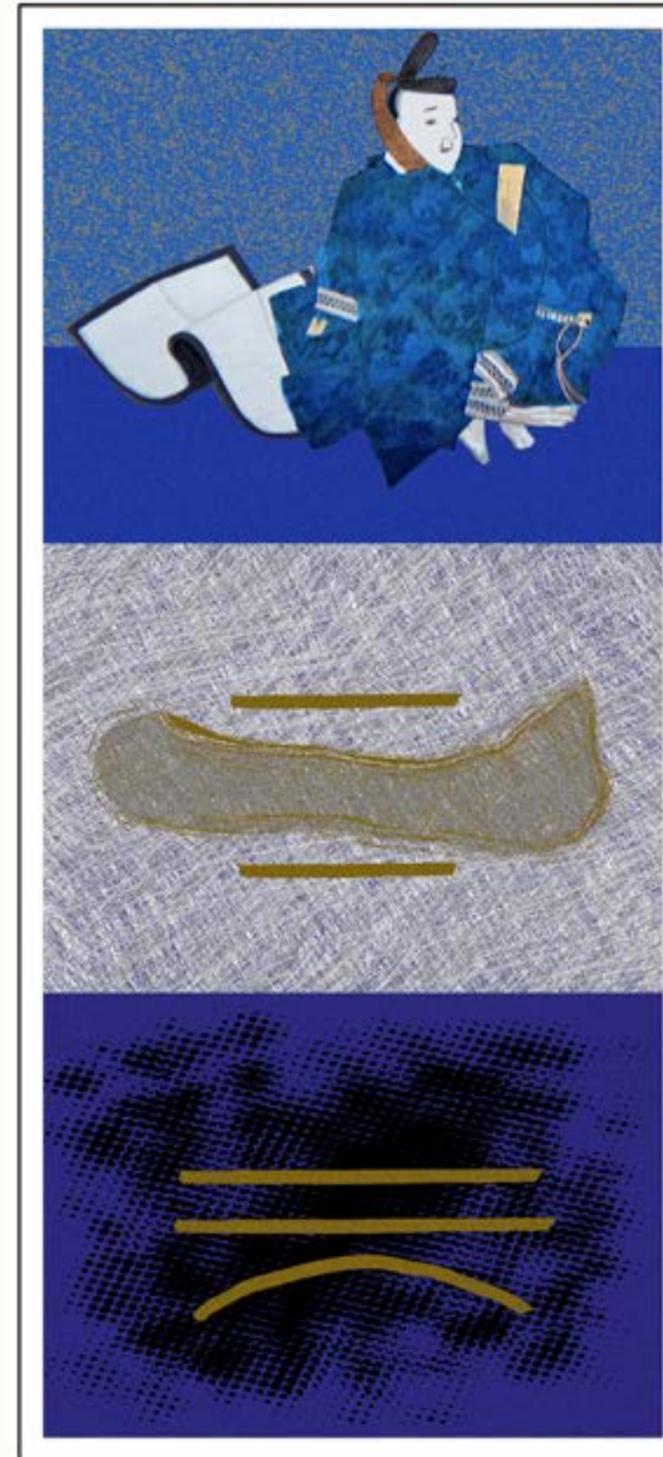
Stéphane Rossignol
Maire de La Grande Motte

Sommaire

Voyage au coeur de la Chine	p 04
Voyage au coeur de l'Inde	p 30
Voyage au coeur du Mali	p 54
Second voyage au coeur de l'Inde.....	p 72
Voyage au coeur du Japon	p 80
Biographie succincte	p 103
Plan des lieux d'exposition	p 104



Édito



Il y a des rencontres qui marquent l'esprit. Elles vous interpellent car elles vont à l'essentiel de la condition humaine. L'exposition de Jacques Blancher "L'Art en humanité", son esthétique, son regard porté sur les situations aux quatre coins du monde par la photographie ou la peinture ont saisi mon intérêt. A l'Alliance Française de Rotterdam nous aimons parler de dialogue avec les cultures ; nous invitons des artistes, des intellectuels, des scientifiques qui interrogent l'Altérité, le regard porté sur l'Autre mais aussi sur soi et nous donnent à penser différemment.

Jacques Blancher interroge le réel au Mali, au Japon, en Chine ou en Inde à travers ses voyages et son regard d'artiste. Par un geste esthétique

fort, ce breton aguerri aux voyages raconte la vie banale des hommes et des femmes et les rend extraordinaires presque mythiques.

Grâce à la collaboration de la Ville de La Grande Motte et de son Maire Stéphane Rossignol, qui a présenté cette exposition l'été dernier, nous avons bénéficié du Journal d'exposition accompagnant les travaux de l'artiste.

Cette exposition a également reçu le soutien du service culturel de l'Ambassade de France et de TV5 Monde. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés.

Cette exposition, "L'Art en Humanité" de l'artiste plasticien Jacques Blancher, est une ode au genre humain et à l'amour de l'Art.

Er zijn ontmoetingen die veel indruk maken. Ze spreken je aan omdat ze teruggaan naar de essentie van het menselijk bestaan. De tentoonstelling van Jacques Blancher, 'Kunst in de mensheid', is hier een voorbeeld van. Niet alleen vanwege de esthetiek van de manier van fotograferen en schilderen, maar ook vanwege zijn perspectief op verschillende situaties op verschillende plekken in de wereld.

Bij de Alliance Française Rotterdam praten we graag over de dialoog tussen culturen. We nodigen kunstenaars, intellectuelen en wetenschappers uit die het onderwerp 'anders-zijn' ter sprake brengen, de blik op de Ander gericht, maar ook op onszelf. Zo worden we geïnspireerd om op een andere manier te denken.

Jacques Blancher probeert tijdens zijn reizen het echte leven in Mali, Japan, China en India te vangen met

zijn kunstenaarsblik. Op een esthetische manier schetst deze doorgewinterde Breton een beeld van het alledaagse bestaan van mannen en vrouwen en geeft ze hierbij bijna mythische proporties.

Dankzij de samenwerking met de heer M. Rossignol, burgemeester van La Grande-Motte, waar deze tentoonstelling afgelopen zomer te zien was, kunnen we gebruik maken van de catalogus. Hierin wordt het werk van de kunstenaar nader toegelicht.

Deze tentoonstelling heeft ook financiële steun gekregen van de culturele dienst van de Franse ambassade en TV5 Monde, hierbij wil ik hen hiervoor hartelijk bedanken.

Deze tentoonstelling, 'L'Art en Humanité', van beeldend kunstenaar Jacques Blancher, is een ode aan de mensheid en aan de liefde voor kunst.

TV5MONDE

af
Alliance Française
Rotterdam Pays-Bas

Véronique Jullian Uijttenboogaart
Présidente de l'Alliance Française Rotterdam



VOYAGE AU COEUR DE LA CHINE...

Prise de contact...

... Quoique nous ayons quitté l'aéroport depuis plus d'une heure, j'ai toujours l'impression d'être en Europe. Par contre, ici, tout est amplifié. Béton, bousculade, activité intense, etc, enfin tout ce qui caractérise finalement ce genre de lieu universel. L'uniformité du monde est en marche !

Une de mes traductrices (il en est prévu deux, voire trois qui s'alterneront pour m'assister), Luyo, me conduit directement à ma résidence qui se situe dans le Conservatoire de musique de Shanghai. Pendant que nous roulons, nos échanges sont d'ordre organisationnel pour que mon séjour de longue durée se déroule au mieux. Il me faut lui prêter une oreille attentive tant le niveau sonore de la circulation est élevé ; et, pour tout arranger, notre taxi, vu sa vétusté, est particulièrement bruyant.

Le parcours est impressionnant ; la démesure de leur urbanisation m'écarte d'entrée de cette Chine idyllique dont je rêvais. Après une sortie d'autoroute en spirale qui nous fait descendre dans la

ville, je me trouve enfin plongé dans un monde plus calme, voire serein... Les rues sont bordées de platanes, vieilles traces de l'ancienne concession française. J'apprends par Luyo que le Conservatoire de musique où je logerai s'y situe. Je perçois dès que nous y pénétrons les restes d'un passé qui est en totale opposition avec tout ce modernisme extérieur que nous venons de quitter.

L'académie est au centre d'un campus constitué de constructions récentes et traditionnelles entourées d'arbres. Je dois avouer que j'ai eu un peu peur de me retrouver dans l'un de ces bâtiments en béton ; ma surprise est d'autant plus agréable qu'on m'alloue une chambre dans un petit pavillon avec tout le confort que l'on peut espérer. Elle est



Une ville à l'urbanisation démesurée

aménagée de meubles en bois avec des motifs chinois. Son calme est à peine troublé par le fond musical d'étudiants en pleine répétition. Luyo est restée pour me procurer de précieux renseignements sur ma future organisation. Elle appelle Ming qui est professeur à l'université où j'interviendrai. Mais, au-delà, il sera la cheville ouvrière de pas mal de choses pendant mon séjour. Elle désire



Ma chambre



Le petit pavillon

qu'il vienne nous rejoindre pour le dîner. Compte tenu du décalage horaire, il est encore midi pour moi !

Les présentations faites, nous repartons à pied avec un jeune homme qui accom-



Ming, professeur à l'université

pagnait Ming. Nous traversons un vieux quartier où les odeurs qui s'en exhalent sont celles que j'imaginai pour l'Extrême-Orient. Dans tous mes voyages, j'ai découvert le rôle du rapport olfactif qui donne de l'identité à un pays. Ming et moi nous marchons en avant des autres. Nous parlons de l'enseignement de l'art et particulièrement de celui du dessin ; il est très intéressé de saisir comment je procède pour sensibiliser mes élèves à l'apprentissage du trait.

Le restaurant est charmant et traditionnel dans ses décorations. Nous prenons place autour d'une table ronde où une multitude de plats sont déjà installés. Après chaque dégustation, je leur demande d'inscrire sur mon calepin ces



Restaurant du Conservatoire



Restaurant du Conservatoire



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

mets, afin de pouvoir, lorsque je serai seul, les commander en me faisant comprendre.

Pour ce premier soir, je suis un homme heureux ; tout se présente au mieux de mes aspirations. Ma fatigue apparaissant sur mon visage, mes amis attentionnés décident de me raccompagner jusqu'au Conservatoire.

Ma nuit est perturbée par le décalage horaire ; afin de ne pas perdre totalement mes repères, j'ai laissé une montre à l'heure française. Au moment où je ferme les yeux, un fond sonore de répétition de violon et de piano, me parvient

aux oreilles. Certes c'est loin d'être une berceuse, mais ma lassitude est telle que je m'endors malgré tout.



Entrée du conservatoire



Photographie toilée & encadrée - Format 57 x 86 cm

Un peuple qui avance

... Ce premier jour, je ne me suis pas fixé de contrainte. Ma traductrice ne viendra pas me rejoindre. C'est donc seul que je me rends au consulat de France, qui n'est pas très loin, pour saluer une relation qui y officie comme attaché scientifique.



Une avenue très large

Puis, cet entretien effectué, ayant tout l'après-midi devant moi, je me plonge dans la ville, le doigt sur le déclencheur de mon appareil photo.

Ce qui caractérise Shanghai, en dehors de la démesure que j'ai constatée en arrivant, c'est le nombre d'immeubles en construction qui surgissent dans tous les endroits ; ils tendent à dépasser leur voisin, tels les tours de San Gimignano en Italie. Une Chinoise qu'il m'a été recommandé de rencontrer avant mon départ de France, m'apprend que les propriétaires et locataires des vieux quartiers sont suspicieux lorsqu'ils voient un photographe. Systématiquement, ils pensent qu'ils ont affaire à un architecte



Ça sort de partout !



L'uniformité du monde

en repérage qui démolira leur habitat par la suite. Précieux conseil qui m'incite à garder dans ma poche un texte en chinois indiquant « Je suis un artiste photographe ». Cette amie qui restera ma relation privilégiée tout au long de mon séjour s'appelle Luna.

La circulation est un spectacle à elle seule. Je m'arrête à plusieurs carrefours pour l'observer. Klaxons exacerbés permanents, déboitements intempestifs... des vélos, des charrettes venant de la campagne côtoient des véhicules les plus modernes.



L'uniformité du monde

Mais aucune acrimonie dans cette cacophonie. À ce propos, les avenues étant très larges par endroits, il est de la plus grande prudence de ne pas s'engager sur la chaussée si vous avez un doute sur la brièveté du feu rouge.

J'ai saisi pas mal de clichés dans la partie ancienne de la ville. Les personnes qui se trouvaient là ne m'exprimèrent aucune agressivité. Il faut dire que je portais un badge en chinois indiquant que j'étais français et artiste.



Ruralité dans la modernité

Lorsque je ne prends pas de photos, je m'imprègne du mode de vie de ces gens. Indéniablement, la jeunesse règne en nombre. Les Chinoises, la plupart élégantes, se déplacent très droites, avec un mouvement de corps des plus gracieux. Elles sont toutes habillées à l'Occidental et sont visiblement très attirées par les magasins de mode qui fleurissent partout. Les garçons tiennent la main de leurs compagnes et n'hésitent pas à montrer leurs sentiments en public ; nous sommes bien loin des clichés d'une Chine "réservée"



Scène de rue



Photographie - Format 179 x 76 cm



Jeunesse amoureuse

telle qu'on nous la présente en Europe. Mais ce qui me frappe, c'est ce pas déterminé dont ils font montre. "Ils avancent", comment me faire mieux comprendre ? Le terme avancé n'est pas dans mon esprit un acte physique. Il est ce qui émane de leur personne, une dynamique. C'est d'ailleurs ce que je ressentirai également lors de mes conversations avec eux. Ils ne me cachent pas leur soif d'apprendre de notre monde occidental.

Ce soir, Luna qui deviendra ma précieuse amie, chanteuse classique (soprano) qui fit ses études en France, me confirme cette quête incessante de plonger dans la modernité. Je lui exprime en retour, devant



L'affluence du dimanche



Toile : 160 x 120 cm - peinture acrylique.

son propos, ma crainte de cette uniformisation des continents qui supprimerait par là même le sens du voyage, basé sur la rencontre des différences. À quoi bon alors, se déplacer si c'est pour retrouver la même chose ?

Dans ma chambre, je reçois un appel de Ming entérinant mon rendez-vous pour le lendemain. Ma deuxième traductrice que je ne connais pas encore sera là avec lui. Il me dit son nom au téléphone, mais, ayant beaucoup de difficulté à percevoir le chinois parlé, je renonce à le mémoriser. Aussi, j'ai décidé de me faire tout écrire en phonétique sur mon précieux calepin. Il m'annonce également que je dois préparer une première conférence que je donnerai devant les étudiants de sa faculté. La date est en passe d'être fixée très vite par son directeur qui sera présent pour m'accueillir.

A vos ordres, Hélène !

... En attendant mon rendez-vous avec ma seconde accompagnatrice que je rencontrerai à onze heures devant mon pavillon, je prépare mon matériel photographique.



Hélène, ma seconde traductrice

quelques repères sur nos vies respectives, je lui explique le but de ma présence à Shanghai. Elle m'écoute avec attention mais, lorsque j'aborde quelques suggestions sur le parcours que j'aimerais effectuer dans cette ville, elle me coupe sèchement, certes avec affabilité, mais néanmoins avec fermeté. Elle a compris d'entrée ce à quoi j'aspire. À sa manière, elle m'annonce que c'est elle dorénavant qui prend les choses en main. Belle personnalité ! « Il faut me faire confiance » m'assène-t-elle. Hélène, étudiant l'art avec Ming, a très bien perçu, sans que j'en rajoute, la démarche que je désire entreprendre.

J'entame ma première initiation au métro de cette mégapole. Finalement, à part les caractères chinois, le principe pour se repérer est universel. Mémorisez les lieux sur un plan, posez-y quelques repères et le tour est joué !

Nous commençons par une zone commerciale très colorée. Ceci est sans doute propre à tous les endroits de ce type dans le monde mais, ici, il y a particulièrement un foisonnement de tonalités vives qui, associées aux lettres chinoises, donnent un effet des plus surprenant. La foule est importante avec l'éternelle jeunesse dominante qui envahit les magasins.



Rive de Pudong



Face au fleuve Huangpu

J'ai prêté mon petit appareil photo à Hélène afin qu'elle réalise quelques clichés pendant que je travaille de mon côté. Très rapidement, elle en arrive à me demander pourquoi je saisis plus une chose qu'une autre. De toute évidence, elle attend une réponse précise qui l'éclairera. C'est bien volontiers que je lui inculque qu'un "regard" est nécessaire pour parvenir à un bon résultat. C'est ce qui fait la différence avec une prise de vue touristique, genre carte postale. Autrement dit, il doit en surgir un concept entraînant une forte attraction de l'observateur lambda. Le photographe, alors, aura apporté sur le sujet un regard personnel que le spectateur n'aura pas eu. Elle l'assimile tellement bien, qu'elle décide de mettre tout de suite en application mes explications. Enfin, c'est son désir ; quant à l'aboutissement, il faudra attendre !

Tout en parlant, nous arrivons auprès du fleuve. Je dois avouer qu'il est majestueux de par sa grandeur, mais aussi par



Le fleuve Huangpu

le trafic de bateaux qui y naviguent. En arrière-plan, la fameuse Pudong.

Hélène m'impose (cela en sera ainsi souvent !) que nous prenions le bac pour y parvenir ; de toute façon, il n'y a pas de pont, juste un souterrain pour les voitures.

La nouvelle ville où le béton règne avec une totale absence d'âme, offre au regard une impression de calme par rapport à la folie de la circulation sur l'autre berge.

Après cette visite, elle m'amène dans les quartiers les plus anciens de l'agglomération, mais surtout les plus délabrés. Je fais quelques photos, mais je suis conscient qu'elles ne peuvent être qu'une ébauche. Il me faudra revenir pour saisir le mystère de cet îlot qui est entouré d'un modernisme environnant comme une haute muraille.

La fatigue commençant à se faire sentir, je propose à Hélène, pour la libérer, de rentrer seul au conservatoire. Sa réaction est plus que vive, tout juste si je ne la reçois pas comme une réprimande ! « Tu vas te perdre... tu ne pourras pas t'orienter dans la ville, et patati ! et patata !... » le ton est ferme et protecteur. Elle ne sait pas que le breton que je suis est aussi têtue qu'elle. Lui montrant la boussole que je garde toujours sur moi en



Pudong, le matin

voyage, je lui explique que je retrouverai mon chemin sans difficulté. Ce n'est pas chose simple de la décharger de cette responsabilité dont elle s'est auto investie. Néanmoins j'y parviens. Compte tenu de ses cours à la fac, nous ne pouvons nous fixer un rendez-vous précis. Nous convenons en nous quittant que nous nous rappellerons le lendemain.

Je prends donc seul le métro. Finalement, après quelques hésitations, et je l'avoue, un petit renseignement auprès d'un agent, j'arrive sans problème chez moi.

Il est tard ; à la fin du compte, nous avons marché 8 heures, et tout cela, en travaillant. Repas au restaurant du Conservatoire et au lit.

Charmant moment

... Le début de l'après-midi est consacré à récapituler mes travaux photographiques. À dix-sept heures, je décide de sortir sans but précis.

Devenant un adepte du métro, je me retrouve dans une rame à côté d'une jeune européenne qui s'avère, par chance, être Française. Delphine est son prénom. La conversation s'engage spontanément et nous convenons de nous rendre dans la zone préservée du vieux Shanghai pour y prendre un thé.

Ces rencontres, dans toute vie nomade, sont courantes ; elles sont souvent sans suite, mais peu importe ! Personne n'attend rien de l'autre sinon que de vivre l'instant présent avec plaisir. Parfois les échanges sont denses et profonds, d'autres fois non. Delphine est enseignante de maquillage dans le spectacle et les arts visuels. Elle exerce son métier

en ce moment dans le nord de la Chine à, à peu près, vingt-cinq heures de Shanghai. Après ce thé consommé dans un salon traditionnel au bord d'un plan d'eau, nous décidons de dîner afin de prolonger ce tête-à-tête. Comme elle habite loin du centre chez des amis chinois, nous rompons ce charmant moment.

Nous ne nous reverrons plus, car elle part lundi, d'abord par bateau ; ensuite, elle utilisera plusieurs moyens de locomotion sur terre pour rejoindre sa destination en plein milieu de la Chine. Ainsi, cette jeunesse voyageuse se construit-elle au contact des autres cultures qui contribueront, je l'espère, à créer une belle chaîne de fraternité bien au-delà des frontières.



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

Une journée avec mes amis

... Réveil au son de Carmen, mais cette fois-ci, ça ne vient pas du Conservatoire, mais de mon portable qui fait office d'alarme.

Mon amie Luna et son fiancé, Li, me prennent en charge pour la journée. Ils m'attendent devant le portail dans un taxi qui nous emmènera à la station des autobus en partance pour la province.

L'organisation chinoise n'est pas un vain mot. Ils ont réservé la veille des billets pour Wuzhen, vieille ville où nous nous rendons. Elle se caractérise par un habitat encore épargné par le modernisme, mais également par la présence d'un temple taoïste réputé. Il nous faut deux heures pour y parvenir.

Le climat, dont je n'ai pas du tout parlé jusqu'ici, est clément. La température est identique à celle de la France au même moment et la pluie est très rare. C'est sous ces meilleurs auspices que nous arrivons dans cette cité ancienne.



Forte personnalité

Elle est traversée par des canaux de style vénitien des plus charmants. Les gens y sont accueillants et souriants. Il se dégage d'eux une impression de calme et de sérénité. Je ne sais si la présence du temple y est pour quelque chose. Hypothèse probable, au regard des nombreuses personnes que j'y entrevois en prière. Nous déjeunons de spécialités de l'endroit. Quelques poules en cage caquètent à côté des casseroles en attendant de les rejoindre...

Le village en lui-même est harmonieux ; au milieu s'y trouve une place dominée par un hémicycle de pierres. J'ai la chance d'assister au jeu scénique d'une comédienne abusivement maquillée, selon un rituel qui échappe à l'Occidental

que je suis. Elle déclame une sorte de mélodie répétitive.



La comédienne



Temple

En entrant dans le temple, je contemple des statues monumentales très chamarrées avec des offrandes à leurs pieds. Des rubans multicolores couverts de symboles descendent du plafond. Une succession de cours en enfilade met en valeur des jardins lumineux au passage de chaque porte encadrée de bois. Lors d'une pause que nous nous accordons, je suis heureux d'arriver au moment d'une brève représentation d'un théâtre d'ombres. On m'autorise à me rendre dans les coulisses pour prendre une photo des artistes. Ils sont deux pour animer les personnages. Des musiciens en parfait accord avec la narration de l'action ponctuent chaque saynète de coups secs sur un tambour et des cymbales.

Les rues sont étroites et les bâtisses qui les bordent sont en pierre de nuances gris-vert. Le bois cernant les ouvertures met en valeur leur très beau style ancien. Quelques boutiques donnent de la vie à ces passages. Ils vendent du thé récolté dans cette région ; sa caractéristique est dans sa composition à base d'hortensia. Pour l'avoir goûté, je dirai qu'il a un arôme qui rappelle la gentiane.

Cette déambulation nécessite d'emprunter de petits ponts galbés joliment sculptés.



Théâtre d'ombres



Derrière les ombres



Temple



Une rue de Wuzhen

tés. Sur les canaux naviguent de jeunes gens dans un parfait romantisme. Les barques plates sont mues à l'aide d'un grand bâton tenu par un rameur debout sur l'arrière.

Il est temps de rejoindre notre bus. Au retour, nous faisons une halte dans un autre temple, mais cette fois-ci d'un bouddhisme très marqué. La visite, vu l'heure avancée, est plus que courte. Ce que je regrette, car le lieu incite à la méditation. Il est composé d'un édifice qui domine des jardins formant un labyrinthe ;

s'y trouvent de minuscules plans d'eau où les arbres viennent déposer leurs feuilles mortes.

Nous rentrons avec le jour ; cela me permet d'évaluer l'urbanisation de la Chine tout au long du parcours, Shanghai étant le point culminant. Comment avec de simples mots en faire ressentir la mesure ?

Fatigué, mais heureux, je retrouve mon havre de paix qu'est le Conservatoire. Mes amis se rendent à un spectacle de



Le lac



La Venise chinoise



Temple



Temple

danse contemporaine. C'est bien volontiers que je leur laisse ce plaisir ! Le restaurant du Campus est fermé, il me faut donc effectuer un dernier petit effort pour me sustenter en sortant en ville.



Les canaux



Un déjeuner avec Luna et son fiancé



Elles attendent !



Toile : 1,81 x 1,03 m - peinture acrylique.

Un dimanche en Chine

... Aujourd'hui dimanche...
j'ai décidé, étant donné que je sors ce soir, de me laisser vivre.

Repas du midi, désormais rituel à ma cantine préférée. Je surprends le serveur par mon originalité culinaire. Ceci grâce à mon petit calepin rempli de signes chinois qui me sont toujours incompréhensibles, mais "oh" combien agréable pour me faciliter la tâche.

L'activité, en ce jour de repos, est paradoxalement amplifiée. Les commerces sont tous ouverts, au point qu'il est très difficile de se mouvoir dans cette foule. Les boutiques sont pleines. Pour bien saisir une telle frénésie d'achats hebdomadaire, imaginez la période de Noël chez nous ! Voilà ce que je ressens en m'immergeant dans cette ville ce jour-là.

Ma déambulation m'amène sur la grande place du Peuple où se trouve le magnifique Musée de l'Art ancien. Y sont présentés entre autres de somptueux bronzes que j'aspirais à découvrir. L'architecture intérieure du bâtiment est constituée d'un escalier monumental symétrique à double volé débouchant sur des balcons périphériques éclairés par une immense verrière. Chaque niveau nous propose d'entrer dans des pièces semi-obscurées, condition nécessaire pour protéger ce patrimoine et particulièrement les peintures sur papier et leurs calligraphies. Les nombreuses salles d'exposition et la densité de ce qui y est montré



Groupe de passage au Conservatoire

m'entraîneront encore de nombreuses visites. En sortant par le hall du bas, je tombe sur un mur revêtu d'une vue du port de Marseille. Mon incapacité à lire des textes chinois me laisse une fois de plus sur ma faim face à cette énigme.

Je retourne au Conservatoire pour un brin de toilette avant de retrouver mes amis du soir.

Ming est le premier arrivé. Ce n'en est que mieux, car cela me permet d'assimiler le programme qui m'est proposé dans son université. J'en profite également pour lui soumettre mes projets de voyage extérieurs à la ville. Certains sont simples à réaliser et d'autres plus compliqués. Je désire, en effet, me rendre au centre des montagnes qui sont éloignées d'ici. Le but étant d'y trouver une vie plus rurale pour parfaire ma connaissance de ce pays aux multiples facettes. L'obstacle majeur que soulève Ming est, comme je m'y attendais, la langue. Comme je me déplacerais



Groupe de passage au Conservatoire

sans traductrice et que je devrai utiliser, vu la distance, des moyens de locomotion différents, ça risque d'être galère. Néanmoins, il me promet d'y réfléchir...

... Ming me présente des Français, Antoine et Jules. Ce dernier habite Nanjing. Ça tombe bien, car j'ai décidé de faire escale dans cette ville en remontant le fleuve Yang Tsé. Nous partons ensuite retrouver les collègues de Ming qui nous font l'honneur de nous accompagner pendant ce dîner. Je découvre que ce repas a pour but de réunir les anciens de leur Université.

L'ambiance est détendue, les jeunes femmes affirment leur présence, prenant même le pas sur les hommes. Les conversations sont très enjouées. Je ne me sens pas exclu le moins du monde. Quelques traductions de-ci de-là, me permettent de suivre l'essentiel. Finalement, la musique de leurs paroles associée à l'observation de tous me suffit amplement. Les mets

sont copieux et constitués d'une multitude de petits plats. La cuisine chinoise est très raffinée, mais pour maintenir une bonne sociabilité entre nous, je dois boire. J'ai donc le plus grand mal à refuser que l'on remplisse mon verre.

Ming me raccompagne au Conservatoire et nous profitons de cet instant d'intimité pour mieux nous connaître. Il fait une courte halte chez moi et me quitte tôt ayant des cours à assurer de bonne heure.

Voici une nouvelle journée qui s'est écoulée, une fois de plus riche d'enseignements. Demain, il me faut aller au bureau de l'immigration pour y effectuer des formalités liées à mes déplacements. Je compte demander à Li, le fiancé de Luna, de se joindre à moi afin de gagner du temps. Je reprendrai normalement mon travail photographique l'après-midi.



Le musée



Le grand escalier du musée



Le musée



Le musée



Toile : 2,55 x 1,13 m - peinture acrylique.

Les formalités administratives

... Li, accepte bien volontiers de me guider.

Lors de notre parcours, il me montre les bâtiments datant de l'occupation de la ville, plus connues sous le nom de concessions. Elles se situent toutes en bordure du fleuve. L'alignement des façades "monumentales" des 19ème et début 20ème affirme cette détermination qu'ont eu ces compagnies étrangères, non seulement d'étaler leur puissance, mais également de mettre en exergue le particularisme architectural propre à leur pays d'origine.

Shanghai a puisé incontestablement dans ce passé colonial multinational pour devenir ce qu'elle est maintenant. Les bases de son essor fulgurant, selon moi, sont vraiment dans son histoire pas si lointaine. C'est pourquoi elle s'est trouvée être la vitrine du modernisme de la Chine aussi rapidement.

Le bureau administratif où nous entrons est bondé. Ma première réaction est de me dire que je vais beaucoup attendre. Li, avec beaucoup d'efficacité, se procure les documents que je dois remplir, puis il me donne mon numéro de passage aux guichets. Une vingtaine de personnes sont avant moi. En fait, je n'aurai que très peu à patienter. La file se résorbe



Architecture des concessions étrangères

promptement grâce à la diligence des employés. Ici, on ne discute pas le bout de gras, seule l'efficacité prime ! Je me présente devant un fonctionnaire de police qui doit m'accorder son quitus en vue de mes déplacements et d'une prolongation de séjour. Je lui explique mes besoins, il m'écoute et accède à ma demande. J'aurai passé dans ce bâtiment seulement une quinzaine de minutes.

Je déjeune avec Li que j'ai invité. Ses études étant pratiquement terminées, il doit malheureusement repartir vers le

sud de la Chine pour y trouver un job. À travers nos échanges, il me montre un engagement sans faille pour son pays. Il considère que sa formation à l'étranger doit avant tout servir l'évolution de la Chine. Je n'ai rien à redire à cet attachement national, que par ailleurs, j'estime louable. Quoiqu'inquiétant pour nous. Vu la capacité d'adaptation et d'absorption qu'ils ont dans tous les domaines, on a du souci à se faire ! Il nous appartient sans conteste d'être à l'écoute de ce qui se passe ici. Les Chinois s'appuient pour



Architecture des concessions étrangères

cela sur leur faculté de perméabilité envers toutes les avancées technologiques du monde, et surtout sur leur volonté de travailler avec ardeur.

Mon après-midi ne présente aucun sujet particulier à exposer. Cette plage de repos est bonne à prendre. Une amie, Haibo, jeune compagne d'un copain actuellement en France, m'a appelé le soir ; elle me propose de réfléchir à une éventuelle descente sur Canton, ville selon elle à explorer. Il me faut voir comment mon programme pourrait s'articuler autour d'un tel projet. Un long voyage en train ne serait pas pour me déplaire. Ainsi, je pourrai découvrir de nouvelles régions au passage. La vie des gares qui seront sur mon trajet m'incite à y penser sérieusement.

Rencontres merveilleuses

... Je pourrais appeler cette journée "rencontres". Avec beaucoup de persévérance, j'ai enfin déniché un distributeur de billets adapté à ma carte française.



Pierres plantées



Pierres plantées

Il est dix-neuf heures, je me dirige vers mon logis. Comme j'ai oublié de manger à midi, mon corps me rappelle à l'ordre et me signale que l'intellect n'est pas tout.

Deuxième rencontre... Au restaurant du Conservatoire, comme je ne trouve pas de place sur la terrasse et que j'hésite, plateau en main, une femme m'invite à sa table. Elle vit à New York, mais est de nationalité hollandaise. Son prénom est Scarlett. Elle se présente comme étant une artiste... Elle parle un peu le français et parfaitement l'anglais. Nous pouvons donc communiquer, certes d'une façon un peu laborieuse, mais nous arrivons néanmoins à converser correctement. Elle part le lendemain, m'annonce-t-elle, pour quelques semaines dans une île au large de Formose afin de s'imprégner du



Les portes du jardin



Le jardin



Le jardin

savoir-faire de la porcelaine chinoise. Le moment est agréable et bien qu'il soit fort tard nous prolongeons ces instants.

Après cette parenthèse et sur cette bonne impression, je n'ai pas envie d'aller me coucher. Je décide en conséquence de humer l'atmosphère de mon quartier. Bien m'en a pris, car j'y fais ma dernière rencontre de la journée. C'est la plus enrichissante et la plus dense en émotion. J'avais remarqué lors de mes passages dans la rue qui accédait au Conservatoire, une vitrine qui n'offrait pas aux regards, contrairement à la plupart des autres de cette voie, la vente de



Les portes du jardin



Ma boutique merveilleuse

matériel musical. La nuit aidant, nous pouvons mieux percevoir ces intérieurs éclairés. J'y discerne un ameublement traditionnel avec, installé sur une table aux pieds ouvragés, un instrument horizontal composé de cordes alignées sur une caisse bombée. Un homme prépare du thé sur un large plateau sur pied posé au plus près du sol dans un cérémonial digne du très beau livre de Okakura.

Par chance, une jeune femme brune aux longs cheveux noirs se place devant cette cithare et commence à jouer. Cette scène est magnifiée par la lumière tamisée du local. La jeune femme, voyant mon intérêt pour eux, m'invite d'un signe de la main à les rejoindre. Dès cet instant, je rentre dans un espace hors du temps, croyez en ma sincérité, je ne peux y attribuer un autre qualificatif. Je reste sous le charme des pensionnaires de ce lieu tout au long de la soirée. Entendant mon arrivée, deux hommes sortent d'une pièce du fond. Tout ce qui se déroule en cet endroit est lent et méditatif. Le personnage au thé prépare son breuvage selon un rituel élaboré qui me fascine. Ceci fait, il nous le sert dans de minuscules coupes incitant à le boire



Le Maître et son élève



Le Maître et ses élèves



Le Maître

avec délicatesse. Après de longs silences, nous arrivons enfin aux présentations. La femme s'appelle Veevee ; c'est une élève du jeune maître de cet instrument qui se présente, à son tour, à moi, Li Min. Celui du thé se nomme Feng Guang Zhong et le quatrième Bo Xiabo. Étant donné que nos échanges sont difficiles du fait de la langue, il relève de la prouesse que je me sente néanmoins bien avec eux, voire en osmose. J'en arrive presque à regretter que Li téléphone à une relation d'origine chinoise qui parle français. C'est donc, par elle, que je pourrai leur exprimer mes impressions. Le feeling passe avec ma traductrice au point que nous décidons de nous revoir dans cet endroit où elle prend des cours. Mes amis, pour m'honorer, m'offrent un disque de ces mélodies ; je l'écoute en tapant ces lignes.

Couché, il m'est impossible de me concentrer sur mon livre, tant je suis encore sous le charme de ce moment magique.



Photographie - Format 202 x 76 cm

L'ancien et le moderne...

... J'ai prévu de retourner cet après-midi dans les quartiers récents se situant de l'autre côté du fleuve. Ceci afin de compléter "photographiquement" les oppositions entre l'ancien et le moderne.

Je décide de déjeuner avant de partir ; de toute façon, le soleil est trop fort pour effectuer un bon cliché. Je rencontre au restaurant du Conservatoire une jeune équipe d'architectes installés à Shanghai pour quelques années ; ils viennent d'Australie, d'Allemagne et d'Autriche. Cela me donne l'occasion de connaître leur point de vue sur cette urbanisation galopante de Shanghai. Ce campus est très recherché par les professionnels étrangers ; il permet d'établir des relations dans un environnement relativement serein par rapport à ce qui se passe à l'extérieur.

Comme je suis fatigué, je ne me déplaçerai pas à pied pas plus qu'en métro. Je recourrai donc à la voiture.

La majorité des chauffeurs de taxi ne parlent pas anglais ; à cela s'ajoute que les plus âgés ont de gros problèmes de vue. Il semble que ce soit une constante, puisque j'en ai fait les frais à plusieurs reprises. Avant de m'apercevoir de cette faiblesse visuelle, j'utilisais une carte de visite où figuraient les coordonnées du Conservatoire ou encore, j'inscrivais l'adresse de ma destination sur un bristol. Malheureusement, tout cela écrit en petit caractère. Le conducteur renonçait alors à la déchiffrer. Dans ce cas, ne pouvant nous comprendre autrement que par ce moyen, je ressortais de son véhicule.

Mais là où ça se compliquait, c'est lorsqu'il faisait mine de la lire... alors là,

bonjour la ballade dans tous les quartiers qui n'avaient rien à voir avec mon but ! Dieu merci, par habitude des voyages, je mémorise bien le plan des villes où je me trouve ; j'arrivais ainsi, fort heureusement, à orienter mon brave chauffeur avec l'aide de ma précieuse boussole. Au point que l'un d'entre eux refusa que je le paye, estimant que j'avais fait tout son travail !

À cela s'ajoute leur manière bien particulière de conduire, genre gymkhana ; comme il en va de même pour les autres, la probabilité doit nous amener à un choc frontal... Bon, rien ne se produit de tel... Finalement, j'ai décidé dans la plupart des cas d'indiquer ma destination en gros sur un papier avec un rond sur le plan si d'aventure le chauffeur savait le lire.

Un dernier propos en faveur de cette corporation. Une traversée de ville, quand j'y étais, coûtait 20 yuans c'est-à-dire sensiblement deux euros. Alors pourquoi se priver d'un chauffeur qui vous promène un peu avant d'arriver là où vous vouliez vous rendre ! Ils sont de doute façon tous très gentils et "plein de bonne volonté" pour vous satisfaire. Même les presbytes. N'oublions pas qu'au-delà de ceux-ci, il se trouve de jeunes conducteurs qui vous amènent à bon port et rapidement... peut-être un peu trop !



Restaurant du Conservatoire

Des transports en commun colorés

... Ce matin, je retourne au service d'immigration pour récupérer mes autorisations ; leur efficacité se confirme, comme à ma dernière visite ; sauf que cette fois-ci, il me faut emprunter deux files d'attente.

L'une pour payer, l'autre pour entrer en possession de mes papiers. La vingtaine de personnes devant moi est accueillie en même pas cinq minutes. Je dois avouer que je suis impressionné.

J'ai remarqué, en arrivant avec mon taxi conduit par un jeune chauffeur "non presbyte"..., des quartiers près du fleuve qui ont particulièrement attiré mon attention. Je décide donc de les parcourir à pied afin de les découvrir.

Marcher dans Shanghai n'oblige pas à avoir le regard dirigé vers le sol. Pas de paquet cadeau de nos amis les chiens, puisqu'ils ont l'interdiction de divaguer dans cette ville. Les rues et les trottoirs sont d'une propreté exemplaire ; pas un seul petit papier pas plus qu'un mégot n'y traîne. Et pourtant ce sont de gros fumeurs. À pratiquement chaque carrefour, une personne en tenue grise attend avec une pelle et un balai pour faire disparaître le moindre intrus... De même, à chaque avenue, vous trouvez un assistant qui vous aidera à traverser si nécessaire. Tout cela fonctionne très bien. La police est très discrète et non armée comme je l'ai remarqué. De toute façon, depuis leur plus jeune âge, dans les écoles on leur apprend le civisme. Ces agents n'ont donc que très peu à intervenir.

Ayant fait le point de mon travail, je décide de ralentir les prises de vue sur l'urbanisme pour me consacrer aux transports en commun de la ville. Ils sont couverts de couleurs et de décorations qui ont attirées mon regard.



Luna



Christophe

Demain, je pars avec mon étudiante traductrice à Zhouzhuang. Autre village qui a préservé son habitat ancien. Aussi, il faut que je prépare mon matériel avant de retrouver Luna et un ami chinois qui l'accompagne, pour le dîner. Il s'appelle Christophe, qu'il en soit remercié, son prénom me sera facile à mémoriser.

Nos conversations sont des plus intéressantes. Nous comparons nos points de vue sur les différences sociologiques occidentales et orientales. Chaque sujet abordé est nécessairement creusé et doit se conclure par une réflexion profonde. La superficialité n'est pas de mise avec des Chinois lettrés. Je passe une excel-

lente soirée qui m'apporte également un plus pour l'organisation des prochaines semaines. Luna et Christophe me proposent des solutions à deux de mes projets extérieurs à Shanghai. Luna m'accompagnera dans ma remontée le long du Yang Tsé jusqu'à Nanjing et Christophe essaiera de me trouver un moyen de transport pour la montagne. Ce n'est qu'à la fin du repas que je découvre que Christophe est manager dans une galerie d'art.



Toujours de la couleur !



Toile : 127 x 85 cm - collages.



Elle attend le papier...

À Zhouzhang

... Comme à son habitude, Hélène est à l'heure. Elle me fait la surprise de me présenter une étudiante qui participe à ses cours d'art. Aucune explication, pas d'excuse du genre "Cela ne vous dérange pas...". Ainsi, je continue mon parcours initiatique de la méthode chinoise.



Ling, une étudiante en art



Hélène et Ling

L'arrivée à Zhouzhang est sympathique ; le village est collé à un très grand lac dont l'eau pénètre à l'intérieur par des canaux. Les ruelles sont similaires à la petite cité que j'ai visitée il y a quelque temps. Par contre, ici, les commerces sont abondants, ce qui gâte son charme. Mes deux accompagnatrices découvrent ce lieu comme moi. Elles se montrent excellentes négociatrices lors de la confection

Apparemment, selon elle, il est tout à fait naturel que son amie Ling, c'est son prénom, profite de ce voyage à mes frais !

Le déplacement a été particulièrement long, un barrage de police en rajoutant. Comme cette dernière recherchait quelqu'un, voitures et bus ont été inspectés en détail. Résultat, une heure et demi d'attente avant de repartir. Je retrouve enfin cette campagne qui me faisait défaut dans cette urbanisation outrancière.



Zhouzhang



Zhouzhang



Zhouzhang



Zhouzhang

d'un sceau à mon nom qui sera apposé sur mes dessins.

Dans une cour, un musicien et une chanteuse s'expriment dans un répertoire traditionnel. Profitant d'une pause, nous les écoutons un bref moment. J'avoue ne pas avoir été touché, pour une fois, par cette mélodie lancinante.

Au retour, nous nous arrêtons dans une fabrique de soie qui réalise des couvre-pieds ; leur particularité est d'être constitué d'une multitude de couches superposées de fils très serrés. La légèreté



Mon sceau fabriqué dans ce site

qui ressort de ce processus est, selon ce qu'on me vante, exceptionnelle.

Finalement, le temps passé sur la route n'est pas en rapport avec ce que j'ai vécu dans ce village. Mais bon, tout n'est pas nécessairement source de satisfaction !



Zhouzhang

Xiangyang park & le Tai-chi

... Depuis que je suis à Shanghai, j'aspire à me rendre dans un parc où tous les matins, de bonne heure, des centaines de personnes de tous âges viennent s'exprimer par le Tai-chi. Il est pratiqué ici en groupe.



Les gestes lents du Tai-chi



Les gestes lents du Tai-chi



Etrange ?!!

Les hommes et les femmes que j'observe, tournent sur eux-mêmes dans des mouvements d'une extrême lenteur avec une concentration sans faille qui se lit sur leurs visages. Leurs déplacements relèvent d'une belle chorégraphie. Les allées sont remplies de ces danseurs, car je les considère comme tels. Un maître donne le rythme à chaque assemblée.

Un peu plus loin, à l'écart, je suis intrigué par un homme qui dessine des calligraphies sur un sol lisse. Il manie avec dextérité un gros pinceau et exécute un texte dont les lettres sont proportionnelles à la hauteur de sa brosse. L'harmonie de l'ensemble me fait le suivre sur une dizaine de mètres pour le voir à l'œuvre. Ce n'est que lorsque nous revenons au début de la ligne suivante que je constate la disparition par évaporation des précédentes écritures. Il peignait avec de l'eau ! Je découvre un artiste de l'éphémère.

Sortant de ce lieu de sérénité, je suis plongé dans le bruit de la circulation qui n'a plus rien de contemplatif. Je vais entreprendre mon travail sur tous ces bus colorés. Tâche très difficile compte tenu de la superposition quasiment permanente des véhicules qui me gêne pour cadrer mon sujet. Néanmoins avec de la patience, j'obtiens de bons clichés.

En me dirigeant vers le Conservatoire, j'assiste bien involontairement à un cérémonial qui se passe derrière la vitrine d'un grand magasin. Comme il est tôt, ce n'est pas encore l'ouverture ; nous sommes à quinze minutes... Une choré-



Le maître de l'éphémère

graphie d'un tout autre genre se déroule sous mes yeux. De jeunes personnes très élégantes, habillées d'une même tenue, exécutent des mouvements d'assouplissement avec une parfaite synchronisation. Une femme que je suppose leur responsable en est l'animatrice. Après une pause, dans une immobilité parfaite, je vois toutes les bouches exprimer des paroles qui sont inaudibles à mes oreilles, me trouvant à l'extérieur. L'ensemble est des plus saisissant avec ce côté aquarium. Lors d'un dîner où je narrais ce

spectacle pour le moins étrange, il m'est expliqué qu'il en allait de même tous les jours, et dans tous les grands magasins. J'avais assisté à la récitation d'un code de bonne conduite envers l'état et le client !

Libre de mon après-midi, je me rends dans ce lieu plein de charme près du Conservatoire. Ma traductrice "téléphonique" de l'autre soir m'a convié à prendre le thé après son cours de musique sur cet instrument de toute beauté aux sonorités non moins envoûtantes.

Les présentations faites, elle m'apprend qu'elle vit en alternance entre la France et la Chine qui est son pays d'origine, bien que née au Cambodge. Elle me parle avec passion de cette cithare. Elle a une lourde histoire car, pendant la révolution culturelle, ceux qui en jouaient étaient passibles de déportation. Elle était considérée comme porteur d'une bourgeoisie décadente en non-conformité avec les aspirations du peuple. Encore à ce jour, me dit-elle, il reste une trace de méfiance à son égard. Tout en l'écoutant, je regarde cet endroit auquel je n'avais pas accordé assez d'attention lors de ma précédente visite. Il est plein de surprises. Un poisson chinois noir avec deux gros yeux hors du corps évolue grâce à des nageoires très allongées, dans une grande vasque plate en porcelaine de chine bleue ; celle-ci est posée sur une jolie petite table chinoise de teinte carmin. Au-dessus, dans une cage étroite en bois vernis, un minuscule oiseau blanc au bec rouge bouge légèrement la tête pour me signifier qu'il est bien vrai. Chaque objet a une place de toute évidence pensée par le propriétaire du lieu. Une parfaite harmonie en découle.

Me voici replongé dans le charme de l'autre soir. De jeunes élèves s'installent autour du plateau à thé et écoutent les

sons de la cithare. Certains suivent sur leurs partitions les notes avec leur doigt. Li, le maître de musique de l'instant, est attentif à tout cet environnement. J'apprends qu'il est également compositeur. L'endroit est décoré de bien d'autres choses. Des pierres polies de formes méditatives sont posées dans de petites alcôves, de beaux livres ouvragés cohabitent avec elles. Des tentures de calligraphies chinoises ornent les murs.

À la fin du cours, ils m'invitent à un vernissage d'artistes chinois contemporains selon leurs dires, ils sont considérés comme avant-gardistes. L'immeuble où nous pénétrons présente un aspect extérieur classique du début du siècle. Mais, par contre, l'intérieur est d'une modernité à couper le souffle. Il est entièrement refait avec, en particulier, au niveau où nous nous rendons, un plancher en verre qui crée une impression de précipice bordé de colonnes qui n'est en fait que le reflet d'un immense plafond très haut et en V, qui se situe au-dessus de nous. C'est vraiment déstabilisant, surtout pour ceux, comme moi, qui ont le vertige. Les tableaux sont effectivement de qualité, mais sans se classer, selon moi, dans un courant très innovant.

De grandes baies offrent un panorama splendide sur le fleuve. Tous les bateaux en mouvement, avec leurs lumières colorées, apportent une touche féerique sur cette nuit tombante. La concurrence aux œuvres exposées est sérieuse. Je découvre en ressortant que je me trouve dans un de ces anciens immeubles coloniaux que je vous avais décrits précédemment.

Avec ma traductrice et Veevee, la musicienne de mon premier soir, nous quittons les autres pour aller manger. Le moment est fort agréable. La littérature française dont elles sont des adeptes est abondamment commentée.

Au retour, à l'entrée de ma résidence, des femmes qui s'occupent de la réception et du ménage des chambres, constituent deux immenses bouquets de fleurs dans mon couloir ; me voyant intéressé par leur composition, elles m'extraient quelques branches des pots et me les offrent. Ce geste complète le bien-être que j'ai ressenti tout au long de ces dernières heures.

Un après-midi avec Luna

... La journée s'annonce clémente, le soleil est toujours présent. Je dois faire ce matin plusieurs choses pour mon intendance et ensuite j'ai rendez-vous avec Luna avec qui je dois passer l'après-midi.



La foire aux oiseaux



Est-il heureux ?

Elle m'a proposé de me faire découvrir la foire aux oiseaux, puis nous irons au "Shanghai art muséum" où je dois rencontrer la famille d'un artiste calligraphe et écrivain qui vient de mourir. On lui rend hommage par une très belle exposition. C'est dans le cadre de mon appartenance à l'AIAP UNESCO que je m'y rendrai.

La foire aux oiseaux est coiffée d'une immense verrière qui apporte de la lumière à tous ces volatiles. Ils sont tous plus charmés les uns que les autres. Le lieu est constitué de ruelles étroites ne laissant que très peu de place pour circuler. Nous sommes quasiment collés aux petites cages qui, pour certaines, sont de véritables bijoux ouvragés. Leurs locataires sont en perpétuel mouvement. Ces centaines de minuscules cages sont serrées comme un jeu de cubes donnant l'impression d'un HLM. Quelques marchands vendent des objets ayant trait à l'oisellerie. Ils peuvent être détournés de leur utilisation initiale tant ils sont plaisants, tels des pots en terre



Le regard amoureux



Absence

sombre sculptés qui peuvent facilement être assimilés à des œuvres d'art.

Cette visite achevée, Luna m'emmène déjeuner, quoique fort tard, dans un restaurant hyper moderne, offrant malgré tout une cuisine traditionnelle. Je profite de cette pause culinaire pour faire quelques portraits volés. Deux attirent mon regard, celui d'un jeune couple amoureux où le comportement de la femme est particulièrement édifiant dans la manière qu'elle a de contempler son compagnon. L'autre est celui d'une femme âgée aux beaux traits, accompagnée de ses enfants. Sa place dans ce lieu clinquant est en complet décalage avec la sérénité qui émane d'elle.

Le repas terminé, nous nous dirigeons comme convenu vers le "Shanghai Art Museum" où je vais découvrir l'œuvre d'Hong-Tei-Mo. La veuve et son fils, ainsi que quelques élèves du maître décédé, m'attendent et me témoignent leur plai-

sir de rencontrer un artiste français. Leur détermination à me convaincre de faire connaître en Occident le travail du défunt est telle que Luna a beaucoup de mal à me traduire ce qu'ils m'expriment. À cela s'ajoute une multitude de flashs qui nous éblouissent. J'en ai le tournis. Heureusement, on nous annonce la fermeture du lieu. C'est avec la plus grande des politesses que nous prenons congé.

Luna désirait, de longue date, me présenter un autre de ses amis, responsable des relations publiques de l'Opéra de Shanghai. Alex, c'est son nom, a une personnalité vraiment inattendue. Ne nous connaissant que depuis quelques minutes, il m'attaque d'entrée sur un thème philosophique de haute volée, comment parvenir à l'harmonie de soi tout en cohabitant avec nos pulsions négatives. Je suis désarçonné par cette prise de contact pour le moins surprenante. Néanmoins, je tente, pour ne pas le froisser, d'effleurer le sujet. Finalement, l'échange se déroule au mieux et nous nous quittons en prévoyant de nous revoir.



La veuve de Hong-Tei-Mo

Après ce programme harassant, j'abandonne Luna et me dirige vers le Conservatoire. Au passage, je récupère dans la boutique de mes amis un livre d'art que je leur avais commandé et qu'ils m'ont préparé.



Remerciements au restaurant

La nourriture

... Je vous ai dit combien j'avais de difficulté à décrypter un menu quand je suis seul. Mais je ne vous ai pas encore parlé de la nourriture proprement dite.

En général, ce qui vous est présenté est constitué d'une multitude de plats de toutes sortes, de viandes, de légumes ou de riz. L'ensemble, pour la cuisine classique, baigne dans une sauce relevée et pimentée. Vigilance dans ces cas-là ! Nous trouvons également la cuisine à la vapeur. Leur point commun est que la quantité en est abondante. Pour ma part, j'apprécie plus leur raffinement d'autant que je ne finis que rarement ce qu'on me propose tant c'est copieux. Je suis désolé d'être passé à côté de certains mets par manque de connaissance de la langue chinoise. C'est pourquoi je laisse toujours mes amis choisir à ma place lorsqu'ils m'accompagnent. Il faut déboursier pour un repas très correct

avec un thé 25 yuans soit 2,50 euros. Le luxe est quand je double cette somme. Dans ce cas, l'indigestion guette. Un exemple : à mon arrivée à Shanghai, pour remercier tous ceux qui allaient m'aider pendant mon long séjour, je les ai invités pour 180 yuans, soit 17 euros. Ainsi, en prenant un taxi qui ne coûte rien comme je vous l'ai écrit précédemment, on peut s'offrir la fantaisie d'aller très loin chercher un restaurant qui ne vous coûtera pratiquement rien. Mais là, c'est vraiment pour le plaisir de se dire qu'on ne dépense pas grand-chose ! Comme le temps, c'est de l'argent, autant ne pas bouger et me rendre à la cantine de mon Conservatoire qui est excellente et à portée de chambre !



Remerciements au restaurant



Remerciements au restaurant

À la faculté

... Dix heures. Ce n'est pas l'heure de mon réveil, mais celle où Ming, mon ami enseignant, vient me chercher pour m'amener à la Faculté.



Le campus



Carrie et Ming



Ming

Il m'explique en chemin qu'ils sont en plein déménagement pour le nouveau campus qui se trouve à cinquante kilomètres de Shanghai. Nous irons donc, en premier lieu, à l'ancien qui est déjà bien éloigné d'où nous sommes. En arrivant, je constate qu'il est effectivement d'un autre âge ! Des camions chargent le matériel en cours de transfert. Ming me fait visiter les locaux où quelques élèves travaillent encore. Le but ici était surtout de me présenter des professeurs que je côtoierai par la suite. Ils ont en commun de couvrir les différentes disciplines que j'aborderai. Ceci fait, nous prenons la navette qui assure la liaison entre les deux facs.

Dans le véhicule, Ming me présente un collègue, Xiang Gu ng Hong... ouf, elle m'a gentiment dit que je pouvais l'appeler "Carrie". Cette jeune femme, au sourire lumineux qui ne la quitte jamais, m'annonce coopérer en tandem avec Ming. Elle est spécialisée en histoire de l'art chinois et occidental ; c'est donc devant leurs élèves que je ferai mes interventions.



Le campus



Ancienne faculté

Le campus est impressionnant, imaginez le et multipliez le par dix et encore... une véritable ville ! Le tout entièrement neuf avec des avenues dignes d'une cité européenne. Les bâtiments où l'on enseigne sont tous différents. Et d'une architecture horizontale contemporaine innovante. Les logements en sont éloignés et semblent plus concentrés. Il y en a à perte de vue. Ici, pour tous les étudiants sans exception, il est obligatoire de dormir sur le campus pendant l'année de formation. Seuls les professeurs ont le droit de rentrer chez eux à Shanghai. Un grand nombre demeure néanmoins sur place.



Les étudiantes sont studieuses



Carrie



Avec mes étudiants

Je découvre donc l'amphi où j'interviendrais et bien d'autres salles. Au fur et mesure de notre avancée, on me présente à différentes personnes. Un climat bon enfant règne dans ces murs où les étudiants côtoient les professeurs avec une parfaite désinvolture. Le respect n'est pas absent, me précise Ming devant mon étonnement, « simplement il n'apparaît que pendant les cours ». En effet, une heure plus tard, je constate combien ils sont profondément impliqués dans les thèmes qui leur sont exposés. Pendant mon introduction au sujet que je traiterai, ils font montre d'une belle attention. Je reste avec eux deux heures et, à aucun moment je ne vois de lassitude, ni de désintérêt sur leurs visages. Pourtant il n'est pas aisé de se concentrer pendant une traduction simultanée qui, je dois souligner, fut parfaite. Certes quelques reformulations ont été nécessaires étant donné les concepts abordés. Ma prestation terminée, les étudiants ne se lèvent pas ! J'en déduis que nous jouons les prolongations et pas des moindres ! On me pose la question « Qu'est-ce que



Après l'étude, la détente !

l'art ? Et quelles sont les différentes appréhensions qu'on peut en avoir selon les cultures et les époques ? » Nous en avons eu pour plus d'une heure ! Avec la promesse que je compléterai par la suite les manques d'aujourd'hui...

Comme il nous reste une bonne heure avant le retour, nous en profitons pour visiter le département Photographie dont le responsable m'avait été présenté lors de mon arrivée. L'espace imparti à cette discipline est important ; toutes les salles sont équipées de matériels neufs et de dernière technologie. La partie dite "de laboratoire" est l'une des plus spectaculaires. Elle est partagée en une vingtaine d'alcôves ayant toutes une tireuse individuelle ; "Le Pic" est un studio de la taille d'un terrain de basket pour les grandes mises en scène d'objets monumentaux. Le directeur est très fier de cet outil d'enseignement... et il y a de quoi. Il me précise qu'il travaille également en tandem avec le privé pour certains programmes.



A droite, le directeur du Campus

De retour à Shanghai, un nouveau rendez-vous est envisagé pour ma future intervention à la faculté. Quoique je m'en serais dispensé vu ma journée bien remplie, je vais néanmoins avec mes amis assister à un concert de musique traditionnelle. Une interprète réputée en Chine présente des partitions classiques sur un instrument à cordes typiquement chinois. J'en connais la sonorité pour l'entendre régulièrement au Conservatoire.



Luna m'annonce que mon départ pour Nanjing est fixé. Nous passerons quelques jours dans cette ville qui borde le Yang Tsé. Un membre de sa famille a fort gentiment organisé le voyage.



Après les cours



Photographie - Format 115 x 43 cm

Fuxing park & Huaihai park

... Si Shanghai est une ville monumentale, comme je l'ai déjà écrit, ses habitants ont la chance d'avoir malgré tout beaucoup de parcs. Pas tous très grands, mais bien répartis dans ce milieu urbain.

Ces espaces verts ne se contentent pas d'être des lieux de respiration pour ces citadins qui en ont éminemment besoin, étant donné le trafic qui règne ici. Ce sont aussi des endroits bien spécifiques remplissant une fonction sociale. En effet, chaque parc a un rôle qui lui est attribué. Je vous avais parlé du petit, Xiangyang park, où peignait le maître de l'éphémère. Aujourd'hui, j'aborderai le Fuxing park. Pour le découvrir, il m'a fallu me lever de bonne heure. Mais ça en valait la peine. La dernière fois je vous

ai apporté mes impressions sur le tai-chi à travers les quelques individus qui se trouvaient au Xiangyang. Mais, ici, c'est le temple de cette discipline.

Le lieu est très étendu avec beaucoup d'allées ombragées. Un grand bassin à l'entrée vous accueille, son pourtour est d'architecture chinoise comme, par ailleurs, les essences qui l'encerclent. Quelques pierres plantées traditionnelles dans la plus pure méditation zen vous attendent comme des gardiens. Partout des collectifs, tous conduits par un maître, donnent des ballets en parfaite synchronisation avec des corps en suspension dans l'espace. La majorité de ces personnes ont entre soixante et quatre-vingt-dix ans ; leur grâce et leur souplesse me laissent parfois au point d'en oublier de prendre des photos. Les



Le tango

plus âgés à Shanghai sont minces, ce qui n'est pas sans un certain rapport avec les plus jeunes. En Chine, il est difficile de leur attribuer un âge précis. Des jeunes gens de vingt-cinq ans ont l'apparence bien souvent de dix-sept ans voire plus bas encore. Le maître que j'observe amène le groupe à l'harmonie sans aucune directivité. La seule concentration qui ressort de son langage gestuel incite ses adeptes à le suivre dans cette perfection.



Tai-chi

Déambulant dans les autres allées, je découvre des cours de Tango, Rumba et exécutions du même type. Tous se déplacent toujours en ligne ce qui donne là aussi une véritable chorégraphie. Ils évoluent à la perfection, les mouvements des nuques en arrière et des corps galbés des danseuses dégagent une belle sensualité. Plus loin, j'assiste à différentes formes de tai-chi. Les uns avec des sabres, d'autres avec de longs rubans multicolores. Mais celle qui retiendra le plus mon attention est composée de personnages moins âgés. Ils tiennent à la main des grands éventails rouges et jaunes qui sont faits d'une matière qui déclenche, lors de leur déploiement, un bruit très sec. Tout l'art de ce groupe, en parfaite concordance avec le maître, est



Elles sont trop belles !



Le groupe aux éventails rouges



Le groupe aux éventails rouges



Le Maître aux éventails



Ponctuation musicale

de les ouvrir à un moment précis afin que l'on n'entende qu'un seul son. Je suis fasciné par leur synchronisme.

Je vais de surprise en surprise ; je tombe maintenant sur un ensemble qui chante en face de textes en chinois. Chaque ligne est suivie du bout d'une règle qu'une femme déplace en donnant le tempo de sa voix. Devant, de vieilles dames aux beaux visages sont assises, avec des cla-

quettes en bois qui ponctuent les différentes phases de ces mélodies.

La lassitude me gagne ; je suis debout depuis six heures du matin. Je me repose sur un banc et me laisse bercer par toute cette ambiance sous le regard de deux immenses statues des leaders du marxisme ; elles sont plantées au milieu d'une grande pelouse d'un gazon à faire pâlir les Anglais.

tion des parcs de Shanghai.

Je rentre à temps pour un récital à l'auditorium du Conservatoire qui est déjà rempli. Sur scène, deux chanteurs, une femme soprane et un ténor, qui exécutent chacun à leur tour nos grands répertoires classiques. La salle est attentive et, hors le public, je vois beaucoup d'étudiants que je croise tous les jours au restaurant. La prestation est de très

Infatigable, je passe à mon second espace vert de la journée : le Huaihai park. Celui-ci a pour caractéristique d'abriter, en fin de soirée, des joueurs de cartes ; il y a plein de tables rondes partout, une gent masculine très afférée y tape le carton. Autour d'eux, des mères qui papotent pendant que leurs enfants s'amuse en prenant garde de ne pas s'approcher de ces messieurs. La chose est suffisamment sérieuse pour qu'on ne les dérange pas ! Voici une autre fonc-

haut niveau et les voix magnifiques. Les ovations qui s'ensuivent en attestent. Ah ! Est-il bon de le préciser, ce sont uniquement des interprètes chinois. En fermant les yeux, je pouvais les imaginer italiens tant leur phonation était peu différente.

Demain je remets ça, mais cette fois-ci à l'Opéra de Shanghai. A cet effet, je dois sortir ma cravate ce soir pour la glisser sous le matelas afin de la défroisser. Ah oui ! j'ai oublié de vous dire que je n'avais toujours pas trouvé de fer à repasser... finalement, cette technique n'est pas trop mauvaise.

Je dois également préparer mon bagage en vue de mon séjour à Nanjing. Après quoi, la semaine sera chargée, mardi retour à la faculté, mercredi travail et repas officiels et jeudi je pars à Suzhou. Il me faut aussi inclure une rencontre importante avec l'atelier de gravure Bando dirigé par le maître Lu ZhiPing. Sa réputation en Chine est grande. Voilà le programme ! Si l'activité est intense, je puise un grand bonheur dans tout ce que je fais. Après Suzhou, j'arrêterai ce journal, car il me prend trop de temps, et vu les obligations que j'ai encore à accomplir...



Photographie - Format 202 x 76 cm

Le concert de Jiang Jianhua

... Elle s'appelle Jiang Jianhua ; elle est vêtue d'une longue robe de soie rouge et porte sur son visage un air de malice.



La cantatrice Jiang Jianhua

Lorsqu'elle entre sur la scène, les applaudissements attestent qu'elle est connue en Chine pour sa virtuosité à jouer de l'"Erhu". Cet instrument ne ressemble à aucun autre ; il est composé d'une grande tige verticale qui soutient des cordes qui rejoignent un tout petit caisson horizontal sur lequel on passe un archet.

Le calme, après les ovations, montre l'attente des premières notes. En fermant les yeux, le premier morceau me transporte dans les montagnes et les brumes de ces vieilles gravures chinoises. Cette mélodie remplie de nostalgie m'entraîne dans un voyage à une époque lointaine, tel que je pouvais me l'imaginer à travers les rêves que j'avais pu me faire de cette Chine profonde.

Après cet enthousiasme du public, à mon sens prématuré, un long silence aurait été plus en harmonie avec cette mélodie délicate. Jiang Jianhua en aurait certainement apprécié le recueillement. Levant

la main pour tempérer ce débordement, elle nous présente ses accompagnateurs. Ils sont au nombre de quatre : une jeune femme brune, habillée d'un fourreau de soie blanc joue du "Yangqin". On peut l'assimiler à un tout petit vibrapone. Vient ensuite le joueur de "Pi'Pa", qui ressemble à une Balalaïka ; les notes qui en sortent sont proches de ce que j'en connais. Le troisième est violoncelliste et pour terminer l'énumération, le pianiste qui, s'il s'était exprimé en solo, aurait obtenu un beau succès.

L'opéra est d'une grande sobriété. Seul un plafond de teintes vives donne une sensation de gaieté. Ce lieu est conçu pour que le spectateur se concentre sur la scène et, bien entendu, sur ce qui s'y déroule. Elle n'a pour seul décor que des arcades couleur amande. Les sièges de cuir vert serti de bronze sont confortables et, comme je suis très bien placé grâce à Luna qui travaille ici, je peux profiter du concert dans les meilleures conditions



Luna et Christophe



L'opéra



L'opéra

qui soient. Le répertoire est varié, nous passons d'une musique mélancolique à une qui exulte à la joie. Jiang, dans ces morceaux enlevés, exprime beaucoup de malice avec un entrain qui charme le public.

Le récital clos, nous rejoignons Christophe qui nous attend avec une amie chinoise mariée à un Français. Une nouvelle connaissance se greffe à notre sympathique cercle.

Pour une fois, j'ai commencé cette narration par la fin mais, indubitablement, la note dominante de ces dernières heures fut bel et bien cette soirée.



Il n'y a pas que la pluie

Le soleil toujours omniprésent entraîne la sortie des parapluies ! En effet, ici, il a double fonction, dont celle de protéger des rayons ardents. Les femmes fuient le bronzage pour conserver leur teint délicat.

C'est sur cette musique à la fois méditative et envolée que je termine cette journée.

Demain, départ pour Nanjing.



La caserne qui m'héberge

Nanjing & l'armée

... Sous la dynastie Ming qui régna du 14^{ème} au 17^{ème} siècle, Nanjing fut l'ancienne capitale de la Chine. Elle garde, de cette époque, de longues et hautes murailles parfaitement conservées.

C'est par une de ses portes que nous y entrons. Luna et Jason qui nous servira de mentor tout au long de ces jours, m'accompagnent. Cette cité donne une sensation plus provinciale que Shanghai la trépidante. La nature qui l'entoure y contribue. Le Yang-Tsé est à cet endroit très majestueux et pourtant, sur la carte, son écoulement dans cette région m'apportait une impression d'étroitesse... Qu'est-ce que cela doit être là où il est plus large ? Jason est d'une grande gentillesse ; il connaît Luna depuis son enfance, ce qui a créé des liens de tendresse entre eux. Il m'est bien agréable de les voir vivre cette belle complicité.

Je suis invité par l'armée et une chambre m'est réservée dans leur caserne. C'est un jeune capitaine nommé Wallis qui m'accueille fort chaleureusement et

tout de suite le feeling passe entre nous. Nous sommes conviés à déjeuner dans ce qui semble être leur mess habituel. Le responsable de cette salle contribue par sa jovialité à donner une note joie en contraste avec l'austérité de l'atmosphère toute militaire. L'armée me paye aussi les repas. Je tiens absolument à rendre la pareille à cet officier et sa famille. Je le lui propose et il l'accepte... L'hospitalité en Chine, quand elle vous est accordée, est sans restriction. Cela me sera particulièrement confirmé pendant mon séjour ici. Même les visites des lieux importants de cette ville sont couvertes par l'armée. Je prendrai pour exemple celle que je fis du mausolée de Sun Yat-sen à Zhongshan. Sun Yat-sen fut le premier président et père de la nation.

Le site se trouve tout en haut d'une montagne. Comme c'est un endroit de pèlerinage, cela entraîne un effort pour y accéder ; il faut donc faire plusieurs kilomètres à pied avant de parvenir à la première marche d'un long et haut escalier ponctué de différents petits temples aux toits de tuiles bleues. Pour m'éviter de trop me fatiguer (je n'ose lui avouer que j'ai fait entièrement le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle craignant que ça ne lui dise pas grand-chose !), Wallis, mon jeune capitaine, nous amène par une route de service au plus proche de notre montée. Comme il y a un minimum à faire pour sentir ce lieu qui est magnifique, nous randonnons malgré tout un peu ! Au pied de l'escalier, Wallis me demande de compter les marches afin de comprendre la symbolique de l'ascension que nous allons entreprendre. Il en y a 365... Et il fait très chaud, 38° ! Nanjing est considéré, comme l'un des trois points de Chine les plus élevés en température.

Cette escalade est certes très longue mais, un des avantages lorsqu'on dénombre des marches, c'est de ne pas avoir le nez en l'air pour regarder le sommet... donc moins de découragement en perspective.



Le Capitaine Wallis et sa famille



Toile : 146 x 113 cm - peinture acrylique.

Le mausolée est un lieu plein de ferveur. Ici on perçoit l'importance de cet homme idolâtré. Mais au-delà du culte qui lui est accordé, je ressens que ce peuple est très attaché à ce passé dont il est très fier.

Mao, « le Grand Timonier », est omniprésent. À son propos, mon militaire m'en parlera avec respect au point que, lorsque nous serons de retour, il m'en offrira une médaille avec sa chaîne. L'effigie de Mao restera sur ma poitrine le temps de mon séjour ! Je sens par ce geste qu'il m'honore de sa sympathie à mon égard et j'en suis touché. En Chine il faut être particulièrement attentif à la subtilité des prévenances qu'on vous porte. Cela nécessite une vigilance de tous les instants entraînant, si on la néglige, de blesser celui qui vous alloue son amitié.



Devant le mausolée

Le soir, pour le dîner, comme prévu, je retrouve le mess, avec la surprise d'y voir la jeune femme de Wallis ainsi que sa petite fille aux yeux malicieux. Cette enfant est couvée d'un regard bienveillant par ses parents ; cela donne une note familiale à cette tablée qui, au fur à mesure du passage des bouteilles de bière, prend de plus en plus vie ! Je propose de prendre une photo de nous tous. Cette initiative me rappelle que je suis en face d'un officier. Wallis en accepte le principe, mais il enlève sa vareuse militaire ; il m'expliquera plus tard qu'il ne peut apparaître avec sa tenue sur un cliché, surtout avec un étranger, sans autorisation de ses supérieurs... La statue de Mao au-dessus de nos têtes, la scène est néanmoins fixée et, comme nous sommes debout, nous prenons congé ; nous voulons découvrir la ville sous la conduite de Jason.

Cette ancienne capitale, surtout la nuit, est très vivante dans le quartier populaire où nous déambulons. Les couleurs criardes et les odeurs très présentes vous mettent tous les sens en éveil. Nous côtoyons une foule bon enfant et riieuse.

Jason, connaissant bien sa ville, a une idée de génie. Il nous entraîne dans un salon de massage pour pieds, coutume

ancestrale en Chine. Les hôtes qui nous accueillent nous font asseoir sur un siège relaxant devant un aquarium. Elles nous proposent thé et papaye pour nous faire patienter. Au bout de peu de temps, elles nous déplacent dans une pièce où trois fauteuils très confortables nous attendent. La cérémonie peut commencer. Deux femmes et un homme nous introduisent les pieds dans des seaux en bois remplis d'eau tiède. À ma surprise, ils attaquent non pas par les pieds, mais par la nuque, le dos et les reins. Nos petites surfaces porteuses sont ensuite l'objet de tous les soins attentifs et ceci, pendant une heure, au point que Luna s'endort en quelques minutes.

Un taxi nous ramène à la caserne. Ma chambre est assez vaste et d'une propreté toute militaire ! C'est sur cette bonne relaxation des pieds que je ferme les yeux.



Ma chambre dans la caserne

Changsu

Au retour nous effectuons une escale à Changsu, petite cité lacustre haut lieu de la résistance pendant la dernière guerre. Hors de ce contexte historique, c'est un endroit entourant deux grandes étendues d'eau peuplées de roseaux sauvages, qui furent, m'apprend-on, des cachettes pour les combattants.



L'atelier BanDao à Shanghai



La signature de passage



À droite, le Maître Lu ZhiPing

Luna, la romantique, a envie d'une promenade sur les beaux bateaux plats qui attendent le long d'un quai. Pour le moment, les rameurs y sommeillent. Bien lui en prend car, grâce à elle, je découvre sur une île un village ancien entièrement constitué de décors de cinéma que nous parcourons. Bon nombre de films y sont encore tournés.

Jason nous quitte ici, et par la même occasion, son véhicule aussi ! Nous devons attraper un bus avec Luna pour rentrer sur Shanghai mais, malheureusement, je ne saurais pas très bien l'expliquer, il

nous fait défaut. Comme c'est l'heure de dîner, nous convenons qu'après nous être restaurés, il sera toujours temps d'aviser. La chance continue à nous sourire. Jason, l'argonaute en ce lieu d'eau, tombe sur un homme d'affaires qu'il connaît pour bosser avec lui. Nous mangeons à sa table où il nous invite. Découvrant nos déboires, il décide de mettre à notre disposition une limousine avec chauffeur. C'est la Chine, que dire de plus... sinon que nous étions heureux de retrouver Shanghai au plus tôt, d'autant que, pour ma part, je dois rencontrer, accompagné

de Luna, le maître Lu ZhiPing de l'atelier de gravure BanDao. (Ce travail avec ses élèves me permettra de leur monter trois expositions en France. Deux institutionnelles et une à la galerie Arthotèque de Montbrison. Ils auront même un diplôme pour la qualité de leurs travaux

à la triennale mondiale de l'estampe et de la gravure de Chamalières présidé par Giscard d'Estaing)

Ce journal s'arrête là car le temps que je dois y consacrer n'est plus compatible avec la charge de travail qui m'attend. J'ai essayé de vous faire vivre une partie de cette Chine au fil des pages. J'espère vous avoir incité à les compléter en vous y rendant. Il se peut, dans ce cas, que ces quelques lignes vous permettent de mieux cerner ce grand peuple qui indéniablement jouera dans les années qui viennent un rôle primordial dans le monde.



Les décors de cinéma



Les décors de cinéma



Les décors de cinéma



Les décors de cinéma

Le retour en Europe



Conversation avec le Consul général de Chine

Le voyage étant terminé, place aux rencontres européennes qui servent à présenter le fruit de mon travail in situ en Chine.



Visite avec le Consul général de Chine



Photographie - Format 202 x 67 cm

af | Alliance Française
Rotterdam
French language & cultural center

En route to learn french!

French courses and cultural activities in the city center of Rotterdam.

Check our course schedule and program online at alliancefrancaiserotterdam.nl

Westersingel 14
010 - 436 04 21

bonjour@alliancerotterdam.nl
alliancerotterdam.nl



VOYAGE AU COEUR DE L'INDE...

Ce voyage se fit désiré mais j'y suis enfin !

... Après ce long voyage depuis la France, je découvre enfin ce que sera mon lieu de résidence pour de nombreux mois.

Il se trouve immergé dans une forêt de cocotiers et de palmiers et pour y parvenir, il faut emprunter un sentier envahi d'herbes sauvages.

Le lendemain, un grand nettoyage est effectué pour m'en faciliter l'accès. À peine mes bagages déposés, un violent orage me permet de localiser les gouttières. Coup de chance, il n'y en a au-

cune au-dessus de mon lit. Là aussi, on s'engage à réparer mon toit au plus vite. Je ne doute donc pas que je subirai ma prochaine grosse pluie à l'abri. Quelques petits aménagements seront nécessaires pour que je puisse travailler ainsi que quelques meubles de commodité pour ranger mes vêtements.

Ma petite maison en briques rouges de



Ma petite maison



L'intérieur de la maison



Un paysage idyllique

terre moulée a l'aspect d'une case traditionnelle, couverte d'un grand toit débordant sur une loggia. L'intérieur est spartiate, mais avec l'essentiel pour y résider sereinement. Aussi, je ne me sentirai pas en décalage avec la manière de vivre des habitants. Être en osmose avec mon environnement est indispensable pour que



Sarva Atma Mithra

puisse accomplir mon travail. Je ne dois pas oublier que je suis ici pour rencontrer des femmes qui subsistent dans des conditions difficiles.

Le soir, je me rends au siège de l'association Maithri Mandir dont le fondateur Sarva Atma Mithra sera mon guide pen-



Tournage de l'émission sur les couples



L'atelier de couture...



... et son équipement

dant mon séjour. Les connaissances approfondies de sa culture, tant religieuse que sociétale, me seront utiles pour mener ma tâche à bien.

Dès mon premier matin, je suis le pied à l'étrier. Nous rejoignons une équipe de télévision qui doit m'intégrer dans une de leurs émissions de grande diffusion. Son thème consiste à établir un dialogue entre maris et femmes ! Je ne sais toujours pas ce que je suis venu y faire. Mais après tout, si cela sert la cause des femmes indiennes, pourquoi pas ? En face du lieu de tournage, j'ai néanmoins le plaisir de contempler un paysage idyllique.

... L'après-midi, je me rends avec Sarva sur les différents lieux de couture où des femmes travaillent pour Maithri Mandir. C'est un premier contact dont le but est de programmer une réunion afin de rassembler toutes celles qui seraient intéressées par mon projet. Un artiste indien nommé Shine m'est présenté à cette occasion. Sa fonction première sera de me servir d'assistant pour assurer la bonne marche de l'ensemble.



Un premier contact chaleureux

Des conditions de vie difficiles

... Tous les matins à 8 h, il est de tradition de prendre le petit déjeuner avec Sarva ; nous en profitons pour définir le programme de la journée.

Nos échanges nous entraînent bien souvent à me former au mode de vie des Indiens. À l'instant présent, nous avons abordé la constitution d'une famille indienne dans son fonctionnement. Il faut savoir avant tout qu'ici, le concept du mariage est bien éloigné du nôtre. Tout au moins, celui que nous vivons au 21^{ème} siècle, car dans notre passé on pourrait y trouver "certaines similitudes" !

L'homme qui prend femme formalise son union par le fait de subvenir intégralement aux besoins de celle-ci et bien entendu des enfants à venir, si possible de sexe masculin... Bien qu'étant au courant de ce lourd problème récurrent subi par la femme en Inde, il m'est confirmé une fois de plus, par les explications de Sarva. Une fille est considérée comme une pesante charge dès sa naissance et, pour qu'un futur mari l'accepte, le père devra payer une forte dot. Ce qui n'empêche pas que par la suite, la femme peut se retrouver répudiée du jour au lendemain. Cet état entraîne une totale déshérence pour elle. Personne ne l'assistera, une épouse abandonnée le reste à vie. Ne pouvant assumer lui-même sa propre vie, le mari, m'apprend Sarva, en arrive couramment à de telles extrémités pour des raisons purement économiques ! D'où le taux de suicide important ici, me précise-t-il. Pour souligner cela, hier, un homme se trouvant dans cette situation a préféré tuer sa compagne et ses enfants. L'objet de mon travail pour la valorisation de la femme prend pleinement son sens dans ce contexte. Mais je me rends compte qu'il sera malheureusement bien dérisoire pour les aider réellement.

La structure d'une famille fonctionne sur peu de moyens, 30 à 50 €/mois (pendant 7 mois, les saisons l'imposant) ; c'est sensiblement ce qu'il faut pour survivre en ce



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

lieu ; une vache est souvent achetée à la base pour atteindre ce revenu. Ensuite, lait et petits veaux subviendront à leur avenir. Le bovin peut être éventuellement assuré comme un véhicule. L'homme le déplace toute la journée pour chercher l'herbe nécessaire à sa nourriture sur le bord des routes. Il n'y a pas ici de grand espace de verdure ; les cocotiers puisent toutes les substances du terrain et le rendent par là-même stérile pour toute autre culture. Quant à la femme isolée, si elle a de la chance de trouver un boulot, elle s'en tirera avec à peine 30 € par mois.

Ici, pour acheter une petite maison il faut environ 10 000 €, faites le calcul... Les seuls qui sont considérés sont ceux qu'ils appellent les « cols blancs »... Ils officient dans des bureaux, comme fonctionnaires ou privés. Ce contexte difficile explique que bon nombre de Keralais partent travailler en Arabie pour 200 € mois.

Voilà donc le milieu où je vais vivre !

... L'après-midi est consacré à la visite d'un grand magasin de tissus. À l'intérieur, nous sommes accueillis par une multitude de jeunes vendeuses habillées de beaux saris. Elles sont toutes plus gracieuses les unes que les autres. Ce que je découvre en ce lieu rempli de couleurs chatoyantes me permet, à l'aide de quelques couturières qui m'ont accompagné, de réfléchir à la réalisation des tapisseries, objet de ma présence au Kerala.

Le soir, je propose de visionner sur mon ordinateur un film pour que nous restions ensemble. Je ne sais si j'ai fait le bon choix en leur suggérant « Out of Africa », car il y a une émanation colonialiste que j'avais omise dans mon désir de bien faire, et de surcroît anglaise ! Ce qui ne peut que leur rappeler de mauvais souvenirs d'occupation. Fort heureusement, mes invités ne me témoignent aucune déception.

Le projet culturel

... Ma journée est consacrée presque entièrement à préparer le rassemblement de demain. Il doit réunir la totalité des couturières qui interviendront sur le projet.

Deux axes de réflexion sont envisagés : définir notre orientation artistique, mais aussi expliquer le pourquoi de la démarche de l'AIAP-UNESCO*, et si possible, avec les mots adéquats car des journalistes seront présents. Je serai tenu, de toute évidence, si je veux les convaincre sans les heurter, d'établir le "parallèle approprié" entre la condition de la femme chez nous et celle de l'Indienne... Bonjour la diplomatie qu'il me faudra utiliser !

Je devrai m'exprimer simplement, car j'aurai à faire, hors la presse, à des personnes n'ayant eu que peu de scolarité dans leur jeunesse.

Je vais donc, avec leurs travaux, tendre à démontrer que nous pouvons monter un projet culturel sortant des tapisseries traditionnelles. Si nous réussissons (ce que j'espère), leurs œuvres seront regardées



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

en Europe, et par là même, permettront d'ouvrir les yeux sur la vie de ces déshéritées auprès des Occidentaux.

La journée a été dense et après un frugal

repas, je pars me coucher, en souhaitant que cette nuit mes draps soient plus secs. L'après-midi ayant été gris et pluvieux, l'humidité s'infiltrait partout.



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

* AIAP-UNESCO

L'Association Internationale des Arts Plastiques est une ONG qui travaille en partenariat officiel avec l'UNESCO et bénéficie du statut de consultation auprès de l'Organisation.

Elle regroupe des artistes qui, pour l'essentiel, appartiennent aux domaines de la peinture, de la sculpture, de la gravure, mais aussi d'autres secteurs des arts visuels.

Présente dans les cinq régions, dans près de 70 pays, l'Association a pour but de stimuler la coopération internationale entre les artistes de tous les pays, nations et peuples, d'améliorer la situation économique et sociale des artistes, tant au niveau national qu'international.

La structure de l'AIAP/IAA s'apparente à celle de l'UNESCO. Elle permet de mettre en relation et de faire connaître la vie et l'art des artistes dans le monde lors de rencontres, d'expositions, ou de séminaires, dans un idéal de paix, de tolérance, et de partage. Elle émet des propositions qui sont transmises par l'UNESCO aux gouvernements des Etats membres.

L'AIAP/IAA participe activement, sur le terrain, aux programmes de l'UNESCO par le biais de l'Education artistique, auprès des populations défavorisées et/ou éloignées des centres de formation, ainsi que dans les écoles et foyers dépourvus d'enseignement artistique, auprès des enfants confrontés à la violence, ainsi que dans des Centres médicaux spécialisés.

L'AIAP milite pour que l'Education artistique soit reconnue comme l'un des Droits Humains à inscrire dans les Constitutions Nationales.

Textes du site : aiap-iaa.org

Notre première réunion de travail

... Journée importante, je vais enfin pouvoir rencontrer, dans leur totalité, mes futures "collaboratrices". Nous avons rendez-vous à 10 h, mais comme Sarva Atma m'avait prévenu, il me faut accepter une certaine marge sur les horaires, ce qui d'ailleurs se confirmera...



Première réunion

Dans une vaste salle, je me retrouve devant un parterre de femmes habillées de magnifiques saris ; et ne pensez pas que c'est en mon honneur, être bien mise est chose quotidienne. Il ne peut en être autrement pour une Indienne... même pauvre.

La réunion ne débute que lorsque toutes les personnes prévues sont là, ce qui me permet de converser avec une danseuse sur la ritualisation de son art. Elle est exceptionnellement grande, alors qu'ici les femmes sont en général assez petites.

Voici donc, maintenant, installées les seize couturières avec qui je travaillerai dans les semaines à venir. Après une brève présentation de ma mission et du rôle qu'elles auront à y tenir, je passe à la partie logistique de l'opération. L'at-



Première réunion

tention soutenue qu'elles me portent augure d'une efficace collaboration. J'en tire un beau soulagement. En effet, depuis quelques jours, je peux l'avouer, j'avais quelques craintes sur la réussite



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Repas en commun

d'un tel projet, en total décalage avec leurs traditions sur la décoration textile. Les faire aborder comme ça, sans préparation, une expression aussi moderniste de leur art, de plus complètement anti-

nomique avec leur culture, aurait pu les démobiliser dès le départ. C'est donc sur cette note optimiste que je termine ma journée.

Le projet culturel se précise

... Mon réveil est laborieux ; sans doute que l'appel à la prière de 5h qui s'élève d'une mosquée située de l'autre côté des marais, y est pour quelque chose.

Pourtant, aujourd'hui, il me faut être en forme, car nous allons avec des femmes, des enfants et quelques hommes, nous réunir, comme tous les samedis pour eux, pour une rencontre festive.



Les saris très colorés des couturières

Je ne me lasse pas. Je dois préciser que la jeune indienne ne fuit pas le regard, elle est très directe, mais sans impertinence. Il nous appartient, à nous Occidentaux, de tenir notre place afin de ne pas déséquilibrer ce beau rapport qu'elles établissent spontanément avec nous. Par respect, on ne touche pas une femme en Inde.

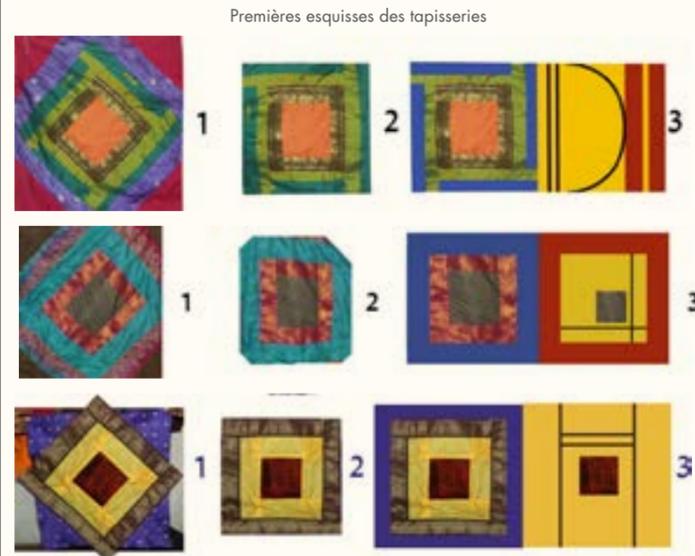
Par contre, si le verbe est déférent, j'ai appris à découvrir leur tempérament joyeux. Elles aiment rire, je rajouterai que c'est presque une seconde nature.

Les plats sont prêts à être servis et je dois me plier à la tradition en offrant une assiette remplie de nourriture à une femme que je choisis. Dilemme, comment ne pas froisser toutes les autres ? Je ne cacherais pas qu'une des couturières du premier atelier a attiré mon attention, par sa grâce innée et son intelligence, sans doute plus effrontée que ses amies. C'est donc à elle que je présente ce présent en m'en tirant par une pirouette : je précise qu'elle sera l'ambassadrice de toutes. Le repas qui s'ensuit, est plein de regards échangés entre elles, accompagnés de parenthèses de rires qui donnent beaucoup de légèreté à ce moment privilégié.

Pendant ce temps, les femmes arrivent, comme à l'habitude, parées de leurs meilleurs atours. Leurs déplacements sont feutrés. La femme indienne se tient toujours très droite, les bras dépassant de son sari et se mouvant avec une lenteur gracieuse. Leurs attaches, d'une grande finesse, montrent quelques bijoux délicats qui n'ont d'égal, par leur éclat, que leurs sourires d'une blancheur enviable pour l'Européen que je suis. Leur assemblée est une merveille de couleurs en perpétuel mouvement, donnant un spectacle dont

Après ce repas, Sarva Atma me certifie que je suis adopté. J'en suis heureux pour nos relations futures...

Les premières esquisses des tapisseries qui feront 1ml par 1 ml. Elles partiront de leurs motifs traditionnels pour aboutir à une expression contemporaine.



Premières esquisses des tapisseries

Un rituel sacré

... La journée que je pensais terminée ne l'est pas puisqu'il m'est proposé une cérémonie dans ma maison.

Ce lieu, selon ce que l'on m'apprend, n'a pas encore été sacralisé par un rituel propre à la coutume indienne. Je découvre ma terrasse, face à cette nature luxuriante, parsemée de symboles composés de fleurs, d'un rond de sable sur lequel sont organisées en quinconce des bâchettes de bois. On constate tout de suite



Un rituel propre à la coutume indienne

que chaque élément a fait l'objet d'une réflexion afin d'apporter du sens à ce qui se déroulera par la suite. Le feu doit être allumé rituellement. De l'encens, émane une odeur très forte ; tout à fait devant, une divinité sous forme de sculpture veille sur l'ensemble. La cérémonie peut débuter.

Elle commence par un Mantra que j'ai assimilé par force d'habitude. Il ressemble à un souffle puissant qui monte vers le ciel. Puis vient l'application de morceaux de feuilles de bananier, remplis de différentes petites fleurs que l'on dépose sur le foyer ; chaque personne assise possède son morceau. Tout cela dure un temps assez long, ponctué de plages de méditation. La célébration se termine par la prière initiale.

Un spectacle d'écoliers

... Ce matin comme je me suis réveillé de bonne heure, je décide d'effectuer, avec mon vélo, une reconnaissance des environs du village.

C'est l'heure du ramassage des écoliers ; ici, sur ces chemins, ce sont des taxis tricycles qui font office de bus. Il est étonnant de découvrir le nombre d'enfants qui réussissent à y entrer. Les établissements scolaires sont comme chez nous privés ou publics. Tous les élèves du privé portent un uniforme. Quant à ceux du public, ils sont habillés d'une façon hétérogène. Par contre, ce qui caractérise tout ce petit monde, c'est leur bonne apparence

vestimentaire, je n'en ai pas vu un seul débraillé. Les cheveux des filles sont parfaitement ordonnés ou tressés ; pour ceux des garçons, ils sont parfaitement coupés. Même si les parents vivent modestement, leur dignité transparaît à travers la tenue de leur progéniture.

A ce sujet, en me rendant dans une boutique d'apothicaire, je suis passé devant une école. Dans la cour, des élèves participaient à une fête. Il se dégageait de

l'ensemble, de la joie et une belle vitalité communicative. Au centre de l'espace, face à l'auditoire assis, était installé un podium bâché d'une toile bleue. Il y montait, tour à tour, des jeunes imitant des personnes célèbres vivant ici au Kerala, mais totalement inconnues pour moi. Les applaudissements et les rires qui les accompagnaient, montraient combien cette assistance était captivée par le spectacle.



Spectacle à l'école

Les pêcheurs de sable

... Vers 17h, nous partons pour une découverte de la lagune.

Une sorte de grande pirogue ventrue m'attend avec un homme qui tient un long bâton qui servira à faire avancer l'esquif. Celui-ci est fabriqué d'une fa-

çon ancestrale, avec un assemblage de planches cousues de cordes qui les serrent les unes aux autres.

Après avoir navigué dans une sorte de labyrinthe, nous tombons sur d'anciennes rizières devenues des carrières de sable. Mais, à ma grande surprise, ce précieux matériau se trouve sous un mètre d'eau au minimum !

Il leur faut donc pour exploiter ce sable, plonger dans une eau sombre à longueur de journée. Je découvre le monde "des pêcheurs de sable". Leur technique est



Le couturier des pirogues



Arrivée du sable

élémentaire, mais néanmoins harassante. Tout d'abord avec leurs pieds, ils rendent malléable le sable qu'ils ont sous eux, après ils disparaissent avec un petit panier en osier ajouré et le remplissent, puis le vidant dans une pirogue comme la nôtre. Une fois chargée, souvent à ras bord, au point que cela tient du miracle qu'elle ne coule pas, elle est dirigée vers la terre ferme. Ma journée aura été riche d'enseignements sur la vie surprenante de ces hommes de l'eau.



Les pêcheurs de sable



Les pêcheurs de sable



Les couturières arrivent dans la grande salle

La fête de SHABARI MALA

... Réveil à 4 h du matin par une pétarade continue, au point que je pense qu'il y a des militaires qui s'entraînent à proximité.

Ce n'est qu'au déjeuner que Sarva m'apprend que ce bruit annonce l'ouverture d'une fête importante qui se nomme SHABARI MALA, en traduction, "Montagne sacrée".

Celle-ci rassemble des millions de personnes, spécifiquement des hommes, les femmes n'étant acceptées que si elles sont ménopausées. Les toutes jeunes filles le sont également ! Je suppose que cela est lié à la procréation, l'accès au temple qui se trouve tout en haut de cette montagne étant assujéti à cette règle. Néanmoins, je m'en informerai.

Cette célébration remonte à très loin et reflète l'adaptabilité des Indiens aux religions. C'est une histoire instructive :

Au 8ème siècle de notre ère, un enfant, appelé SHANKARA se sent prédestiné à un destin supérieur ; il quitte sa famille pour fréquenter des moines et, à 18 ans, devient un très grand maître reconnu. Il est à l'origine de la restauration de l'Hindouisme ; celui-ci avait été supplanté par

le Bouddhisme et soumis également à une forte pression de l'Islam conquérant. Dans ce contexte, ne se trouvant plus en haut de la pyramide des castes, les Brahmanes avaient perdu leurs pouvoirs et les privilèges liés à leurs offices.

Shankara, pour écarter le Bouddhisme tel qu'il s'est implanté partout en Extrême Orient y compris au Japon, va réabsorber Bouddha en le définissant comme fils de SHIVA et de VISHNU. Il neutralise l'Islam en introduisant dans les temples

quelques symboles islamiques. La synthèse est faite. L'Hindouisme renaissant est composé d'un Bouddha réécrit, de divinités hindoues et de signes islamiques.

Les Indiens ne prononcent pas le mot "Hindouisme". Celui-ci est très récent, il date de la conquête arabe et apparaît en Occident par le biais de la colonisation anglaise de l'Inde. La juste appellation est "SANATANA DHARMA" ; il est fondé sur 3 textes sacrés, remontant à 3000 ans avant Jésus Christ et issus de la rencontre des Dravidiens et des Aryens.

Shankara, considérant avoir accompli sa tâche, se détachera volontairement de son enveloppe charnelle à 33 ans...

Voilà le récit de cette fête qui m'a réveillé à 4 h du matin. Devant cette histoire passionnante, je ne peux que lui pardonner.

Je vais maintenant m'atteler à la préparation de mes cours de samedi et de dimanche qui eux se feront dans le calme...



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

Le travail continue

... Depuis ce matin, il pleut, ce qui n'empêchera nullement mes élèves de venir pour la réunion de synthèse du travail de la semaine et au cours de dessin qui s'ensuivra.

Je suis surpris par leur capacité de compréhension sur ce que je leur ai demandé d'exécuter. Ils m'ont ramené des suggestions très intéressantes que je mettrai en forme dès lundi, car demain matin je leur dispense une instruction d'informatique ciblée sur le graphisme. Ceci afin de leur apporter un maximum d'outils qui fassent aboutir notre projet. Leur attention pendant toute la durée du cours de trois heures, a



A gauche, Sarva Atma en pleine traduction

été exemplaire. Il en a été de même pour Sarva qui a assuré la traduction pendant toute mon intervention.

Je suis fatigué mais heureux de voir toute cette réelle volonté. Après ma leçon de demain, si le temps m'est clément, je compte me reposer l'après-midi sur cette belle plage déserte dont j'ai déjà parlé. C'est sur cette journée toute simple que je vais me coucher.



Les élèves pendant leur cours de dessin

Des élèves assidus

... Je me lève de bonne heure afin de finir de préparer mon cours de graphisme informatique ; il va se dérouler dans le haut du village, là où, précisément, j'envoie mon journal vers la France.

Cet endroit, équipé de quelques ordinateurs, sera exceptionnellement une école d'initiation aux traitements de textes et dessins.

À 9h, je commence en présence de 18 élèves, en grande majorité des femmes. Leur ponctualité me surprend, car il n'est pas dans leurs us et coutumes de l'être. Sarva, comme d'habitude sert de traducteur, il m'est vraiment précieux, et je l'en remercie. Ses occupations sont nombreuses, faisant office ici de maître yogi

et il est, à ce titre, très demandé et respecté. Plus je côtoie ces femmes, plus je me rends compte de leur capacité à assimiler ces concepts qui sont totalement nouveaux pour elles. D'autant qu'elles ont été écartées, pour la plupart d'entre elles, d'une scolarité approfondie. À cela s'ajoute qu'il est rare qu'une fois mariée, elles puissent avoir une chance de continuer à se former. Et comme on les oblige à s'engager dans cette voie assez jeune...



Mes élèves en informatique

La ville de Kollam

... Cet après-midi, je me suis rendu à Kollam, ville moyenne, se trouvant à une cinquantaine de kilomètres.

J'y vais en taxi, une voiture robuste fabriquée en Inde, depuis des décennies, sous l'époque coloniale anglaise. Chaque propriétaire se fait aménager l'intérieur par un artisan qui la matelasse avec des surpiqures qui donnent l'impression de pénétrer dans un compartiment de "l'Orient Express". Les inévitables divinités clignotantes sur le tableau de bord donnent une touche finale à l'ensemble. Merci de leur protection ! Car nous avons battu le record de gymkhana avec dérapage sur les bas-côtés, heureusement pour moi sans vache qui s'y déplaçait.

La ville est délirante, une circulation bigarrée composée d'un mélange de camions de toutes décorations, de bus surbondés et de petits tricycles qui se faufilent entre tout cela. Quant aux piétons, il vaut mieux qu'ils ne s'engagent pas à traverser une rue sans précaution. Personne ne ralentit, votre avenir dépend de votre vigilance. Et comme tout le monde

tient le même raisonnement, il faut prier qu'une concordance des oppositions ne se produise pas. Les ronds-points sont faits de gazon et sur ceux-ci, vision surréaliste en pleine agglomération, des vaches en liberté sont en train de brouter avec ce remue-ménage tournant autour d'elles. Je me demande comment elles sont arrivées là. Le train, qu'elles ne regardent pas contrairement à cette idée ancrée dans nos esprits, circule dans le centre sans protection. Il est fait de wagons anciens de couleur bleue délavée tirés par un diesel. Il ne cesse d'activer sa sirène en rajoutant à cette cacophonie. Pour tout dire, je suis venu à Kollam pour

mon boulot afin d'y faire un achat spécifique que je n'ai malheureusement pas trouvé. Mais ce que j'y ai vécu m'incite à revenir effectuer un travail photographique de fond.

Le retour avec mon taxi se déroule à la nuit tombante, ce qui n'est pas plus

mal, d'autant qu'il pleut sans arrêt ; cela m'évite de voir ce qui se passe devant moi. Philosophie qui pourrait être indienne : "Ne rien voir pour se porter mieux".



Photographie - Format 42 x 58 cm



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 58 cm

Enfin la réalisation

... C'est bien ce qu'il me semblait, je paye ma petite escapade d'hier, car je suis en retard ; il me faut donc, ce matin, mettre les bouchées doubles.

Ce soir je reprends mes cours et je dois dans la journée en terminer la préparation. Nous allons passer au stade de la réalisation et quitter le virtuel pour les premières créations. Elles seront présentées sous forme de tapisseries constituées d'un assemblage de tissus de 1 m sur 2 m. Pour cela, je dois me rendre avec elles, à la ville la plus proche afin de composer un nuancier de couleurs et déterminer les coupes. Mais pour cela elles sont plus compétentes que moi.



De la tradition vers une expression contemporaine

Visite d'une entreprise de travaux publics

... Après mon cours du dimanche matin, je peux envisager un après-midi de détente. Sarva Atma me propose de visiter une entreprise de travaux publics. Étonnante suggestion pour me distraire !

Nous ne partons pas trop tard vers cette destination énigmatique, après le passage sur de petites routes défoncées. En fait, elles le sont toutes, ce n'est plus utile de le souligner. Nous débouchons sur un magnifique engin en plein lavage. Un bon matériel, c'est bien connu, doit être entretenu. La surprise vient qu'ici, nous avons affaire à des éléphants et non à des mécaniques roulantes.

Il y en a six dont deux sont en plein nettoyage à grand renfort d'eau et de gratage à l'aide de fibres de noix de coco. Ces énormes bêtes sont maniées par leurs cornacs avec une facilité étonnante ; ils passent entre leurs pattes sans aucune précaution. Il les font se lever, asseoir, coucher sans aucune révolte des pachydermes qui, par ailleurs, y trouve un grand plaisir. J'ai un besoin irrésistible d'entrer en contact avec cette magnifique créature, après m'être assuré que je pouvais le faire. Ses défenses de part et d'autre de moi, je me permets de lui caresser le milieu de la tête juste au-dessus de la trompe, celle-ci se mouvant comme un balancier. Je suis dans une parfaite quiétude, il ne me montre aucune agresse-

sivité. Ce qui me marque le plus, en cet instant, c'est son œil qui ne cesse de me fixer. Le cornac s'étant désintéressé de nous, discutant avec ses collègues, je peux le toucher longuement. J'en retire une belle émotion. Voilà un dimanche ponctué d'un intense souvenir.

L'orage gronde une fois de plus. La nuit s'annonçant, il ne me reste, qu'à lire un peu avant de trouver le sommeil pour quelques heures ; à quatre heures trente du matin, je serai réveillé, comme tous les jours par l'appel à la prière suivi d'une musique répétitive jusqu'au lever du jour. J'ai pris l'habitude de dormir peu, mais bien.



Un animal au regard si émouvant



Le cornac prend soin de son compagnon de labeur

Les castes, un système hiérarchique interdit mais encore omniprésent

... je vais reprendre mon explication sur les castes qui sont vieilles de 3000 ans.

Tout d'abord, le mot caste fut amené par les Portugais "casta".

CASTES SUPÉRIEURES :

Varna (couleur) décomposé en quatre niveaux et Jati (espèces) plus ambigu à comprendre.

HORS CASTES :

Il y a aussi une hiérarchie

LES INTOUCHABLES :

Adivasis, habitant primitif chargé des besognes impures

Il y a 4 VARNA hiérarchisés

LE PREMIER, BRAHMANA : prêtre

Une nouvelle hiérarchie propre à ce premier se met en place. Les plus importants parmi eux sont les savants. Viennent ensuite ceux qui ont une conscience accomplie. Puis ceux qui agissent, et enfin ceux qui accèdent au BRAHMAN, l'absolu

LE DEUXIÈME, KSHATRIA : guerrier

C'est celui qui protège, les rois en sont issus. Il affirme son autorité et dirige.

LE TROISIÈME, VAISHYA : commerçant

Comme le deuxième, ils accomplissent les rites des offrandes dans les cérémonies qui ponctuent la quasi-totalité des actions entreprises par les Indiens.

Ils touchent tous les domaines du commerce, quelle qu'en soit l'origine.

LE QUATRIÈME, SUDRA : serviteur

Ils sont au service de l'ensemble sans être assimilés à l'esclave, on trouve parmi eux des artisans, mais tous sont libres.



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

PUIS LES JATI "espèces"

Défini par la procréation entre espèces de même nature.

Un membre de caste supérieure qui s'accouple à un hors-caste ira à la dérive toute sa vie, rejeté des uns et des autres, même s'il exerce une profession importante, architecte, ingénieur, etc.

Ce qui est à souligner, c'est qu'un enfant de brâhmana ne sera pas automatiquement brâhmana. Il est également nécessaire de savoir, pour comprendre les hors-castes par la suite, que seul le fils aîné d'une famille de brâhmana a le droit de se marier et de préserver, par là même, le patrimoine du clan. Les frères sont condamnés au célibat. Il est rare que l'un d'entre eux ne s'y plie pas. Cela implique qu'il ait des relations avec des femmes de haute ou hors castes sans célébration officielle ; cela génère des enfants qui se retrouvent dans une situation inconfortable, car non reconnu. Et la femme qui accepte une liaison de ce type, se retrouve mise au ban de toutes castes, étant regardée comme une femme douteuse.

Une femme en Inde, n'a, à aucun moment, un statut d'indépendance. Elle passe du stade de jeune fille sous la coupe de son père, et quelque en soit son âge, à celle d'épouse sous la coupe de son mari et de sa belle famille omniprésente.

Dans les hautes castes, il ne peut y avoir de mariage avec un Européen qui est considéré comme impur ; à cela s'ajoute qu'ils ne peuvent traverser la mer et c'est strictement respecté ; toujours dans leur cohérence, au-delà de la terre sacrée, se trouve l'impureté (Le terme Hindu, venant de la terre sacrée se trouvant entre la mer et l'Himalaya : HI=Himalaya et INDU=mer).

C'est donc pour toutes ces contraintes, entre autres, qu'on retrouve des femmes répudiées des hautes castes et des hommes de leur milieu dans les hors-castes.

En dessous des castes supérieures, il y a les Hors (du système de) castes également hiérarchisés et plus en harmonie avec l'évolution de l'Inde moderne. Des métiers de toutes sortes y sont pratiqués,

mais les attributions sont bien souvent hiérarchisées en fonction de sa position dans l'échelle des valeurs. Certains métiers leur seront inaccessibles, étant réservés aux hautes castes.

Bien en dessous, encore : LES INTOUCHABLES

Appelés ADIVASI (habitants primitifs), descendant des aborigènes, ils sont soumis au mépris. Ils ont été écartés par la conquête aryenne il y a 3000 ans.

Pour parfaire ce cheminement dans les castes, il faut savoir qu'elles sont interdites par la constitution ; la lutte engagée pour que cette loi soit écrite et en théorie applicable... l'a été par un intouchable de très bas niveau, nommé B. R. Ambedkar, mis en exergue par Gandhi.

L'intouchable, dans la tradition, ne doit pas se montrer à la vue du Brâhmana ; celui-ci, lorsqu'il se déplace, agite une sonnette afin de les prévenir.

Pour résumer, les castes, si elles existent bel et bien dans le quotidien, sont officiellement niées. Néanmoins, je peux affirmer que ce système, quoique non constitutionnel, est omniprésent. Penser que les Indiens n'en tiennent pas compte dans leurs rapports serait une erreur. La constitution tout en ayant donné une notion égalitaire a créé une discrimination positive, donnant des droits par pourcentage en fonction des majorités des groupes précités.

SÉJOUR AYURVÉDIQUE & YOGA chez Sarva Atma à Nédugolam au Kérala sud ouest de l'Inde

☎ Inde : +9 196 036 774
☎ France : 06 79 57 94 10
maithrimandir@gmail.com
maithrimandir-homestays.com

Les transports en commun, quelle aventure !

... Aujourd'hui, je décide, pour me déplacer, de monter dans mon premier transport en commun. Il me faut déjà découvrir où se trouve l'arrêt ; j'y arrive enfin avec de l'aide ; je dois ensuite expliquer où je me rends. Là, ça se complique !

Bien qu'ayant pris le soin de me faire inscrire sur un carnet les noms de toutes mes destinations, je dois m'y retrouver dans cette liste. Me voilà quand même dans ce car...

Description : cet engin a 4 roues, je peux l'affirmer, je les ai comptées par sécurité avant d'y accéder. Il est composé de sièges rustiques qu'il n'est nullement question d'envisager d'occuper ; la bousculade lors de la montée pour y prendre place ne vous laisse aucune chance d'y parvenir.



Un car

au plafond servant à tirer la cloche pour signaler votre besoin de descendre. Fort heureusement, je découvre à temps sa fonction, sinon bonjour la brusque plongée en avant dans cette masse humaine.

Soyez rassurés, puisque je vous écris, je suis vivant !



Arrêt du car et le fameux petit tricycle taxi

Et puisque je viens d'aborder les castes, je peux vous certifier que je suis bien en dessous des intouchables. Personne ne me fait de place, ni ne me prête la moindre attention. Gare aux pieds, heureusement que j'avais mis des chaussures en cuir !

Une fois à l'intérieur, j'ai la chance d'être près d'une ouverture, heureusement sans châssis ni vitre, ce qui me sauve. La compression sur mon corps augmentant à chaque halte m'en fait extraire une bonne partie vers l'extérieur, ce qui en soi n'est pas une mauvaise chose puisque cela m'évite d'être aplati... Je n'invente rien.

Le record sur leur occupation en nombre de passagers peut être homologué, ils



Montée dans le car



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

Des cérémonies au quotidien

... Un mois que je suis là et il me reste une montagne de travail à fournir ; les cours me prennent beaucoup plus de temps que je ne l'avais prévu, mais comme ils sont indispensables, il me faut faire avec.



Les couturières sont en costume traditionnel du Kerala

À cela, se rajoutent les déplacements nécessaires pour passer voir les réalisations des couturières qui seraient déçues si j'y dérogeais.



En costume traditionnel du Kerala

À cet effet, aujourd'hui, j'assiste à la cérémonie d'inauguration d'un local. Comme je l'ai déjà expliqué, il n'y a pas un acte de la vie quotidienne qui est pensé sans célébration effectuée par un prêtre. Emménager dans un lieu ne serait pas concevable sans cela.

J'arrive donc dans ce nouvel espace qui se trouve dans un gros village au sud du mien. À l'entrée, toutes les femmes sont habillées de la même manière, en costume traditionnel du Kerala ; quelques saris classiques s'y mélangent pour les invitées. Les couturières sont parées d'une tenue blanche, bordée d'une large dorure soulignée de minces filets rouges ; dessous, un fin petit gilet couleur brique n'est apparent qu'aux manches et un peu sur le haut du corps, cachant la poitrine, car ici, la pudeur est de mise. Ce qui n'exclut nullement l'acte de séduction. J'ai appris ce jour-là qu'il y avait une codification des saris.

Cette cérémonie une fois terminée, on me fait l'honneur d'allumer les mèches à huile symbolique puis de couper le ruban d'inauguration. Petite faute de ma part, en le rompant, croyant bien faire, j'en détache, comme en Occident, un morceau pour le remettre à mon hôtesse ;

je saisis vite que cela ne se fait pas ici. C'est avec leur gentillesse coutumière qu'elles me le font sentir. Le prêtre, qui

officie dans une tenue dépouillée, pratique un rituel totalement codifié. Il est fait d'une litanie de phrases ponctuées par une cloche au son aigu, signifiant un passage important de la célébration ; chaque couturière se concentre particulièrement à ce moment.

La cérémonie se clôture par le déplacement d'une jeune femme, tenant une lampe à huile ; celle-ci nous est présentée afin que nous effleurions la flamme. Puis, la maîtresse du lieu se voit proposer des pétales de fleurs qui nous sont distribués pour qu'à notre tour, nous les jetions dans un bain d'huile. Cette inauguration se termine par l'offre de petits gâteaux et d'une boisson au goût étonnant.



En costume traditionnel du Kerala



Un rituel propre à la coutume indienne



J'ai l'honneur d'allumer les mèches à huile symbolique

On the road by night

... Ma virée photographique m'a apporté beaucoup de belles impressions. Un petit tricycle taxi est venu me chercher à la tombée de la nuit afin de m'emmener à Paravur.



Les routes de la nuit



Les routes de la nuit

Je passe sur les frayeurs habituelles de la route amplifiées par l'obscurité. Si, de jour, les commerces indiens sont plein de l'animation de tous ceux qui y circulent, à cette heure tardive, il en va tout autrement. Nous inversons le jeu scénique de ces lieux.

Ce sont les intérieurs, avec leur luminosité dans un environnement sombre, qui captivent les regards. Les bruits, par contre, n'en sont pas plus feutrés pour autant.

Les Indiens aiment être photographiés ;

c'est donc avec la plus grande des facilités que je peux installer mon matériel sur son trépied et prendre mon temps à chaque pose.

Pour un artiste et même pour celui qui ne l'est pas, c'est un véritable bonheur des

yeux ; je voudrais tous les saisir, mais il faut faire des choix.



Les routes de la nuit



Les routes de la nuit

AIAP-UNESCO

... Le matin est consacré au projet AIAP-UNESCO et l'après-midi à la visite de l'Ashram du maître de Sarva. Ce lieu sacralisé est installé à proximité de Varkkala, petite ville posée en bordure de mer.

Par sa topographie et son architecture, l'Ashram en lui-même n'est pas spécialement marquant à première vue. Tout est conçu sobrement pour accueillir les pèlerins pour une période relativement courte qui se situe après le 25 décembre de chaque année. Ils se recueillent autour d'un mausolée qui immortalise GURU NARAYANA (Guru, signifiant celui qui enlève l'obscurité) mort en 1927. Son corps ne s'y trouve pas, c'est un cénotaphe. Il est intéressant, à ce propos, de savoir que les enfants et les maîtres ne sont pas incinérés à leur départ du monde de l'apparence, car ils ne sont pas considérés comme décédés. Les maîtres sont enterrés en position du lotus pour l'éternité.

Ce sage a apporté une réelle réforme dans la culture indienne. Son action se situe sur deux plans : le social et l'enseignement sur le "temps". Depuis que l'Homme tente de conceptualiser sa place dans cet univers, les questions qu'il se pose sur ce qu'il est et sur son devenir sont les mêmes partout. GURU NARAYANA a transmis à ses disciples sa réflexion sur le temps, avec une vision étonnamment propre à l'esprit contemporain. Tout cet enseignement a abouti à une trans-religion dépassant tous les dogmes, sans pour autant les contester ni les combattre. Guru Narayana établit même des contacts avec les différentes religions afin d'en connaître leur essence. À cet égard, et en particulier pour l'Islam qu'il ne rejette pas plus qu'il ne le fait pour les autres religions, il critiquera le regard intolérant dont il fait preuve pour tout ce qui n'est pas sa religion.

Selon lui, la croyance rendant aveugle, l'Être doit se concentrer sur son unité ; il est le tout : "Si tu connais ce que tu es, tu connais le tout". La transcendance est nécessaire pour parvenir à cet état.



Le mausolée de GURU NARAYANA

"Dans la graine du figuier, vois-tu l'arbre ? Non je ne la vois pas... et pourtant l'arbre y est déjà. Prends un récipient d'eau et mets-y le sel que tu mélangeras, y vois-tu le sel ? Non je ne le vois. Goûte cette eau, au milieu, sur les côtés, en surface, au fond, sens-tu maintenant le sel sur ton palais... ?"

Cette parabole est une partie de l'enseignement du maître, nous déclinant que

tout est déjà dans l'infiniment petit, mais aussi, que l'apparence ne montre pas l'essence des choses.

Ce sage sera visité par Gandhi, issu des hautes castes, qui, malgré cette appartenance, défendit les intouchables ainsi que les hors-castes, mais sans pour autant contester cette hiérarchie établie depuis des millénaires. C'est ce qui fait la différence avec GURU NARAYANA qui,

lui, la combattit dans son intégralité en prêchant la mixité de tous, sans distinction d'origine ni d'ethnie. Il fit construire plusieurs temples ayant pour mission l'enseignement ; le dernier réalisé fut hautement symbolique, n'abritant qu'un miroir et aucune idole... Il fut également accompagné, dans ses réflexions, de Tagore, prix Nobel de littérature en 1913 ; celui-ci dit : "j'ai voyagé dans le monde entier sans rencontrer une seule personne qui arrive à la pensée de GURU NARAYANA".

Nous pouvons résumer l'homme par sa phrase qui à mon sens est plus que jamais d'actualité, "Entre toutes les religions, la plus grande est celle de la non-violence". Faut-il encore que nous en comprenions le sens profond. Pour cela, il appartient à chacun de se grandir, afin d'accéder à cette conversion de paix.

Voici donc ce que fut ce maître qui déplace les pèlerins par milliers venus se recueillir devant ce cénotaphe ; celui-ci fut construit contre son désir, ne voulant qu'un simple arbre planté en cet endroit.



Photographie toilée & encadrée - Format 10 x 22 cm

Anju Sundar, petite fille de 9 ans

... Je peux enfin trouver un moment pour me consacrer à la vie sociétale de cet endroit. Je commencerai par le quotidien d'une jeune fille qui s'appelle Anju Sundar, elle a neuf ans et son frère quatorze ans.



Anju Sundar



Anju Sundar avec ses parents



Les enfants sortent du bus sous le regard attentif du directeur Satya Das

Elle a la chance d'avoir des parents qui travaillent tous les deux. Le papa est facteur et la maman casse des noix de Cajou. À eux deux, ils gagnent 4000 roupies par mois (80€). Ils vivent dans une petite maison en bordure de route. Sa façade bien que modeste est néanmoins peinte d'une jolie couleur bleu clair. Un lopin de terre jouxte l'arrière où trône un puits. Comme dans tous les habitats ici, il n'y a pas d'eau courante. La toilette se fait dehors près de ce point d'eau.

J'ai choisi comme exemple cette petite fille ; la joie qu'elle me témoigne quotidiennement lorsqu'elle me voit, son sourire, comme ceux de tous les autres enfants rencontrés, m'a encouragé à écrire sur sa vie. Je l'ai particulièrement remarqué un matin devant sa maison tenant la main de sa maman et celle d'un camarade en attendant le bus du ramassage scolaire. Tous deux portaient de très beaux costumes aux couleurs de leur établissement. Bleu marine pour le bas et cravate rouge sur une chemise à petits carreaux bleus et blancs.

Tous les enfants ici sont pleins de joie de vivre. Aussi, en la choisissant, elle deviendra leur ambassadrice.

Elle prend ce bus du lundi au vendredi à neuf heures tous les matins. Les enfants qui s'y trouvent déjà pouffent de rire lorsqu'ils me croisent sur mon vélo, pantalon retroussé ; comme les vitres sont baissées, je peux les entendre d'autant plus. Anju étudie dans une école privée qui a été fondée pour les intouchables. Les parents payent 300 roupies par mois soit 6 €. Somme non négligeable ici ! Cet établissement scolaire est tenu par un directeur des plus gentils à l'égard de ces écoliers. Son nom est Satya Das.

Il enseigne, à titre personnel, l'informatique dans une salle bien modeste où

3 ordinateurs sont installés, sans branchement Internet, la ligne n'arrivant pas à cet endroit de brousse. Il est assisté d'un gestionnaire qui s'appelle Radhakrishnan qui supervise 17 maîtres pour 450 élèves dont les plus âgés ont 12 ans. Les garçons et filles sont répartis équitablement. Selon ses dires, la quasi-totalité travaille très bien.

Pour tous ces enfants, c'est un devoir de

bien apprendre. Ils doivent se montrer reconnaissants de l'effort que font leurs parents, tous d'origine plus que modeste. Cette école est installée en pleine forêt, assez éloignée du village ; j'ai d'ailleurs eu un doute en arrivant lorsque je me suis retrouvé devant sa façade bien neutre.

Ce responsable est très fier de m'annoncer qu'il a obtenu le premier prix de l'État



Anju Sundar avec ses camarades



L'école d'AnjuSundar en pleine forêt



Cette école a gagné une coupe pour le premier prix de l'État pour son enseignement



Un salle informatique sans Internet

pour son enseignement. En effet, une magnifique coupe trône sur son bureau pour en témoigner.

Au Kerala, l'éducation est une priorité, étant donné que 45% de la population a moins de 15 ans. Ce chiffre démontre l'importance accordée à la scolarité pour ces 35 millions d'habitants.



Anju Sundar, Satya Das et des élèves



Anju Sundar, une petite fille très joyeuse et souriante

Très peu d'écoles gardent une formation traditionnelle, le "good-morning" remplaçant le "Namastè" (Bonjour). C'est une volonté affirmée du Kerala de tendre vers ce modernisme. Au goût de quelques-uns, elle est un peu trop marquée. C'est au détriment de leurs coutumes qu'ils considèrent comme le fondement de leur culture. L'école est obligatoire jusqu'à l'âge de 15 ans. Après, leur orientation n'est malheureusement pas liée nécessairement à leurs capacités, mais aux moyens qu'ont les parents à les accompagner financièrement pour des études supérieures. Autant dire que

peu y accèdent.

C'est avec une tristesse largement partagée que nous nous sommes quittés. Dans la voiture du retour, je discute avec Sarva Atma, le voyant chamboulé ; il m'apprend que ce directeur a été formé par sa mère qui était institutrice pour les intouchables. Le merveilleux de cette rencontre émouvante vient de ce que, n'ayant jamais côtoyé cet homme, il n'en savait rien en venant là.

Tous ces enfants seront en congés scolaires pendant 10 jours pour la fin décembre, puis ils auront une petite

interruption de 10 jours pour ce qu'ils appellent "La fête locale" et enfin des grandes vacances de deux mois en avril et mai.

Ainsi va la vie de Anju Sundar qui, travaillant bien à l'école, veut devenir ingénieur en informatique. En attendant, chaque jour elle aide ses parents à la cuisine, à l'entretien de la maison et bien d'autres choses encore. Elle pose pour cela sa belle tenue d'écolière, pour ne pas la salir. Dès qu'elle a fini de les seconder, Anju rejoint son frère et ses copains pour jouer. Avant de se coucher, ils se lavent au puits avec l'eau puisée à l'aide d'un seau pendu au bout d'une corde. Demain, elle repartira vers son établissement, mais "JACC", comme ils m'appellent tous maintenant, ne passera pas cette fois-ci.

Demain, je commenterai la vie d'un petit garçon qui s'appelle VIKAMAN



Anju avec sa robe du dimanche et les copains



La classe très studieuse d'Anju Sundar

Vikaman, petit garçon de 13 ans

... Anju n'est pas oubliée, mais aujourd'hui je vais vous raconter la vie de Vikaman, qui veut dire "respectueux", petit garçon de 13 ans que je connais bien puisqu'il assiste à mes cours de dessin et d'informatique, il y est d'ailleurs très assidu.



Vikaman



Vikaman avec sa tante et son oncle



Une douzaine de personnes vivent ensemble dans une même maison

Il vient aussi souvent au centre avec ses copains effectuer une partie de billard indien ; dans ce jeu qui consiste à pousser des jetons dans des trous en face, sa dextérité fait qu'il me bat à tous les coups. Il est particulièrement doué pour réaliser des créations à même le sol en utilisant uniquement des matériaux qu'il trouve dans la nature.

Vikaman vit avec sa tante et son oncle dans une maison encore plus modeste que celle d'Anju.

Ils sont nombreux dans un espace réduit, car sa tante loge ses filles et ses petits enfants. Ce n'est donc pas moins d'une douzaine de personnes qui co-habite

dans ce peu de pièces. Cette fois-ci, le puits traditionnel est partagé par plusieurs maisons.

Étant sur mon passage, je côtoie cette tante souvent. Elle est d'une grande douceur et son visage rayonne de générosité ; je comprends pourquoi, lorsqu'elle a

proposé à Vikaman de retourner à Paravur auprès de ses parents avec sa petite sœur AMRUTHA "Immortelle", il a refusé. La raison officielle de sa présence chez cette tante est liée à la proximité de l'école. La véritable raison est financière car sa famille n'a pas la possibilité de le nourrir. Son père est sans ressources de



Vikaman aime jouer au billard indien



Vikaman est très créatif



Le puit, à l'arrière de la maison



La petite copine de Vikaman

puis 13 ans, même s'il a travaillé dans les Émirats comme beaucoup de Kéralais. Ils ne vivent donc que sur le salaire de 3000 roupies par mois (60 €), de la maman infirmière dans un hôpital.

Vikaman est en quatrième dans un établissement d'État qui n'est pas très loin d'ici. Il ne porte pas d'uniforme puisque ce n'est pas la tradition dans ce type d'école laïque. À ce propos, même les écoles privées le sont. N'oublions pas que nous sommes dans un état communiste, bien que très rose pâle du fait de la mosaïque des religions qui cohabitent sur ce territoire.

Son école, qui est celle qui forma Sarva Atma lorsqu'il était enfant, est composée d'une grande cour centrale, avec de part et d'autre de longs bâtiments sur 2 niveaux. Le jour où je m'y suis rendu était particulièrement calme car des examens



Vikaman va en vélo à son école



Vikaman et sa copine de corvée d'eau

s'y déroulaient avant les vacances de fin d'année.

Vikaman, étudie du lundi au vendredi, de 9h45 à 15h30 ; c'est la journée scolaire type des enfants ici. Ils auront une pose pour le déjeuner qui est assuré par l'État ; celui-ci vient d'améliorer le menu en passant d'un seul plat de riz à un légume en plus. Comme beaucoup de jeunes gens, Vikaman ne quitte pas son vélo. Aussi, c'est sur celui-ci qu'il se rend à son école avec son lourd cartable bleu sur le dos. Selon lui, il est un élève moyen ; pour moi, c'est qu'il préfère s'amuser

avec les copains. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir remarqué son éveil et son intelligence.

Sa tante, couvrant la vie de ce garçon, débourse pour son enseignement 9 roupies par an (20 centimes d'euro), somme modeste pour sa scolarité à côté de celle de notre petite Anju.



L'école de Vikaman



Vikaman et ses copains à l'école

Quand il rentre de son école, il se rend régulièrement au temple. Je lui demande ce qu'il ressent lorsqu'il s'y trouve ; il me répond qu'il y est bien et qu'il prie pour bien étudier, comme quoi... Néanmoins, il ne dédaigne pas non plus regarder un peu trop souvent la télévision.

Il m'a confié sous le sceau du secret qu'il aimait les dessins animés et, comme nous étions dans la confession... que les enfants m'appelaient Jac"C" Namasté ;

il semblerait que j'use un peu trop facilement de ce bonjour indien. Mais puisque cela amuse tout le monde, pourquoi ne pas continuer ?

Comme je l'ai dit, Vikaman prend des cours d'informatique avec moi. Tous les matins où je m'y rends, il m'attend avec un copain avec leur vélo et, tel un

président accompagné de motards, ils passent devant moi pour m'ouvrir la route.

Voilà l'histoire de Vikaman. Demain je parlerai d'une femme qui élève seule ses deux garçons.

Rajamma, une indienne en difficulté

Je continue donc ces visites dans les familles... Après Anju et Vikanam, je vais à la rencontre d'une femme qui élève seule ses deux garçons, et ceci, sans aucune aide de quiconque.



Rajamma



Rajamma entourée de ses 2 fils



Le puits dans la cours

Rajamma ne travaille pas et vit sur les quelques économies constituées par son mari ; les intérêts tirés de ceux-ci lui assurent son quotidien. Ses deux garçons sont scolarisés, Sajans qui a 16 ans est au niveau du bac et désire effectuer une formation d'ingénieur en mécanique ; il lui faudra donc aller pour poursuivre ses études à Kollam qui heureusement n'est pas trop loin.

M'y rendant de temps en temps par le bus, j'y rencontre des étudiants qui y vont effectivement chaque jour. Par contre, son frère Sarath qui a 17 ans, est en première année de mathématiques et sciences et envisage la médecine.

Seule Trivandrum, la capitale, peut lui offrir cette possibilité. La maman devra consentir un sacrifice financier encore plus grand. Le courage de cette mère ne sera certainement pas suffisant ; son entourage ne lui apportera, malheureusement, aucune aide. En Inde, comme j'en ai déjà parlé, l'être démunie ne peut attendre aucune assistance de l'État, pas plus qu'une protection sociale comme dans nos pays occidentaux.

Avant que je la quitte, elle me confie qu'elle est très isolée et que ses voisins l'ignorent ; c'est une des caractéristiques de la relation qu'on établit en Inde avec une femme seule. Il est très difficile pour ne pas dire impossible qu'elle refasse sa vie en tant qu'épouse abandonnée ou veuve. Elle est pratiquement rejetée de tous ; Sarva Atma et son association lui apportent un peu de soutien.

Voilà d'une manière un peu succincte, je l'avoue, le quotidien de Rajamma.

Pourquoi elle et pas une autre ? Éternelle question que je me pose à chaque choix qu'il me faut faire. Mais, pour celle-ci, c'est en pleine concordance avec mon travail qui est axé justement sur les Indiennes en difficulté. Rajamma m'a été présentée comme une ancienne fondatrice de l'association de Sarva Atma. Il a donc pensé qu'il serait intéressant que j'en fasse un portrait.

Rajamma, 49 ans, me reçoit avec ses deux fils de part et d'autre d'elle, comme un signe de protection ; l'un, SAJAN.S, est un peu en retrait et l'autre, SARATH.S, est plus avenant. Tous les deux sont souriants même si la réserve reste de mise.

Cette femme a perdu son mari neuf ans plus tôt. Sa tombe, implantée sur un côté de la maison, ne renferme que les cendres du défunt puisque, selon la coutume indienne, il a été incinéré. Je rappelle que seuls les enfants et les maîtres sont enterrés.

La maison est assez grande et tout en longueur. À l'intérieur, l'éternel sas avec quelques sièges, où les étrangers sont reçus afin qu'ils n'entrent pas dans l'intimité du lieu. Ce qui ne sera pas mon cas puisqu'elle m'autorise à effectuer quelques photos.

C'est une maison d'une très grande propreté, comme toutes celles où j'ai été invitée. Le jardin qui donne derrière est un endroit reposant et parfaitement ordonné ; il possède un puits.



La maison de Rajamma



La maison de Rajamma



La maman à gauche avec Sajans et Sarath à droite et de la famille



Aswathy

Les enfants attendront avec impatience le "Père" du même nom qui sera vêtu en rouge. C'est justement la teinte de la robe d'une fiancée qui m'a invité à sa cérémonie. Le rouge est la couleur rituelle de l'habit des femmes pour le mariage. Elle sera donc mon Père Noël qui, je dois avouer, est bien agréable à regarder. Son charme et son sourire feraient fondre la neige si elle tombait en ce lieu.

Pour Aswathy, c'est son prénom, je sais selon une information venue de ses amies, qu'elle dit pouvoir encore se faire enlever par un autre ! C'est dans la tradition romanesque indienne. Je lui souhaite qu'elle en profite, car côté romantisme, il faudra faire un effort pour le trouver après le mariage.

Ici, comme j'en ai déjà parlé, l'union d'une femme et d'un homme ne se fait pas au départ sur un amour réciproque ; c'est le fruit d'un arrangement.

Ce qui a été le cas pour cette jeune femme, présentée à son "futur" seulement pendant une petite heure. Et ceci, il y a six mois ! Depuis, elle ne l'a plus revu. J'espérais donc découvrir le fiancé lors de cet événement, eh bien non, le mystère

Le mariage de Aswathy

Aujourd'hui en occident, c'est le jour des préparatifs du réveillon. Mais aussi des derniers achats qui seront déposés autour du sapin de Noël.

continue. Il n'est pas dans la coutume qu'il reste présent toute la journée. En fait, il est passé uniquement saluer les parents et sa promise puis il est reparti, la fête se déroulant sans lui. Elle attendra six mois pour le rencontrer à nouveau... Et encore c'est très court, car une de ses amies me confiait qu'elle avait patienté pour que le mariage soit prononcé. Et, je le précise, sans voir son "promis".

Comme dans toute célébration qui se respecte en Inde, faire honneur à ses invités, c'est avant tout leur offrir à manger. Il ne s'agit pas seulement de cela en tant que tel. C'est avant tout un partage avec ceux qui ne se nourrissent pas habituellement à leur faim. Cette fête tourne



L'accueil à l'entrée par les parents et Aswathy



Le repas sous la tente



Le repas sous la tente

autour de ce cérémonial, qui est honoré successivement par les femmes puis par les hommes.

Il semble qu'une dérogation ait été faite pour Sarva Atma et moi puisque c'est en charmante compagnie que nous avons pris ces agapes. Je les consomme pour ma part avec modération, car ce soir, nous avons un dîner où seront présentées deux danseuses qui exprimeront leur art sur des textes sacrés.



Le repas sous la tente

Les danseuses du sacré

... Tout ce qui touche à l'art en Inde s'inscrit dans le sacré, tout prend son origine dans les narrations soit métaphysiques ou mythologiques, le lien étant uniquement spirituel.



Salu au cours de dessin

histoires ; avant chaque scène, elles sont racontées de telle manière que chaque geste qui suivra sera assimilé de tous. La danse est accompagnée par des récitateurs qui expliquent le texte mimé par la danseuse. La chorégraphie est d'une rigueur totale, il n'y a la place pour aucune interprétation ; c'est le résultat d'années d'études auprès de grands maîtres. Elles commencent par des déplacements arrondis du bassin et, en opposition, bras et jambes restent dans la rigidité, leurs extrémités étant perpétuellement en tension. On s'implique dans le déroulement de ce rituel avec une sorte de fascination, tant ce qui en ressort relève du beau.

L'une des danseuses, Salu, fait partie de mes élèves de dessin et d'informatique ; c'est dire que je la côtoie couramment ;

La danse n'y déroge pas. C'est donc par cette approche qu'il est nécessaire d'en comprendre le sens et que j'ai pu mieux saisir le déroulement de leur gestuelle.

Chacune à leur tour, les deux danseuses narrent par les mouvements du corps et un roulement des yeux étonnant des



La deuxième danseuse, premier costume

elle m'a offert hier soir un petit instrument de musique que je vais garder précieusement. Il n'est pas coutumier en Inde d'exprimer des remerciements, j'en suis d'autant touché. Dans son habit de



Salu en danseuse

danse, c'est une métamorphose totale. De la jeune femme timide, on passe à l'assurance d'une danseuse professionnelle assurant son emprise sur le spectateur.

Salu est grande pour une Indienne. Son costume est composé d'une robe blanche très fluide arrivant à mi-mollet. Sous celle-ci, un jodhpur du même blanc lui serrant les chevilles entourées d'une fine chaîne d'or. Le vêtement est bordé d'un liseré, également en or, et est ceinturé de ce même métal. Autour du cou, un collier à plusieurs rangées de perles qui se terminent par une belle broche. Sur le front, un bijou en pendentif, partant de l'arrière de la tête où se love un chignon d'une large densité, due à la longueur naturelle de ses cheveux, et qui est serti dans un bouquet de fleurs blanches. Le maquillage du visage souligne avec ostentation lèvres et yeux, sans pour

autant tomber dans l'accentuation d'un théâtre "Nô".

La seconde danseuse change deux fois de tenue, correspondant aux narrations qu'elle exprime. Son style n'est pas le même que celui de Salu. A travers le rythme donné par les chanteurs, ce qu'elle danse la force à des mouvements perpétuellement bloqués, ce qui apporte une très grande maîtrise à ses gestes.

Son premier costume est formé d'une robe plissée, où s'enroule une succession d'ondes d'or qui vont en remontant vers le haut du corps. Son maquillage est accentué, la faisant ressembler, par les yeux, à une princesse égyptienne sortie de hiéroglyphes anciens. Son front est paré d'une forme de diadème de couleur or qui, par un contournement passant par ses cheveux, se retrouve sur les oreilles pour laisser pendre de grosses boucles. Une couronne de fleurs blanche, telle une colombe posée, donne la touche finale à cet ensemble harmonieux.



La deuxième danseuse, second costume

Son second costume lui donne un aspect guerrier : un pantalon vert et une sorte de tablier plissé rouge et or cerné d'une lourde ceinture de métal renforce cette impression combative. Je retrouve le même visage, auquel s'ajoute sur une narine, un fin anneau de perles.

Voici ce que fut ma soirée du 24 décembre.

Le moine Swami Advaitananda

... Hier soir, Swami Advaitananda, le moine avec lequel je partage les repas, m'a expliqué le sens de son nom. Il signifie "qui trouve le bonheur dans la non-dualité", pont intellectuel qui nous a permis d'enchaîner une conversation sous l'aspect comparatif entre philosophie occidentale et métaphysique hindouiste.



Swami Advaitananda

"La densité de la conscience est très subtile. La conscience subit des perturbations encore plus facilement que celle de l'air et l'eau. La connaissance de l'identité de soi entre la réalité suprême et celle du moi ne suffit pas pour avoir la paix. C'est pour cela qu'il y a la nécessité pour une absorption spirituelle. L'absorption étant thérapeutique."

OM. Paix, Paix, Paix.

Ce récent lien nous a permis de densifier nos silences des jours précédents. Avant de nous séparer pour dormir, il me remet un texte en Anglais, extrait d'un de ses livres qui s'appelle « The Absorption ». Je vous en livre la conclusion ; pour le reste de l'écrit, il me faut l'assimiler pour en parler.

"The density of consciousness is very subtle. Consciousness is subjected to disturbance much easier than air or water. A man who does not radiate peace is just like a plastic flower. The knowledge of the identity between the Absolute-reality and the self-reality may not be sufficient enough to impart peace. That is why there is scope for the spiritual absorption. Absorption is therapeutic." OM. Peace, Peace, Peace.

La traduction suivante étant approximative, je préfère laisser le texte en anglais, pour les puristes. Voici donc mon interprétation.

donc "enstase" car il ramène le méditant au cœur de lui-même.

Les maîtres de l'ancien Vedānta ont découvert, au fond du cœur humain, l'existence d'un principe de vie qu'il ne faut pas confondre avec le moi, fabriqué par la fonction psychique. Cette réalité mystérieuse a pris ici le nom de Ātman qui s'inscrit comme une des grandes pensées indiennes. Je rappelle que l'expression Vedānta désigne les derniers textes qui concluent le shruti védique qui veut dire révélation.

Avant de me coucher, nous avons, avec mon ami le moine, une conversation sur l'eschatologie, qui est un de ses sujets de travail favori. Je pensais, en l'écoutant, que passer dans la nouvelle année en s'interrogeant sur la finalité de l'être et son devenir dans l'au-delà était pour le moins étonnant !



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

En famille

... Ci-dessous, présentation de famille, pendant le repas qui se fait assis en position du lotus, sauf moi ... je n'y parviens vraiment pas !



Un repas familial

La mammy qui se trouve à gauche participe un peu à tout. Elle est mon premier contact du matin ; au début, elle me faisait mon thé ; mais comme j'arrive avant elle, c'est moi qui le lui fais. En retour, elle m'offre son plus beau sourire.

La journée commence avec elle et le chant des oiseaux. En face, une petite fille très pauvre qui vient manger avec nous ; c'est elle que vous aurez remarquée sur une photo avec Vikaman ; elle porte le

seau d'eau avec ses maigres bras.

En jaune, derrière, la cuisinière, personne adorable et très attentionnée. Puis Shine, mais j'ai déjà parlé de lui. Ensuite, un jardinier et, à ma droite, un copain de Shine qui nous retrouve de temps en temps pour rendre service.

Sarva Atma et Soumi sa femme étant absents, ils ne figurent pas sur le cliché.

L'art moderne en Inde

... Etablir un lien entre l'art indien et l'art occidental relève toujours plus d'une approche parallèle que d'une réelle rencontre entre eux. À défaut, on peut oser le terme de superposition.

Ce qui pourrait être confronté à l'art sacré indien serait, à la rigueur, les fresques et bas reliefs de la chrétienté primitive et du quattrocento.

La représentativité du fait religieux de cette époque et de celles qui suivront peut s'assimiler à une démarche iconographique de l'œuvre sacrée indienne. La couleur joue un rôle également pour souligner les formes. Nous pouvons, là aussi, proposer un rapprochement avec ces sculptures polychromes qui peuplaient nos lieux saints en attendant d'être détournées en objets esthétiques exhibés dans les musées. Il en serait de même si demain nous n'y prenions garde en amenant une sculpture indienne en Occident. Extraire l'objet sacré de son socle de vie initiale diminue nécessairement sa symbolique originelle.

La multiplicité des représentations de l'art indien amenant à un certain ap-

prentissage de la métaphysique et de la mythologie pour en saisir les codes, je ne peux donc les aborder, n'en ayant pas la connaissance approfondie. Il faut savoir que le disciple d'un maître met plusieurs années, voire plusieurs décennies, pour en comprendre les arcanes, alors pour moi...

L'art est, en Inde, un vecteur pour atteindre la transcendance, ce que l'Occident n'envisage plus. En général, il doit aider l'homme à se grandir et à s'interroger sur lui-même. Les Indiens n'en ont pas dévié, leurs représentations symboliques n'ont de sens que pour cela.

... Au-delà de cette approche toute personnelle, nous pouvons trouver dans quelques musées, des œuvres figuratives qui se situent dans l'esprit du portrait en pied, montrant notables ou Maharadjas dans toute leur magnificence. L'époque victorienne, jusqu'à l'indépendance de l'Inde en 1947, a généré des artistes in-

diens qui s'identifièrent aux différentes écoles occidentales de cette période, tels les Préraphaélites du milieu du 19^{ème} siècle dont on sent l'influence dans des peintures offertes à nos regards au musée de Trivandrum.

Pouvons-nous envisager une évolution vers un art contemporain comme chez nous ? Probablement, oui, par les échanges de points de vue, de plus en plus fréquents, qui s'effectuent entre Occident et Orient. De jeunes artistes indiens exposent déjà sur le marché de l'art anglo-saxon, mais ils y restent implantés dès que leur reconnaissance est acquise.

Le poids de la tradition religieuse et de la hiérarchie des castes étant encore omniprésent, ce changement, pour échapper à cette gravitation, sera difficile et long. Le plus grand nombre n'y aura certainement pas accès. Le désirent-ils vraiment par ailleurs ? Une société peut aller dans ce sens lorsqu'elle pourvoit au minimum vital de son peuple.

C'est dans cet esprit, avec le projet A.I.A.P-UNESCO, que j'ai essayé en parlant de leurs créations traditionnelles de leur faire réaliser des tapisseries géométriques abstraites. Il semble que, vu le résultat, il apparaisse un passage entre les deux, moins difficile que je ne l'aurais pensé.

Nedungolam

... Me voilà au terme de ce journal. Je ne fus que boulanger ; il y a eu avant moi celui qui sema le blé, celui qui le récolta et celui qui en fit la farine. Je fus la levure qui lia l'ensemble, en y ajoutant un peu le sel de ma vie, ici à Nedungolam.

Je remercie Sarva Atma Mithra et son association qui reçoit en son sein des personnes en quête de recherche spirituelle. Il m'a grandement aidé à la lecture de sa culture en pénétrant modestement dans la métaphysique et la mythologie indienne.

J'ai commencé, tout jeune homme, mon initiation à l'autre dans sa différence. D'abord par le continent africain où j'ai appris beaucoup de choses, en particulier au contact des peuplades de la brousse avec lesquelles je vécus à mes tout débuts de voyageur.

Maintenant, l'âge venant, j'ai pu évoluer avec cette richesse vers la compréhension du tout qui compose notre segment de vie dans cet infini. L'Inde aura grandement contribué à parfaire ma réflexion que j'affûte dorénavant au contact d'un cercle philosophique occidental allant dans ce sens.

La Chine, où je séjournais longuement il y a quelque temps, m'avait en quelque sorte préparé à cette métaphysique. Ma

fréquentation du milieu universitaire de Shanghai où j'intervenais, m'avait probablement fait occulter leur démarche spirituelle initiale. Leur volonté de passer dans le modernisme les écarte de leurs traditions religieuses qui leur viennent pourtant de cette Inde profonde.

Puisse ce pays indien ne pas sacrifier, pour les mêmes raisons, leur harmonie.

Le but humanitaire de cette mission est en partie terminé ; mais, la véritable reconnaissance de ces femmes seules en difficulté ne sera vraiment atteinte que par la sensibilisation d'un public occidental, lors de la présentation de leur travail ; il sera leur ambassadeur pour une prise de conscience de ce combat quotidien qu'elles doivent mener pour exister.

Je vais laisser les derniers mots à un habitant de ce pays, Rabindranath Tagore dont j'ai déjà parlé. Ceci est un extrait d'un discours qu'il prononça à quarante-vingts ans, en 1941, l'année de sa mort.



Rabindranath Thakur dit Tagore (1861-1941), compositeur, écrivain, dramaturge, peintre et philosophe indien. Prix Nobel de littérature en 1913.

"Lorsque je jette mon regard tout autour, je rencontre les ruines d'une orgueilleuse civilisation qui s'écroulent et s'éparpillent en vaste amas de futilités. Pourtant je ne céderai pas au péché mortel de perdre confiance en l'homme : je fixerai plutôt mon regard vers le prologue d'un nouveau chapitre dans son histoire, une fois que le cataclysme sera terminé et que l'atmosphère sera rendue limpide avec l'esprit de service et de sacrifice [...]. Un jour viendra où l'homme, cet insoumis, retracera sa marche de conquête malgré toute barrière afin de retrouver son héritage humain égaré." Tagore



Une partie des femmes qui participent au projet A.I.A.P le jour de la fin du stage de formation à la création assistée par ordinateur. La totalité a été reçue au test de fin de stage. Les hommes de gauche à droite : Sarva Atma, fondateur de l'association Maithri-Mandir ; Jacques Blancher (A.I.A.P) ; Le représentant du gouvernement responsable des centres de formations de l'état ; Le directeur Régional, Sheela Ba bu, directeur du centre concerné par notre action familiale



Au centre, Monsieur François Figureau, Secrétaire Exécutif de l'A.I.A.P - UNESCO et à sa droite, Christian Begert.



En Inde, les éléphants ont aussi des droits !

Les éléphants

Petite note humoristique de dernière minute...

Le gouvernement indien vient de voter une loi fixant à 35 heures hebdomadaires le travail des éléphants ; à cela s'ajoute que tout cornac surpris en état d'ébriété dans la conduite de son animal sera sanctionné, jusqu'à l'emprisonnement, au même titre que pour toute maltraitance consta-

tée. L'éléphant ne devra plus travailler la nuit tombée et lorsqu'il se déplace sur la route, il devra avoir à l'avant et à l'arrière une plaque réfléchissante. J'assure que cette loi est parfaitement authentique, et que je n'ai rien à rajouter, sinon, quelle en sera l'application et à quand un vote pour l'âge de la retraite de l'éléphant ?

Tout cela, vu de l'Occident, peut paraître original ; mais ici, la reconnaissance du rôle de cet animal, utile par son labeur quotidien, est une preuve de considération qui se situe dans la cohérence de la pensée indienne, en montrant le respect pour tout être vivant sur terre.



Un animal au regard si émouvant



VOYAGE AU COEUR DE L'AFRIQUE...

à Bamako, Capitale du Mali

... Ce matin mon hôtesse, Cléo Dorville se rendant au centre de Bamako, j'ai décidé de l'accompagner. C'est une ville qui s'est développée depuis des décennies en rayonnant de part et d'autre du fleuve.



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

J'avais souvenir pendant mon long séjour de 1967, d'une cité très concentrée. Maintenant si l'on ne prend pas la peine de rechercher ses vieilles rues, la localité historique passe quasiment inaperçue. Elle est devenue une immense agglomération partagée en districts bordés de bidonvilles

à la salubrité limite, du fait du manque de moyens financiers. Le mieux vivre sanitaire, auquel ils sont en droit d'aspirer, ne sera pas pour demain !

Pourtant, les habitants qui y logent, et en particulier les femmes et les enfants, sont toujours habillés proprement. Il en va de même dans tous mes voyages en

ces lieux défavorisés où ces personnes gardent une grande dignité. Les problèmes économiques sont tels, que pour survivre les échoppes restent leur principale source d'approvisionnement.

C'est en fait la véritable trame commerciale de leurs quartiers. Ici, il ne faut pas s'attendre à tomber sur un supermarché comme en occident. Le plus important où l'on puisse se servir, correspond à une belle supérette de chez nous. Quant aux

produits qui ne sont pas ceux de première nécessité, il est très difficile d'en dénicher.

C'est ainsi que dans ma déambulation, mon regard ne cesse d'être attiré par une multitude de petits étals posés à même les trottoirs et qui permettent à la population de se vêtir et de se nourrir. Les fruits et légumes sont vendus un peu partout. La marchande de poissons peut se trouver dans un carrefour, sous



Cléo Dorville et Malick à la boulangerie



Malick part à l'école



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

une toile, écaillant sur un billot la dernière pêche venant du fleuve. Plus dur est d'affronter la grande halle à viande ; la chaleur étouffante exhale des odeurs qui m'ont soulevé le cœur, m'obligeant à ressortir tout de suite. Les morceaux présentés sont pourtant du jour, mais les entrailles étalées sont difficilement supportables à mes yeux.

Les rues sont en majorité faites de terre. Seuls quelques rares axes ont la chance d'être bitumés, surtout au milieu, laissant les bords dentelés à vous déchirer le flanc des pneus. La circulation, comme en toutes ses mégapoles, est intense. Sur ces engins, on voit de tout : des



La marchande de poisson



Atelier de couture à côté de chez Cléo



Bamako



Une rue de Bamako



Un taxi commun sur la route de Bamako

gauche comme sur la droite, il faut donc, pour conduire, garder une vigilance de tous les instants. Les taxis communs, sorte de camionnettes de couleur verte avec des ouvertures sans vitre, laissent se profiler les nuques de leurs passagers en surnombre.



Tout le matériel prêt pour le départ !

En route to learn french!

The next course period starts on Monday 13th of January 2020. Do not miss it. Check our website or give us a call.

010 - 436 04 21 | alliancerotterdam.nl



Alliance Française
Rotterdam
French language & cultural center



La maison de Cléo



La terrasse de la maison de Cléo



La vue sur le fleuve de la terrasse



La fête de l'école de Malick

... Cet après-midi, c'est la fête de l'école de Malick, petit garçon de quatre ans, qu'élève mon hôtesse Cléo Dorville.

Je suis heureux de m'y rendre mais, pour être tout à fait honnête, j'y vois la possibilité d'effectuer un grand nombre de photos. Les femmes maliennes y seront présentes avec leurs plus belles parures.

Comme je vous l'avais annoncé précédemment, tout chez elle, doit contribuer à la séduction. Les parfums font également partie de leur panoplie. Un véritable art s'est développé à travers des



Photographie - Format 50 x 50 cm



Photographies - Format 50 x 50 cm

compositions subtiles et très secrètes et ceci, afin de pouvoir rivaliser entre elles.

Le Wusulan s'y distingue particulièrement. Ce parfum est un mélange d'une multitude d'ingrédients qui vont du moins cher au plus cher. Les griots ne disent-ils pas que ses effluves sont l'apanage des amantes de rêves ? Ainsi l'utilisent-elles pour enivrer le mâle et lui faire perdre tout jugement.

C'est d'ailleurs la première chose qui est diffusée dans la chambre nuptiale. Au préalable, la mariée, debout et habillée, mettra le diffuseur entre ses jambes pour imprégner son corps et ses vêtements du filtre d'amour.

Dans la hiérarchie, les habitantes des villes de Kayes et Ségou sont particulièrement redoutées. Elles sont des séductrices considérées comme de premier plan. Ce privilège est entre autres dû au fait qu'une grande partie des produits nécessaires à la fabrication du Wusulan, viennent de ces deux régions du Mali.

Je reviens donc à ma petite manifestation scolaire. Nous sommes en retard, la fête doit commencer à deux heures et, pour tout arranger, il fait quarante-deux degrés. À notre arrivée, comme je l'avais supposé, les femmes sont effectivement parées de beaux boubous aux couleurs chatoyantes. Lors de leurs déplacements, je ne peux, bien évidemment, que m'enivrer de toutes ces bonnes effluves.



Photographies - Format 50 x 50 cm



Photographie - Format 50 x 50 cm



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

Dès le début, il me faut faire front à une profonde déception. La mère supérieure me refuse de photographier ce qui se déroulera dans l'enclos de l'école.

En respectant cette consigne, je m'installe donc avec Cléo et Malick, drastiques, au milieu de ces sympathiques spectateurs. Nous sommes les seuls occidentaux dans l'assemblée de parents ; je dirais plutôt de mamans, car les hommes sont rares. Ils seront un peu plus nombreux à la fin de la représentation.

Comme nous sommes dans une maternelle, les saynètes collent au jeune âge de ces enfants. Ils chantent et jouent

leurs scènes de théâtre avec un véritable bonheur ; miment même, avec un très grand sérieux, une maîtresse d'école en train d'interroger ses élèves qui sont assis en face d'elle sur de toutes petites chaises.

Il me semble que les punitions distribuées par la néophyte institutrice sont impitoyables ! S'enchaînent des amusettes qui me font rire, tant la gravité des acteurs est omniprésente pour gagner cette compétition.

Ayant complètement oublié de prendre à boire, stupide négligence avec ces quarante-deux degrés à l'ombre, je décide



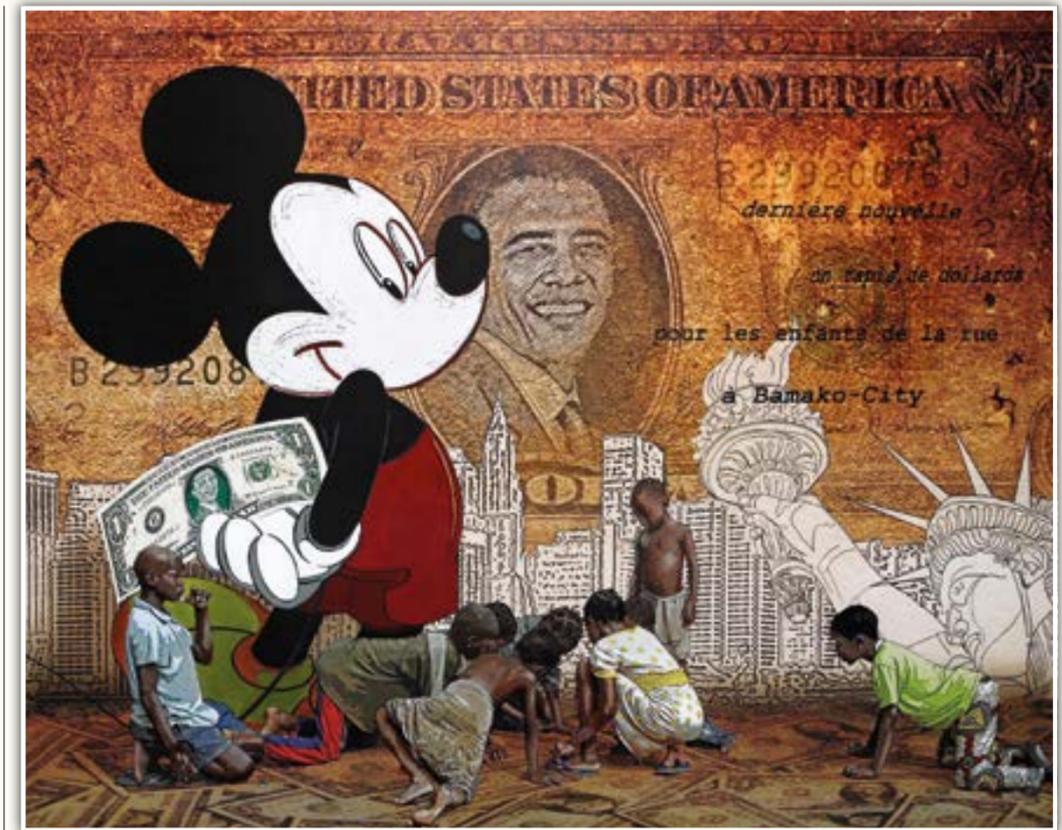
Fabrication de Boubous effet moiré

le plus discrètement possible de quitter les lieux. Sorti, je me mets en quête d'une boutique qui pourrait me vendre un coca-cola. J'en dégote bien une, mais, comme le Mali est un pays musulman, et que c'est l'heure de la prière, il me faut donc attendre la fin de celle-ci.

À l'abri du soleil, je suis intrigué par le rythme d'un bruit, comme si on tapait sur un tam-tam. Ayant perçu d'où venait ce son, d'une paillote se trouvant à proximité, je m'en approche et découvre dans



Photographie - Format 42 x 53 cm



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

un intérieur très obscur, deux hommes dont je ne discerne pas encore ce qu'ils font. Devant eux, un très beau vêtement de femme est posé sur une forme de bois ; ils le frappent avec régularité en le déplaçant, afin qu'aucune parcelle ne soit épargnée. J'apprendrai plus tard que j'ai assisté à la transformation du tissu le plus cher que toute élégante aspire à porter. Ce boubou présente un aspect



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

chatoyant de style moiré. J'avais effectivement remarqué cette particularité qui fait que, au soleil, il offre des variations éblouissantes en réfléchissant la lumière.

La prière étant terminée, je peux enfin me désaltérer. Pas un moment en ces lieux n'est à ignorer tant tout ce qui s'y passe est à observer. Tout en buvant mon

coca, je m'approche d'un groupe qui, à l'ombre d'un arbre, regarde une télévision. L'accueil est chaleureux et proposition m'est faite de m'asseoir. J'ai sous les yeux le match France /Afrique du Sud du Championnat du monde ! Je n'en apprendrai le résultat que le soir, car une des sœurs de la fête vient vers moi avec

une belle autorité afin de me solliciter pour rejoindre l'école. Surpris qu'elle m'ait retrouvé, je me demande la raison de cette démarche inattendue.

À mon grand étonnement, devant la porte de l'établissement, elle m'annonce que je pourrai photographier en toute liberté ! Je ne sais toujours pas ce qui a occasionné ce revirement, ce sont les mystères insaisissables de l'Afrique.

Je me mets donc au travail avec bonheur. J'ai dû faire une bonne centaine de clichés dont quelques-uns assez forts. Avec tous ces profils et parures offerts sans que ces femmes posent, je suis aux anges.

En montant dans la voiture, avec Malick et sa maman, je m'aperçois que le petit garçon a un doigt tout gonflé. À vrai dire, pas très beau. Cléo, sans hésitation, prend la direction de la clinique Pasteur, là où je fais mon change d'argent !!! Seul moyen qu'ils ont d'obtenir des devises et ainsi se procurer matériel et médicaments.

Un docteur, ami de mon hôtesse, nous prend au milieu de ses consultations tardives. La décision de Cléo s'est avérée bonne car la plaie infectée était due à une mauvaise herbe avec laquelle il s'était coupé. Incision chirurgicale sur le doigt du kirikou qu'il nous faut maîtriser tant il panique. Néanmoins, il nous montrera un grand courage. Le tout se termi-



Les enfants jouent des saynètes et chantent.



Les institutrices en train de danser lors de la fête de l'école



Les enfants en train de profiter du spectacle

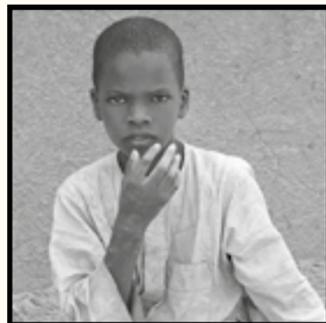
nant par un gros chagrin libérateur.

Bien qu'il fasse déjà nuit, nous passons à la pharmacie pour acheter le nécessaire pour soigner notre vaillant Malick. En les attendant à l'extérieur, j'apprends une excellente nouvelle. Royal Air Maroc a localisé ma valise à Casablanca et ils font

le maximum pour me la faire parvenir au plus tôt. Il m'appartient d'interpréter cet engagement...



Photographie - Format 25 x 25 cm



Photographie - Format 25 x 25 cm



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



MAIS AUSSI... à Madagascar

Dans un monde où l'enfant peut devenir une marchandise, l'école est le chemin de sa liberté

En 1992, le Conseil du village d'Ambodivondava, situé à 20 kms de Tananarive, sollicite Noromalala et Alain Martinet pour les aider à construire une Ecole Primaire Publique. Il s'agit du village natal d'Emile Rakotomanga, professeur, père de Noromalala. En 1993, l'association Charles de Montesquieu, réunit les fonds nécessaires et obtient l'assurance du Ministère de l'Éducation Nationale malgache de pourvoir l'école en instituteurs.

En Octobre 1998, l'école ouvre avec 4 instituteurs et 5 salles de classe.

En 2005, le Conseil du village sollicite de nouveau les Martinet pour construire 3 salles de classes supplémentaires et une cantine car l'école emploie alors 8 instituteurs pour 450 élèves. A Noël 2005 les Martinet créent une association à but humanitaire, l'Association Zazakely Alasora, pour les enfants d'Ambodivondava, qui réunit les fonds nécessaires à ce nouveau projet.

Le 25 octobre 2008, le nouveau bâtiment est inauguré, et la cantine démarre en février 2010 et fonctionne régulièrement depuis.

Aujourd'hui, 500 enfants sont scolarisés et reçoivent un repas quotidien pendant les cinq jours d'école hebdomadaires.

28 € permettent de nourrir un enfant pendant toute l'année scolaire.

En 2015 l'Association Zazakely Alasora a été qualifiée par la Préfecture de l'Hérault d'Association à caractère humanitaire, tel que visé par la loi du 1^{er} juillet 1901 concernant les dons et legs. Au 31 décembre 2018 nous étions 185 membres cotisants ou bienfaiteurs.

L'Association Zazakely Alasora participe à de nombreuses manifestations et organise des soirées malgaches : Les 1^{ère} et 2^{ème} Nuits Malgaches à La Grande Motte, en 2017 et 2018, ont rassemblé chacune 140 convives qui ont partagé un repas malgache au son de chants et danses traditionnelles de Madagascar.

La cotisation est de 28 € soit le coût de la cantine par élève pour toute l'année scolaire.

ASSOCIATION ZAZAKELY ALASORA
Facebook.com/zazakelyalasora/
La Grande Motte
© 04 67 29 61 65 et 06 86 42 43 80
zazakely.alasora@orange.fr.

En route pour Mopti

... De retour de l'aéroport avec Cheick, nous passons par un quartier particulièrement touché par une grande pauvreté.



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

Pour survivre, certaines personnes en arrivent à revendre des bouteilles en plastique, même sales. D'autres, plus courageuses, lavent des pots en verre avant d'en faire de même. Le moindre objet, qui pour nous termine quotidiennement à la poubelle, est ici une source de revenu infinitésimal. Tout cela, dans un environnement de débris amoncelés un peu partout, faute de ramassage. Nous sommes pourtant en plein milieu d'une ville !

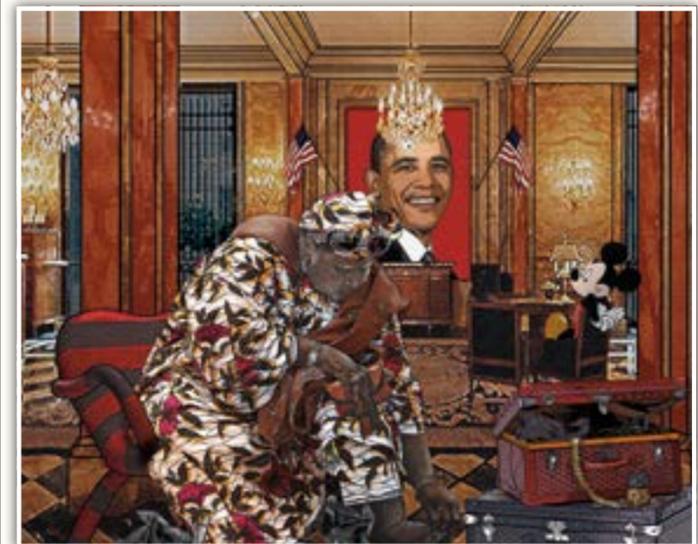
fants, ces hommes, qui n'ont pas accès à un avenir décent, m'émeuvent. Peut-être en lisant ces mots, me trouverez-vous puéril, mais peu importe, ils auront le mérite, tout au moins je l'espère, qu'on y réfléchisse.

... Je vous ai quittés hier sur une révolte que j'assume pleinement. Bien souvent, j'entends mes compatriotes dire qu'ils sont sollicités constamment dans la rue

En écrivant ceci, je ne peux m'empêcher d'établir un parallèle avec la surconsommation de notre société occidentale qui ne cesse de se plaindre des petits problèmes insignifiants qu'il lui faut vivre. J'aimerais exprimer à tous ces gens en souffrance que nous pensons à eux, que nous sommes conscients de leur condition, mais cela serait les leurrer car je ne suis pas convaincu que la plupart des nantis que nous sommes s'en préoccupent. Alors je souris et essaye, avec ce maigre message d'humanité, de leur faire passer un instant d'empathie et d'amour. Devant toute cette détresse, nos interrogations philosophiques sur le sens de nos existences me semblent bien dérisoires. Oui, ces femmes, ces en-



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



Photographie - Format 42 x 53 cm

et Sendégou jusqu'au lac Oualado Débo. Je n'irai pas plus haut, puisqu'il faut que j'écoute les consignes des membres de l'Ambassade et de mes amis d'ici. Même les gens du cru me déconseillent, par sécurité, de franchir cette limite déjà un peu trop sensible.



Départ pour le nord



Pendant le voyage en car

... Je suis réveillé vers quatre heures. Le bruit assourdissant d'un claquement de volet en est la cause. Il annonce le cyclone qui nous arrive dessus. Puis les éléments se déchaînent avec une violence inouïe, à en plier les arbres tant le vent est puissant. Bien que protégé par un très grand auvent, l'eau pénètre jusque sur le sol de ma chambre. Mon départ pour Mopti n'est-il pas compromis ? Vers sept heures, fort heureusement, tout se calme, laissant place à une pluie dense, mais suffisamment raisonnable pour ne pas différer mon voyage.

Sur le chemin qui mène à la gare routière, je vois des maisons aux toits arrachés, des petits enfants mouillés et transis de froid. La température est descendue en un rien de temps de 42° à 18° ! Les parents s'occupent de consolider leur habitation dévastée. Arrivé devant mon car, je suis rassuré par son aspect extérieur, je m'attendais à pire. Par contre, je déchant en découvrant son intérieur !

Sièges défoncés et très serrés les uns contre les autres. Sans doute par souci de rentabilité... Je réussis, en palabrant, à ce qu'on m'attribue une place à l'avant, à côté d'une fenêtre sans vitre ; cela me permettra de faire des photos aux arrêts. Et Dieu sait s'il y en a de prévus.

J'ai la chance d'avoir une jeune fille de 23 ans qui vient s'asseoir près de moi. Elle est étudiante à la fac de Bamako et veut devenir professeur d'anglais, ce qui fera d'elle une trilingue "Bambara, Français et Anglais" me souligne-t-elle avec fierté. Elle m'en apprend beaucoup sur sa vie universitaire qui a été gâchée, cette année, par de nombreuses grèves ; elles risquent de lui faire perdre une année complète dans son cursus. Économiquement parlant, ce n'est pas très bon non plus, surtout pour sa famille qui habite Ségou. Elle va justement la retrouver aujourd'hui pour huit jours. Elle y verra également, me confie-t-elle, son fiancé et son frère. À leur propos j'aurai le plai-



Le chauffeur

sir de les saluer, chacun l'attendant sur une moto chinoise à notre halte.

Dans le car totalement bondé, une musique africaine est diffusée en permanence ce qui n'est pas, "au début", pour me déplaire. Le chauffeur ne s'arrête pas dans les villages uniquement pour les passagers, mais surtout pour faire travailler les petits vendeurs qui envahissent le couloir avec toute sorte de nourriture. Heureusement que je suis à l'avant car, très rapidement, le sol est jonché de pelures et d'autres choses indescriptibles, quand ce n'est pas une poule qui s'est échappée de sa cage...

Nous arrivons à Ségou et la jeune femme avant de descendre tient à ce que nous échangeons nos adresses mails. Au moment de me quitter, elle m'offre son éventail africain, j'en suis touché. Nous avons eu un beau dialogue pendant ce trajet.

Après cette escale d'une dizaine de minutes, nous repartons sur le même tempo... Je m'assoupis et me laisse porter. À

part un mal de dos dû au siège défoncé, je vais bien. Mais j'ai surtout la satisfaction d'effectuer de bonnes photos.

Cette piste me permet de découvrir des paysages somptueux et de magnifiques villages traditionnels. Leur architecture est très homogène jusqu'au milieu du parcours : un mur de terre cerclant un groupe de maisons et, au milieu, une ou deux cases rondes avec un toit pointu en paille qui semblent servir de grenier à grains, comme il est de coutume au Mali.

De petits ânes déambulent en toute liberté et traversent la route sans prévenir, sans pour autant perturber mon chauffeur. À l'aide d'un klaxon émettant une sorte de samba, il essaye de les faire déguerpir, bien souvent en vain. Il nous est offert de contempler pendant une bonne cinquantaine de kilomètres des termitières anormalement volumineuses selon l'idée que je m'en faisais.

Les premières pluies ayant commencé dans cette zone, les agriculteurs, avec femmes et enfants, s'affairent dans les champs. De-ci de-là, un âne, voire une vache, tracte un socle rudimentaire afin de labourer le sol encore dur. Le temps des semis est venu.

Le soir arrive doucement, avec une brume qui donne au paysage un aspect fan-



Une route de Bamako



Surcharge !



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

tomatique. S'il n'y avait cette musique tonitruante pour détourner mon attention, ça en serait oppressant tant les couleurs d'un vert teinté de jaune envahissent l'atmosphère. La nuit tombe et j'expérimente que ma place privilégiée n'en est, en fait, pas une ! Pour commencer, le chauffeur n'allume ses phares que par intermittence, seulement lorsqu'il croise

un véhicule. Ma première hypothèse est qu'il a un problème avec eux ! Ouf... au bout d'une quinzaine de minutes, il illumine définitivement la route. Il y a aussi des doublages dans des conditions hallucinantes où les voitures d'en face n'ont pas toujours de bons éclairages. Mais ça, ce n'était rien par rapport ce qui allait se produire... Arrive en face de



Sur la route du nord



Sur la route du nord



Sur la route du nord

nous, un camion, lui, parfaitement signalé ; normal me direz-vous... ce qui l'est moins, c'est la lame d'un énorme bulldozer qui dépasse de part et d'autre et qui, elle, est sans source lumineuse ! Violent coup de volant du chauffeur et nous voilà partis dans les broussailles du bas-côté. La chance a voulu qu'il n'y ait pas eu d'arbres à cet endroit, car j'aurais été aux premières loges pour en apprécier la solidité ! J'avais remarqué que mon Fango, tout au long du parcours, faisait un geste étrange de sa main droite. N'y attachant que peu d'importance, pensant qu'il se ventait, je ne lui consacrai plus d'intérêt. En fait, j'en obtins l'explication lors d'un arrêt. Son lecteur de cassettes n'ayant pas le moyen de rembobiner sa bande automatiquement, il mettait un stylo dans une des roues dentées de celle-ci et tournait l'ensemble jusqu'à un enroulement accompli.

Puisque j'écris ces lignes, au-delà de toutes ces péripéties plus ou moins dangereuses dans sa manière de conduire, c'est que je suis resté en vie... Ce que j'ai pris pour mon arrivée à Mopti en pleine nuit a failli virer au problème. Voyant toutes les personnes descendre dans une sorte de gare routière, je m'empresse de faire comme elles, après avoir récupéré mon sac à dos et mes autres petits bagages. En plus, dans ma hâte pour sortir, je déchire au passage mon pantalon sur un accoudoir cassé. Le chauffeur qui patientait à la porte me salue et remonte



Mon lit à Mopti

dans son véhicule. Dans cette nuit très noire, au milieu de cette cohue, un doute me saisit. Je me mets précipitamment devant le car, les bras en croix, pour l'empêcher de partir. Initiative oh combien payante, car nous étions à Sévaré à une quinzaine de kilomètres de Mopti. Nous arrivons enfin à destination dans une cour sombre et boueuse, rien d'une vraie gare routière. Adama, l'homme qui sera mon organisateur pour la région, m'attend avec un de ses frères et deux moto-mobylettes. Une pour mon sac à dos et mon matériel, l'autre pour moi. Vu la chaleur qui règne malgré l'heure tardive, l'avantage de ce moyen de locomotion est que je suis bien ventilé. Le lieu où l'on m'amène est en plein quartier africain. Son ambiance éveille tous mes sens...

Après une douche, je me couche, sachant que ma nuit sera courte. Depuis plusieurs jours, je ne dors que quatre heures. Pour le moment, cela semble me suffire. À voir, avec l'accumulation dans le temps, ce que ça donnera sur mon tonus encore intact.



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

À la découverte de Mopti

... Le matin, réveillé par le muezzin de la mosquée et après avoir tapé mon journal, Korka, mon guide Dogon, qui ne me quittera plus, vient me chercher pour me faire découvrir Mopti.



Son port est mythique. Il s'y est effectué (et cela continue) tous les échanges commerciaux de cette région car il est situé au carrefour de ce territoire. Cette ville n'a pas de tout-à-l'égout et donc, tout ce qui s'évacue, je dis bien tout, passe par un caniveau se trouvant au milieu des rues en terre. Ce qui touche pleinement la totalité de mes sens... Certaines sont difficiles à traverser sans un haut-le-cœur. Malgré cela, il se dégage un mystère de ce lieu qui me fascine et m'attire.

Plusieurs ethnies y cohabitent : les Touaregs avec leurs esclaves (sic), les Bozos qui sont des pêcheurs, les Peuls, peuple nomade aux traits très fins et les Dogons avec leur religion animiste ; celle-ci est en récession face à la montée de l'islam qui s'implante dans leurs villages et leur fait courir le risque de perdre leur identité culturelle si caractéristique. Korka s'en inquiète beaucoup.

L'architecture qui domine ici est soudanaise. Grâce aux explications documentées de mon ami, j'apprends à reconnaître les habitats de ce type pendant toute notre déambulation vers le port. Il attire mon attention sur le gris des constructions. Ceci vient du fait qu'elles sont bâties avec de l'argile de cette couleur, contrairement à celles de Bamako qui utilisent de l'argile rouge.

La mosquée qui est de cette teinte, est d'un extérieur austère mais néanmoins harmonieux. Malheureusement, il m'est



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

défendu d'y entrer en tant que non-musulman.

L'arrivée sur les quais est émouvante. Le Niger, fleuve fascinant, en nuances argentées, se trouve devant moi. Il est porteur d'histoires toutes plus intéressantes les unes que les autres. Les bateaux qui y sont ancrés ont tous la forme de pirogues allant de la plus courte à la plus longue. Elles peuvent transporter de lourdes charges sur différentes hauteurs.

Le niveau de l'eau est trop bas pour que le trafic fonctionne correctement en cette période. Cet état de fait aurait pu m'entraîner à une belle déception, voulant, dans mon projet initial, remonter jusqu'au lac Oualado Debo. Mais, comme tout se déroule mieux que je ne l'espérais pour mon entrée en pays Dogon, c'est vite oublié.

Nous descendons sur les berges, accessibles à cette époque de l'année,



Korka, mon très précieux guide Dogon

pour y découvrir le conditionnement de différentes marchandises ; elles sont préparées pour les embarquements des jours à venir. La saison des orages vient de commencer ; elle annonce les pluies abondantes qui sont ici une manne divine, à la fois pour le fleuve et la terre. Des blocs de sel plats sont surveillés par un Touareg afin de les isoler au cas où



Sur le port de Mopti



Le port de Mopti



Photographie - Format 42 x 58 cm



L'arbre aux cigognes

une averse soudaine se déclencherait. Ces hommes sont les négociateurs de cette matière première destinée en partie, maintenant, aux animaux. Ce sel arrive de mines se situant très au nord sur leur territoire. Ces masses très lourdes parviennent à cet endroit par chameaux mais aussi par camions.

Je réalise de très beaux clichés et la projection de Korba m'est très précieuse, car photographe en pays musulman n'est pas de tout repos et nécessite d'être justifié à chaque fois.

Nous retournons chez Adama, mon organisateur en chef. Il est temps de préparer mon matériel pour le grand départ qui est prévu pour quatorze heures. Nous laisserons le camp avec un invité de dernière



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

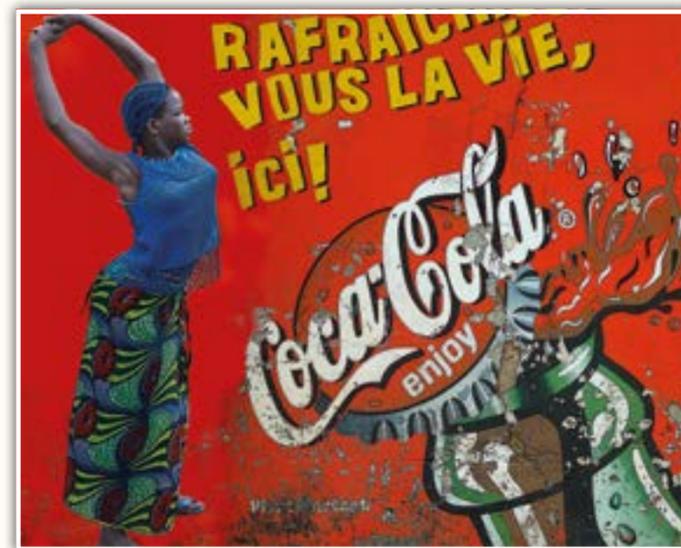
minute, un jeune Dogon qui se rend dans sa famille. Pour lui c'est une aubaine car, ici, les gens sont très pauvres et le coût d'un transport les empêche de se déplacer comme ils aimeraient le faire.

C'est donc à quatre que nous prenons la route qui sera balayée par un vent sec et chaud d'une telle violence que le 4x4, pourtant très lourd, en fait des embarcées.

Le trajet durera une bonne heure. Nous sommes, pour le moment, encore sur une voie goudronnée bordée de grands arbres décharnés. Ils sont très caractéristiques par leurs masses de feuilles entrelacées et collées sur les branches. J'apprends que ce sont les habitats des

cigognes qui nidifient en ce lieu avant leur remontée vers le nord de l'Europe.

Nous sortons de la zone de Mopti, balisée par une petite colonne sur laquelle est inscrit " *Les têtes intelligentes se protègent* " ; voici un adage que j'appliquerai tout au long de mon voyage en pays Dogon. Région que nous commençons à aborder par Bandiagara, ville qui marque la fin de la route carrossable.



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



TOMBOUCTOU
HÉRITAGE

MAIS AUSSI...
au Mali

Tombouctou Héritage est un projet de ferme écologique, d'appui sanitaire et de formation au Mali dans les valeurs du patrimoine spirituel, intellectuel et culturel de la ville lumière de Tombouctou.

L'association Tombouctou héritage s'intègre parfaitement à cette exposition "L'art en humanité". En effet, elle crée des passerelles par delà les cultures, les expressions de vie qui illustrent la primauté du genre humain avant toute chose, gardien vigilant de tout ce qui est.

La Grande Motte, un projet visionnaire émergeant du sable par ceux qui voulurent se trouver au cœur des éléments. Mer et ciel se rejoignent à l'horizon et se perdent à l'infini... comme nous, créatures éphémères. Alors que reste-t-il à l'humanité justement ?

Les civilisations, les valeurs, le soin que nous mettons à rendre le quotidien sacré en chérissant la vie et en prenant soin du monde.

J'ai mis en place Tombouctou héritage pour l'amour que je porte au genre humain et pour que se perpétue son souvenir. Notre projet franco-malien s'inspire de la ville universelle de Tombouctou. Capitale de sciences sociales, humaines et médicales, elle fut détruite en partie par les djihadistes en 2012. Néanmoins, sa mémoire restera éternelle.

Notre projet consiste à la construction d'une ferme agro-écologique, à la réhabilitation d'un dispensaire à côté de Bamako, ainsi qu'à la mise en valeur des médecines traditionnelles. Des équipes françaises et maliennes sont associées à ce développement.

Le concret, la simplicité et la persévérance, sont les trois ingrédients nécessaires pour atteindre notre objectif.

TOMBOUCTOU HÉRITAGE

www.tombouctou-heritage.org
Résidence Le Reymard,
248 place des Tritons
La Grande Motte
☎ 06 03 06 04 09
tombouctou.heritage@gmail.com



Korka, mon guide Dogon

... Korka, mon guide Dogon, est une belle rencontre.
Il a trente-quatre ans et a été atteint d'une polio très jeune.

Il est resté dans un hôpital pendant trois mois, sans grand résultat. Son père prit l'initiative de le sortir de ce lieu pour l'emmenager dans son village.

Il le confia à un féticheur qui le soigna par des herbes médicinales et autres procédés incantatoires. Enfin guéri, il y travailla comme tous les enfants sans alphabétisation.



Rentrée dans le Pays Dogon

Son intelligence, j'en témoigne, fera de lui un historien averti de son peuple et de son patrimoine. Sans les écrire, pas plus que de les lire, il a appris tous les dialectes de cette région : peul, bambara, touareg, bozo etc. Sont venus, par la suite, le français, l'anglais et l'italien (un peu moins, précise-t-il avec modestie, pour cette dernière).

Mais au-delà de cette faculté pour les langues, c'est sa connaissance approfondie de la culture et des coutumes dogons qui lui permettront de découvrir pleinement cette civilisation.

Il m'initie aux signes et symboles qui m'apparaîtront au fur à mesure de mon avancée dans ce pays.



Premier bivouac

Tout d'abord, comme il se doit, les salutations. Elles vont jalonner notre parcours tout au long de nos déplacements. Celles-ci se décomposent, sur un rythme très scandé et rapide, par un "Bonjour" "AGAPO", l'autre répondant... "Oui ça va" "OCEO"; puis vient "La famille va bien?" "OUMANA CEO" qui obtient en retour "Oui ça va" "CEO". Cet échange alterné se termine par "PO" qui veut dire "Au revoir".

Le problème quand vous traversez un haïmeu est que vous croisez une multitude de personnes; en compagnie d'un Korka très célèbre, on entend donc cette mélodie tout le temps. Heureusement, il y a des endroits sans personne! J'apprends également qu'on ne dit jamais que ça va mal à des inconnus, seule la famille a le droit de découvrir vos malheurs; il s'agit d'une règle de bienséance pour ne pas se gêner.

Je reviens à mon arrivée en pays Dogon. Après le passage du beau village de Sangha, j'admire des oasis de verdure parsemées de rivières et de cités aux architectures si particulières.

Les greniers à grains, si caractéristiques



Premier bivouac

par une très petite porte en bois. Celui de la compagne, responsable des repas, est composé d'un pourtour intérieur sur lequel sont posés et compartimentés du mil, du sorgho, des haricots et du fonio (couscous); au milieu sont entreposés les bijoux de la femme. Chaque jour, elle vient chercher la juste quantité nécessaire aux repas. Le cœur du pays Dogon est peuplé avant tout d'agriculteurs.

En abordant la fameuse falaise de Bandiagara qui fait plus de 250 kilomètres, je découvre les nombreux orifices très hauts perchés qui furent les habitats de Pygmées connus sous le nom de Tellem, peuple de chasseurs contrairement aux Dogons.



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

Les Tellem ne purent s'adapter aux coutumes des Dogons qui, lors de leur arrivée, entreprirent une déforestation intensive du territoire des Tellem. Ceux-ci, ne sachant subsister que de ces étendues boisées abritant un gibier abondant, s'expatrièrent.

J'apprends que cette savane, qui s'étale dorénavant sous mes yeux à perte de vue comme un véritable océan, n'était qu'une grande forêt très dense. Les descendants des Tellem, pour le peu qu'il



Mon dortoir

en reste, vivent maintenant au Burkina Faso.

Ces centaines de grottes, pour ne pas dire plus, sont devenues des sanctuaires sacrés où les Dogons déposent leurs morts. Le cérémonial est très précis: tout d'abord le défunt est hissé par des cordes dans les anciennes habitations Tellem; il est recouvert d'un tissu blanc qu'on enlève avant de l'enfermer. À cet effet, les Dogons ajustent une porte et la bouchent avec de l'argile pour que l'air n'y entre pas. Il n'y a pas de célébration ce jour-là.

C'est seulement trois ans après qu'ils font les funérailles en présence de l'image de l'ancêtre, représenté en général par une statue en bois.



Rentrée dans le Pays Dogon



Rentrée dans le Pays Dogon



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



Préparation du matériel



Grenier à grain



Une randonnée périlleuse

... Il est prévu que nous rejoignons le village Youca Pili en empruntant une vallée sablonneuse.



Départ pour l'exploration Dogon

Avec mon sac à dos et mon matériel, ça ne sera pas chose simple de marcher dans cette partie mi-savane, mi-sable...

... Tout se passe néanmoins bien. Arrivés au pied de la falaise, nous attaquons son ascension pour aboutir dans un village qui se trouve à mi-chemin. Sa traversée se fait avec les échanges de salutations traditionnelles que vous connaissez maintenant.

À sa sortie, je vois une case à l'écart, sous un très beau baobab, avec des femmes qui s'y affairent ; je m'informe auprès de Korka de la raison de cet éloignement. Il m'apprend que ce sont des filles impures ! Sur le moment, je ne saisis pas très bien ce qu'il veut me dire. Aussi, me précise-t-il qu'il entend par ce terme, que ce sont celles qui ont leurs menstruations. Elles sont mises à distance pendant la durée de leurs périodes... (voir mon explication sur la cosmogonie Dogon dans mon journal précédent).

Il faut comprendre qu'en temps normal, il est rare que l'homme dorme avec son épouse. "Pour elles, ça ne change pas grand-chose" me rajoute-t-il ! Sachant que le jour elles sont aux champs ou

occupées à différentes corvées, d'eau, de bois... et bien entendu, je ne parle pas de faire la cuisine le soir... je reste pantalois devant sa réponse ! Ah oui, j'oubliais, une femme se doit d'avoir entre huit et douze enfants !

Je change de sujet afin d'éviter toute polémique, pour en revenir au baobab qui se trouve là. Korka m'explique qu'il est très présent en pays Dogon et surtout très utile. Sa feuille sert à confectionner



Un pont sur la piste

des sauces, son fruit à faire de la bouillie et son écorce à faire des cordes. Lorsqu'il meurt, sa décomposition très rapide en fait un excellent engrais pour le sol.

... Je découvre, en parcourant la falaise, des habitats de cigognes qui nidifient encore ici ; elles partiront en septembre vers l'Europe. Je remarque sur une plateforme, un lieu étrange où des objets sont calés d'une manière qui ne peut être anodine. Je soupçonne que je suis en



Plaine Dogon

face d'un emplacement sacré. Cela m'est confirmé par Korka, aussi je me dispense de le photographier. Il m'explique que ces endroits sont vénérés afin d'obtenir la bénédiction des dieux sur le village, mais que les villageois les implorent également pour une pluie abondante afin de fertiliser la terre.

... Plus nous montons, plus le paysage change. La roche devient permanente, elle est d'une couleur brun tirant sur

le noir. Elle a tellement emmagasiné de chaleur que mes pieds sont en surchauffe, rendant pénible tous déplacements.

Nous passons plusieurs crevasses qui, pour un homme comme moi sujet au vertige, ne sont pas sans me créer des frayeurs. Il me faut pourtant descendre dans l'une d'entre elles, par une échelle Dogon. Elle consiste en un tronc d'arbre dans lequel on a dégrossi quelques marches.

À mon grand étonnement, je m'en sors sans casse. Ce parcours étrange entre ces deux parois étroites débouche sur une magnifique construction ancienne qui date des Tellem. C'est une sorte de large colonne creuse qui touche le pla-



Les falaises Bandiagara et un monument funéraire

fond de la grotte où elle se trouve. Il reste à son pied quelques vestiges d'offrandes dans des potiches. Nous sommes arrivés à Youga d'Ougourou. Nous ferons une halte dans une case dominant une nouvelle vallée sur l'autre versant de la falaise.

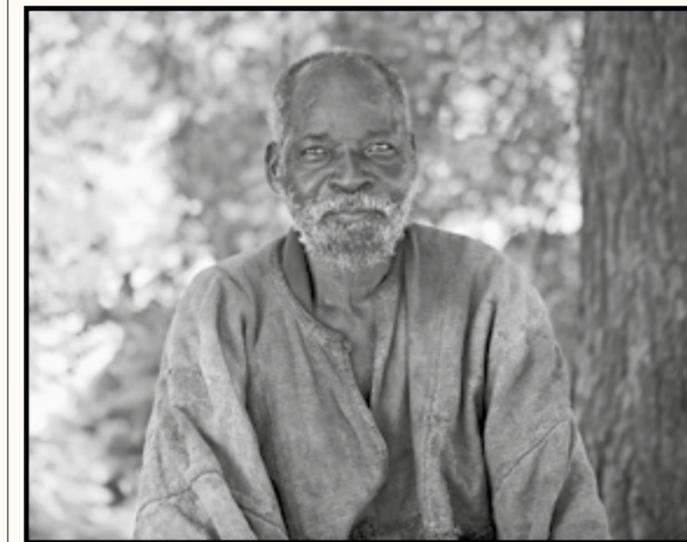
... Pour me détendre, je suis assis sur une petite chaise très typique du pays Dogon. Celle-ci est très lourde et constituée de rondins de bois dur maintenus par un cordage. Je profite de cet instant de paix après cette traversée sous un soleil de plomb. Autour de moi, des objets et statuettes sont à même le sable entouré de pierres.

Korka, constatant mon interrogation, m'en donne l'explication. Nous sommes dans l'espace d'un féticheur et ses gris-gris servent à prédire les événements à venir ou à guérir les personnes qui le sollicitent. Dans ces moments de relâchement, Korka m'en apprend toujours plus.

Puis, nous entreprenons la descente pour passer dans la nouvelle vallée. Normalement, avec un rythme de marche raisonnable, nous devrions arriver au campement de Yougana.



Passage dans la gorge



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

Ses habitations sont exceptionnellement construites au pied de la falaise. Notre hôte nous accueille avec chaleur et me montre l'endroit où je vais m'installer pour mon bref séjour. Une simple natte en bois m'est proposée. Elle est à l'image du lieu qui est très dépouillé et, assurément, un des plus pauvres rencontrés jusqu'à maintenant.

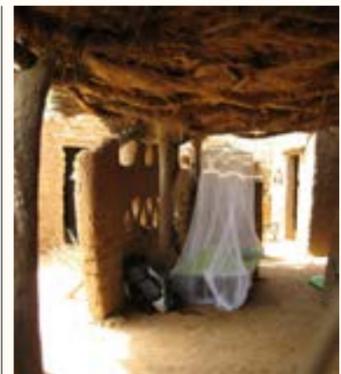
Malheureusement, il y a une grande mare qui, de plus, touche un mur de mon couchage. Crapauds omniprésents, pitié pour mes oreilles. Mes incantations ne seront pas entendues et je passerai une nuit blanche avec un concert à vous détruire le cerveau.



Korka à droite pendant la pause

Le repas est composé d'un bol de riz et d'oignons mélangés. Je ne mange qu'une seule fois par jour, le soir. Les petits amphibiens pullulent de partout. Des centaines tournent autour de nous. Dès l'obscurité arrivée, il me faut prendre garde de ne pas marcher dessus. Je profite du peu de clarté restante pour examiner les gens qui vivent là.

Une Peule, me voyant les observer, vient vers moi avec hardiesse, chose inhabituelle chez les femmes en ces lieux ? Elle me parle dans sa langue ; n'y comprenant rien, j'appelle au secours Korka qui me traduit. Elle demande pourquoi j'ai des cheveux aussi blancs et surtout très longs. N'ayant pas de réelle réponse à lui



Ma chambre

apporter, elle s'en retourne avec la plus totale indifférence à mon égard...

Quelques statuettes et l'inévitable crocodile symbolique chez les Dogons ornent mon "sanctuaire".

L'éternelle tortue que j'avais remarquée dans toutes les traversées de villages est également présente dans la décoration. Cet animal sert au Hogon (chef spirituel) : il fait asseoir sur sa carapace une fille vierge ; elles sont très grosses en général. Ceci fait, il donne à manger à la bestiole.



Le crocodile, l'animal emblématique



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

Si elle mange, c'est signe de bon présage ; par contre, si c'est le contraire, c'est la "cata". En fait, au-delà de ce rituel, cela signifie que la tortue est le "goûteur" de l'Hogon qui, par cette offrande, sait si la nourriture est consommable ou non ; enfin, c'est une explication qu'on m'a fournie...

En parlant de ces jeunes, Korka me dit qu'elles sont maintenant mariées, ici, au plus tard vers 18 ans plutôt que 13 ans. Elles sont toutes excisées (cosmogonie sur le sujet dans les pages précédentes), même si j'ai vu des panneaux indiquant que cet acte était proscrit, sans aucun résultat probant !

La nuit va tomber. Tout est très noir au début, car la lune se trouve encore derrière



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

la falaise. Elle est justement pleine vers 22 heures. À son apparition, tel un commutateur sur lequel on aurait appuyé, c'est l'embrassement ! Cela me permet de découvrir mes compagnons crapauds tourner autour de moi. Ma moustiquaire se transforme en "crapauquaire".



Photographie - Format 42 x 53 cm



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Photographie - Format 42 x 53 cm



MAIS AUSSI... à Madagascar

Terre des Enfants se voue au sauvetage immédiat, direct et aussi total que possible de chaque enfant exposé sans secours à sa faim, son mal, son abandon, sa misère ou sa peine, où qu'il soit et quel qu'il soit.

"Terre Des Enfants Gard" oeuvre et soutient des actions en faveur des enfants à Madagascar pour l'essentiel, au Burkina Faso, en Roumanie et ponctuellement partout où l'urgence se présente.

500 enfants sont parrainés à ce jour, dont 400 à Madagascar. Tous les membres de l'association sont bénévoles.

Nos actions à l'étranger : Burkina Faso, Madagascar, Roumanie.

Parrainages d'enfants (santé, scolarité, nourriture...) : hébergés dans des orphelinats ou foyers ou aidés dans leurs familles, et scolarisés dans une de nos écoles.

Secours sur place : construction d'écoles, d'orphelinats, de cantines.

Adoption par des familles de la région, d'enfants orphelins ou abandonnés

Nos moyens Dons, cotisations des membres actifs, subventions, actions ponctuelles organisées par les groupes TDE (conférences, soirées « Bol de Riz », repas, kermesses, concerts, vente de friperies, d'artisanat malgache et burkinabé... etc.)

En 2018, après ces 38 années de travail des Groupes locaux de Terre des Enfants Gard, et la fidélité d'environ 1300 donateurs, nous avons mis en place des structures qui permettent à plusieurs milliers d'enfants, d'accéder à une vie digne, dirigée vers un avenir aussi correct que possible.

Terre Des Enfants Gard est une association humanitaire reconnue d'intérêt général et autorisée à recevoir des dons et des legs. Consulter la charte.

TERRE DES ENFANTS GARD

www.terredesenfants.fr

La Grande Motte

© 06 28 79 09 19

tdeponant@sfr.fr



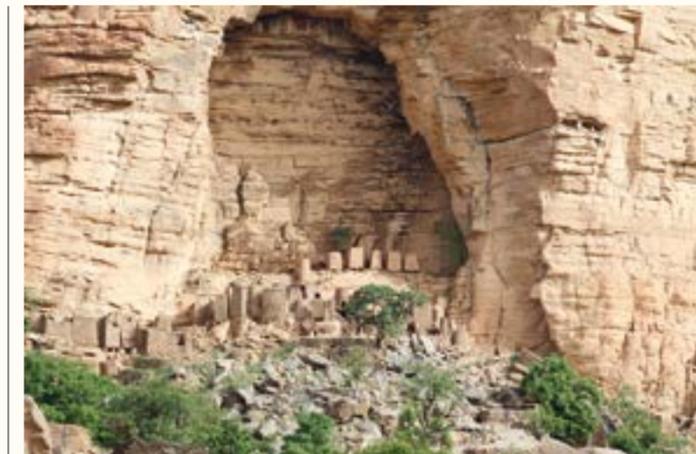
Chez les Dogons

... Dernier effort pour un juste repos, il fait de plus en plus chaud. Nous allons arriver au village de mon ami Korka qui se trouve sur une hauteur.

J'elogerai dans sa maison. J'ai reçu cette invitation comme une profonde marque d'estime venant de sa part. Ce soir, avant la fin du jour et dès que nous serons en forme, il est prévu de nous rendre à la grande dune ; nous y retrouverons son épouse qui reviendra des champs accompagnée d'autres femmes du village.

Après un léger sommeil réparateur, il me présente aux vieux sages. Ils sont installés sur un éperon rocheux, sous un arbre les protégeant des rayons encore brûlants. Des enfants sont près d'eux et jouent en tournant autour sans, me semble-t-il, beaucoup les déranger dans leurs palabres. Certains, du fait leur âge plus avancé, ne tardent pas à aider leurs parents aux travaux les plus rudes. Quant aux petites filles, elles font comme leurs mères des va-et-vient vers le puits qui se trouve tout en bas, au pied de cette immense falaise de Nomborré, ancien habitat des Tellem.

Il y a sept siècles, les Dogons se sont établis au ras de la paroi, sous un aplomb les mettant à l'abri du soleil et de la pluie. Au départ, m'est-il expliqué, il n'y avait en ce lieu que trois couples. Par la suite, s'étant multipliés dans le temps, ils ont dû quitter cet abri naturel pour édifier ce village où je me situe actuellement. Comme le veut la tradition, les construc-



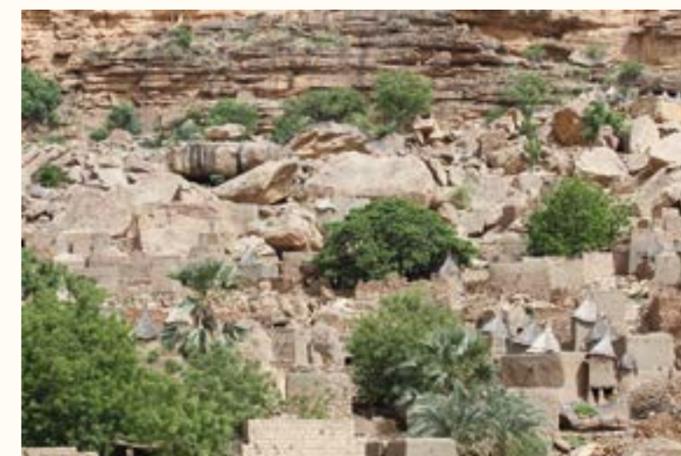
Vestige d'habitations Dogon

tions qui le composent sont mimétiques avec la roche environnante. Cette stratégie architecturale avait pour but de les rendre difficilement discernables par leurs ennemis. Je peux attester qu'effectivement, de loin, nous ne pouvons les remarquer. Et même à proximité c'est

encore difficile de les percevoir. Ces bourgades, habituellement horizontales, n'offrent aucun sentier d'accès au regard pour des raisons identiques. Si je désire



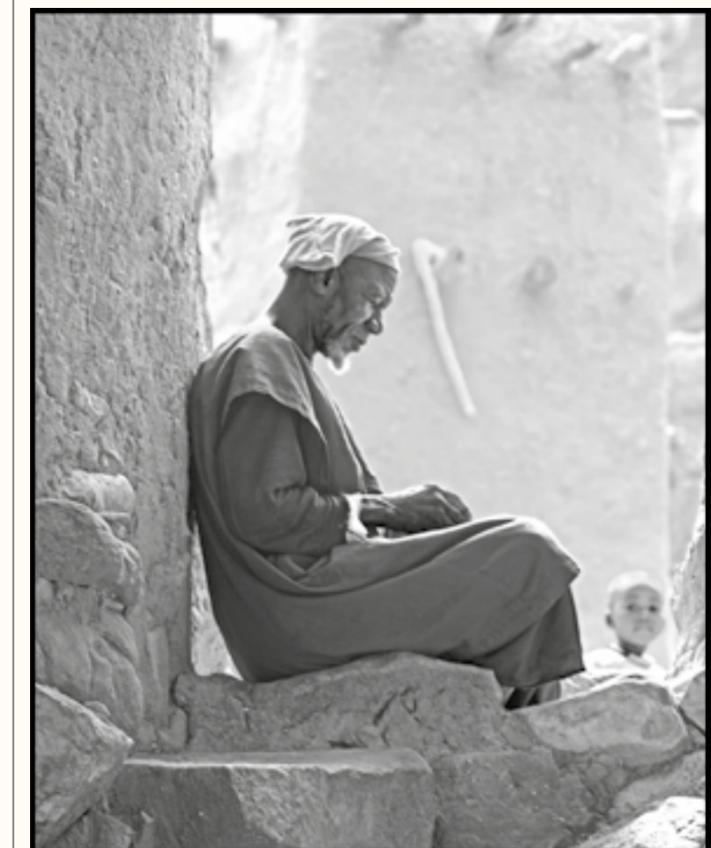
Ma chambre



Village Dogon



Femmes transportant du bois



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Grenier rond de la femme et carré de l'homme

déambuler de maison en maison, c'est en fait de rocher en rocher que je dois me déplacer. Pour l'étranger que je suis, il me faut nécessairement un habitant du village pour me rendre d'un point à un autre.

Lors de la visite des vestiges de l'habitat d'origine, je découvre des objets abandonnés en quantité sur le sol. Ceux-ci, me dit-on, sont porteurs de malheur pour qui voudrait s'en emparer. Je mesure le grand privilège qui m'est accordé d'être en ce lieu sacré.

En redescendant, nous passons par l'infirmerie ; elle se compose de trois boxes en terre battue où sommeillent de pauvres hommes malades, allongés à même le sol. Le local du soignant se résume à une unique pièce sombre. Sur quelques étagères en bois sont posés des instruments chirurgicaux alignés sur un linge blanc immaculé. Un réfrigérateur à pétrole fait office de chambre froide pour les quelques médicaments qu'il possède. Je lui laisserai en partant ceux que j'ai dans mon sac à dos. Je sais ce geste



Korka et son fils

dérisoire par rapport à ses véritables besoins, mais, que puis-je faire de plus ?

L'accueil chaleureux qui m'a été fait me fait comprendre d'autant plus leur profonde générosité qu'ils ne détiennent rien. Il me faut pleinement apprécier à leur juste valeur ce que représentent



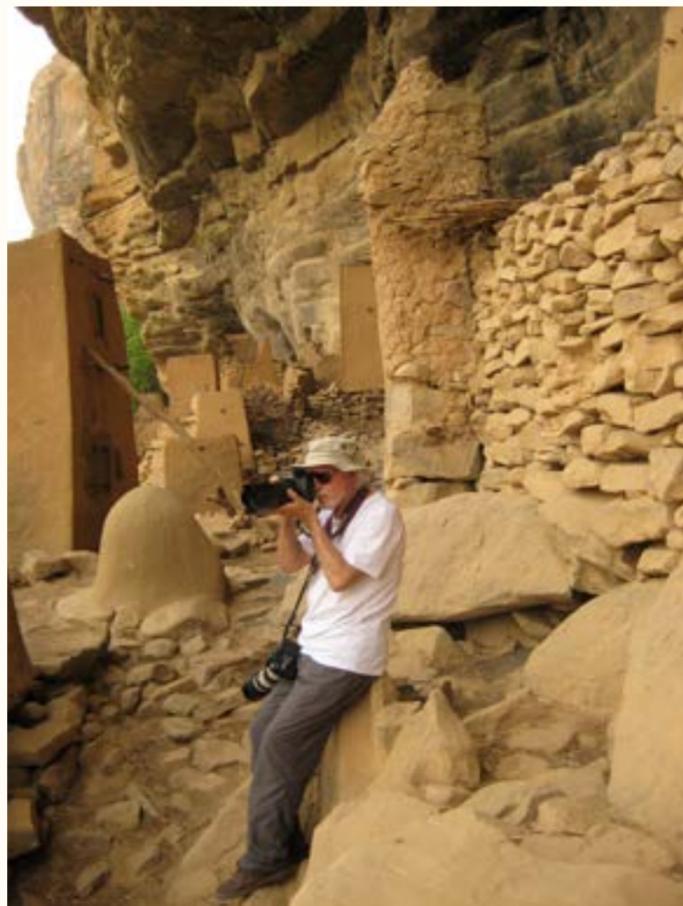
En pleine écriture



Dans le village



Falaise de Bandiagara



Ruines sur la falaise

ces modestes dons qu'ils me font. Ne serait-ce que cette eau que les femmes m'apportent pour mes ablutions dans une boîte de conserve. Même si cet confort est au-delà de ce que nous pourrions accepter en temps normal, eux le vivent

quotidiennement. J'en mesure de jour en jour la réalité. Ma situation actuelle n'est pas sans me rappeler ma prime jeunesse où je vécus pendant plusieurs mois, isolé de toute civilisation, chez les Babingas, pygmées du nord Congo.



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.



Toile : 1,62 x 1,30 m - impression à l'huile et peinture acrylique.

Le soir arrivant, sans que la chaleur n'ait pas pour autant baissé, nous nous dirigeons vers la grande dune au moment où la boule irradiante passe derrière la falaise. L'instant est exceptionnel ; à mi-chemin, apparaît, descendant du sommet, une chenille de femmes et de

petites charrettes tirées par des ânes, des zébus et même un chameau. L'ensemble est magnifique à contempler. Des centaines de personnes dévalent vers nous avec entrain, en contraste avec la dureté du travail de la terre qu'ils viennent d'effectuer sous un soleil de plomb. Les



Retour du soir



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



Ma présence au nord Congo dans les années 60



Après les huttes pygmées, le réconfort



Retour du soir

femmes sont plus nombreuses que les hommes. Elles portent toutes des fagots de bois car, en ce lieu, on ne se déplace jamais les mains vides. Pour elles, ce retour n'est pas signe de repos. Elles devront s'occuper des enfants, préparer le repas, aller chercher l'eau indispensable à tout moment à la vie, ici. Sachant que je suis à la fin de mon périple, ne voulant laisser échapper aucun de ces instants,

je ne cesse de les photographier. Le soir, lorsqu'ils m'honorent d'une fête, les larmes me viennent aux yeux sans que je cache mon émotion à leurs regards.

Demain, j'entreprendrai mon dernier parcours en passant par Mopti où il est prévu que je fasse une halte avant de redescendre sur Bamako. Beaucoup de choses m'attendent encore dans la capitale.



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm



SECOND VOYAGE AU COEUR DE L'INDE...

À Pondichéry

... Dans tout pays de culture différente, il est rare de ne pas être déstabilisé par le nouveau lieu que nous découvrons, il n'en va pas moins du mode de vie de ses habitants.

Ce constat nous entraîne bien souvent à une profonde remise en cause de notre vision du monde telle que nous la concevons selon nos critères occidentaux. Le contraste est d'autant plus fort que notre société est parfaitement bien ordonnée. Pour en arriver là, nous avons dû établir des règles basées sur l'exigence d'un mieux vivre entre nous. Le problème est qu'elles se sont tant et si bien surchargées les unes sur les autres, au fur et à mesure du temps, qu'elles en deviennent excessives par les contraintes qu'elles nous font subir.

L'Inde, dans la plupart des cas, bouscule ces fondements qui nous ont conditionnés. Je ne prendrai qu'un unique exemple, très symbolique, de ce que je viens d'exposer : la circulation tant en ville qu'à la campagne. Ici, il n'existe pas de réglementations comme les nôtres, à



La circulation anarchique de Pondichéry

la rigueur sur le papier, je leur accorde cela... dans les faits, c'est celles de la loi du plus fort sur le plus faible, du camion

sur la voiture, de la voiture sur la moto, de la moto sur le cycliste, etc. Sur ces routes, l'autre n'est pas la préoccu-

tion première de ceux qui s'y déplacent. Le principe pour s'en sortir est basique : être dans l'anticipation permanente de ce qui peut se produire autour et surtout sur vous ! À cette situation, il faut rajouter le mauvais entretien des chaussées qui amène les conducteurs à des écarts intempestifs constants en absence de toute présence de priorité. Seule la vache sacrée prime et est évitée dans tout ce méli-mélo.

Paradoxalement, au risque de vous surprendre, j'éprouve une forme de sentiment de liberté devant cette anarchie. N'allez pas pour autant imaginer que mettre ma vie en péril relève d'une pensée suicidaire. Tout au contraire, cette désorganisation me rend plus responsable de mes actes et de mes décisions, tous mes sens en deviennent affûtés. Une nouvelle réflexion en découle.



La circulation anarchique de Pondichéry



Photographie encadrée - Format 32 x 23 cm



Ruine à réhabiliter



Réhabilitation Intach

... Pour rester dans le quotidien, mais dans un tout autre domaine, beaucoup plus sensible pour la vie des gens dans cette cité, j'ai rencontré, sur les conseils du consul de France, le directeur de l'INTACH Pondichéry ; L'Indian National Trust for Art and Culture Heritage (Le Fonds national indien pour l'art et le patrimoine culturel) a la difficile mission de restaurer l'architecture mosaïque de cette agglomération. Cet homme est admirable par sa volonté d'entreprendre cette belle tâche. Il le fait, comme il me l'avoua, sans de gros moyens financiers.

À ceci, s'ajoute le manque d'intérêt des politiques, quel qu'en soit le niveau. Le patrimoine de cette ville est d'une grande richesse par la diversité de son habitat ancien ; son origine date de plusieurs périodes : l'occupation coloniale française, le quartier musulman et le superbe quartier Tamul.

... Les rues, à cette période, sont dominées par la poussière et le sable qui, petit à petit, efface le noir du bitume quand il existe. Les femmes en costume traditionnel donnent des notes colorées à cette atmosphère brumeuse due

à la chaleur. Des petites échoppes sont partout installées contre des façades et leurs enseignes, avec leurs teintes exubérantes, sont bien souvent soulignées de dessins naïfs qui représentent ce qu'elles vendent. Ce tissu de commerces hétéroclites est l'essentiel de ce qu'on



Photographie toilée & encadrée - Format 13 x 40 cm

rencontre dans cette ville et également, au-delà, le long de routes.

Les plages sont d'une admirable beauté, avec l'obligation de regarder vers la mer, car derrière soi se trouve une accumulation de déchets, plastiques et bien d'autres choses innommables...



La plage à Pondichéry

J'en mesure d'autant plus notre chance de vivre en Europe dans des conditions sanitaires exceptionnelles. Le manque de moyens financiers est, une fois de plus, la raison de cette absence de ramassage des ordures. Ashok Panda, le directeur de l'INTACH, m'expliquait qu'il avait essayé de mettre en place une structure de ce type avec des véhicules adaptés à cette fonction, les femmes y tenant un grand rôle. Mais il avait rencontré de fortes oppositions à sa proposition ; il me précisa qu'il ne savait pas ce qui justifiait cette indifférence à rendre la cité plus propre.

Tout au moins, c'est ce qu'il voulut bien me révéler. Indéniablement, il ressort de ces entrevues que des femmes et des hommes aspirent à ce que cela change. S'ils y arrivent, cette ville de Pondichéry pourrait devenir un véritable écrin de beauté. Elle en a la potentialité.



La Géode d'Auroville



La plage à Pondichéry



Photographie encadrée - Format 48 x 32 cm

Découvrir l'Inde ou la vivre ?

Cette interrogation paraît a priori sans fondement puisque dans l'esprit de la plupart des voyageurs qui la sillonnent, cette nuance ne semble pas leur venir à l'esprit. Toutefois, selon moi, elle est essentielle.



Intérieur du temple

La rapidité avec laquelle les lieux sont visités d'une manière bien souvent très directive, au pas de charge la plupart du temps, exclut de saisir la véritable vie des habitants qui composent ce pays. Ils vont de site en site en recourant à des moyens de transport confortables, éloignant par là même la perspective d'aviver tous leurs sens.

Et pourtant, Dieu sait si l'Inde vous propose de les exacerber. À part de belles photographies pour marquer l'instant, il ne leur restera que peu de perceptions,

de celles qui sont indispensables pour les garder en mémoire à tout jamais. Chaque région du monde a les siennes qui lui sont propres et c'est en cela qu'il est utile de s'en enrichir. Les reportages télévisuels qui sont abondants et fort bien faits, leur en auraient tout autant apporté.

C'est donc pour cela, selon moi, qu'il est préférable de vivre pleinement les différentes composantes d'un pays plutôt que de se cantonner à parcourir uniquement leurs sites mis en exergue sur leurs

dépliants. Qui, par ailleurs, si vous n'y consacrez le temps nécessaire, ne vous livreront aucun de leurs mystères.

... De tous mes déplacements de travail sur ces continents dits "en voie de développement", l'Inde tient une position particulière. A sa manière, l'Afrique noire du Mali où je me trouvais il y a peu, s'en rapproche par les mêmes difficultés que rencontrent ses habitants pour survivre.

Néanmoins, l'Inde se distingue de celle-ci par ses traditions religieuses, l'hindouisme et le bouddhisme, qui fascinent tant les occidentaux. Bien entendu, tous ces temples et lieux sacrés en rajoutent en émerveillement laissant l'Afrique au second plan par son manque de patrimoine à offrir, pourtant abondant et omniprésent dans nos musées.

Ainsi donc, pour s'imprégner de tout cela, bivouaquer dans des endroits simples, aller d'un point à un autre par leurs moyens de transport, au plus près des plus modestes, permettrait une meilleure compréhension de ces endroits.

... En Inde, le pauvre hère assis sur le bord d'un trottoir, la main tendue pour y recevoir une obole propre à sa survie, n'a que peu de chance de s'en sortir, contrairement aux malheureux de chez nous qui trouveront une personne compatissante ou un organisme pour l'aider. Ici, rien de tout cela... Le soir, ils ne sauront où dormir sinon à l'endroit où ils demeureraient tout au long de la journée. On accorde plus d'importance à une vache sacrée qu'à l'humain.

... Je ne m'appesantirai pas sur les temples qui parsèment l'Inde pour les raisons précitées. Ils sont envahis d'une multitude de guides qui essaient de vous faire saisir la complexité de leurs fresques et sculptures présentes en ces murs depuis des siècles.

En comprendre la lecture entraînerait à une connaissance fouillée des livres religieux indiens. L'intensité de ces textes amènerait à y consacrer une vie entière pour en pénétrer la profondeur. Je ne suis d'ailleurs pas convaincu que bon nombre



Fresque



Intérieur du temple



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

d'Indiens les appréhendent à leur juste valeur. Leurs visites dans ces lieux sacrés relèvent plus d'un automatisme qu'autre chose. Haltes avec incantations et pros-

ternations deviennent des réflexes acquis par le temps et la transmission de générations en générations. Les prêtres qui y officient concourent à entretenir ces rites

immuables. Les croyants en espèrent l'amélioration de leur condition ; mais, en l'attendant et pour la supporter, surtout pour les plus défavorisés, leurs oboles

seront leur contribution à l'espérance d'une vie meilleure tout en enrichissant ceux qui la reçoivent.



Les vaches sacrées en liberté



Les vaches sacrées en liberté

Le temple de Thanjavur

Si l'Islam fût introduit au 13^{ème} siècle en Inde et représente un pourcentage non négligeable de pratiquants dans ce pays, l'hindouisme reste la religion dominante, autour de 82 % de la population.



Thanjavur

Les fondements sont antérieurs à l'Ancien Testament, environ 1000 ans avant notre ère. Par nature, et contrairement à ce que pensent bien des Occidentaux qui s'y adonnent, l'hindouisme n'incite pas au prosélytisme.

Brahmâ l'Éternel sans création ni attribut est la clé de voûte de cette philosophie déiste. Les autres dieux en sont ses incarnations. Vous en citer tous les noms serait trop long. Néanmoins, on ne peut, dans nos déambulations en ces lieux, les ignorer tellement ils sont omniprésents dans les fresques, les sculptures intérieures comme extérieures.

Certains de ces endroits sacrés sont dédiés à un seul dieu. Si vous envisagez d'y consacrer du temps, ce que je vous conseille, il serait sage de visiter ceux-ci en priorité ; en effet, la surabondance de tous les divers temples que vous rencontrez sur vos chemins, entraîne une saturation d'images d'apparences similaires pour un œil non averti. Au point de ne plus en déterminer la spécificité propre à chacun.

...Celui de Thanjavur est sans conteste l'un de ceux à découvrir. Non par son classement au patrimoine mondial de l'UNESCO, mais surtout par sa grandeur et son dépouillement qui le distingue particulièrement des autres. Il dégage une force qui porte à l'admiration, sans vouloir nécessairement en décrypter le message hindouiste. Dédié à Shiva, son entrée est orientée vers l'Est et de forme rectangulaire. Il est bon de préciser que tous les temples n'ont pas cette disposition, mais ce qui est constant chez tous, est l'alignement parfait sur les quatre points cardinaux.

Le temple de Thanjavur est enchâssé dans un immense espace fermé par un corridor périphérique fait de colonnes abritant des fresques d'une fraîcheur sans pareille par leurs tons passés, presque pastels. Elles narrent, avec une profonde poésie picturale, les événements de la dynastie Chola qui fût en place du 9^{ème} au 13^{ème} siècle. Son enceinte fût fortifiée au 16^{ème} siècle. Au milieu de cette cour se trouve une tour de 66 mètres de hauteur sur 13 niveaux ; dans son sous-

sol, se situe le Linga, le Saint des Saints. Là, en tant que profanes, nous sommes projetés dans un monde qui nous échappe. Nous y pénétrons par un très long couloir obscur où une lueur diffuse se distingue dans le fond. Tout au long de notre cheminement, des colonnes sculptées de divinités nous guident. Elles sont noircies par l'huile déposée par les pèlerins qui les effleurent. Aucun bruit, pas le moindre murmure non plus. Ce silence est limite oppressant, surtout dans cette pénombre. Seule cette faible lumière au loin nous incite, nous encourage, à persister, à aller de l'avant.

Cette traversée insonore faite pieds nus se termine enfin devant un autel auquel il faut accéder par de nombreuses marches. Quelques femmes assises, parées de saris colorés, donnent une touche de vie à ce lieu. Les multiples mèches allumées en face du Saint des Saints, encastré dans une alcôve, me permettent de découvrir un prêtre qui officie torse nu, le bassin ceint d'une robe blanche. L'indifférence que suscite ma présence est étonnante, vu le caractère sacré de ce qui s'y déroule ; un béotien comme moi n'y a franchement pas sa place !



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.



Photographie toilée & encadrée - Format 42 x 53 cm

Ce point nodal sanctifié n'est pas au centre de quoi que ce soit, on ne tourne pas autour, il est l'aboutissement. C'est pourquoi il vous faut entreprendre cette longue progression dans l'obscurité pour y parvenir. Quoique par ma méconnaissance, ce rite me soit inaccessible, il n'est pas sans m'amener à un fort questionnement. Bien que fasciné par leur cérémonial, il me tarde néanmoins de retourner vers la lumière du jour... de la vie, pour me libérer de cette phobie transitoire qui s'est insinuée en moi.



Thanjavur

L'art au service de l'humanité

... Hier, j'ai accompagné Christine Guli qui préside l'association Indinila, elle a pour mission première de s'occuper des femmes seules et abandonnées, souvent avec leurs enfants.



Centre Indinila

Sans ces fraternités caritatives, beaucoup de ces personnes défavorisées ne pourraient s'en sortir. La dignité de celles qui nous reçoivent dans leur habitat modeste est exemplaire à plusieurs titres : tout d'abord, leurs moyens financiers réduits à quasiment rien, s'il n'y avait ces aides extérieures ; mais aussi, leur volonté, malgré ce dénuement, de nous montrer un intérieur d'une grande netteté, quoiqu'il soit composé de matériaux rudimentaires, tels les murs et sols en terre et les toits en feuilles de palme.

Elles en sont d'autant plus méritantes de se présenter à nous dans des saris impeccables aux couleurs chatoyantes. Il ne leur est pas concevable non plus de laisser partir à l'école leurs enfants sans des vêtements d'une belle propreté alors qu'elles doivent assurer un dur labeur,



Photo de famille

rempli de tâches excessivement fatigantes et dévalorisantes pour la condition féminine.

L'histoire de ces femmes que nous rencontrons a bien souvent un point commun : celui d'être délaissée par un mari qui se comportait odieusement voire "plus" avec elles ! Certaines ont eu la volonté de les fuir. Mais ici cet acte courageux peut déboucher sur la mort !... ou, pour la moindre des conséquences, sur un dénuement extrême. D'où le rôle



Leur maison



Leur maison



Intérieur d'une maison



La secrétaire, une maman et la présidente



Chez les pêcheurs

mué qu'afin de cacher mon émotion, je me suis dispensé d'émettre la plus petite parole. S'il y avait moins d'indifférence en Occident devant ces détresses, que de vies nous pourrions soulager. Il faut si peu pour aider ces familles. Ainsi, une fois de plus, j'ai été touché par le désarroi de tous ces êtres. Pourtant je devrais m'y habituer avec le temps, mais rien n'y fait.

Au-delà de toutes ces difficultés, j'ai vécu de beaux moments lors du rassemblement de ces femmes et de leurs enfants au siège de l'association Indinila qui se trouve au centre de la ville de Pondichéry.

Je me souviens des activités que nous avons effectuées avec les enfants. Nous les avons réunis avec ma compagne



En route vers les pêcheurs

fondamental de ces ONG et associations qui, grâce au travail de femmes et d'hommes dévoués, accomplissent cet accompagnement pour les en sortir. Sans cette présence, cela signifierait pour certaines d'entre elles, l'abandon de leurs enfants et ensuite une déshérence les entraînant à la mendicité jusqu'à en arriver au suicide ou à expirer d'épuisement. Voici donc le quotidien de ces femmes que j'ai côtoyées. L'une d'entre elles, je m'en souviens encore, m'a tellement re-



En plein travail artistique



En plein travail artistique



En plein travail artistique

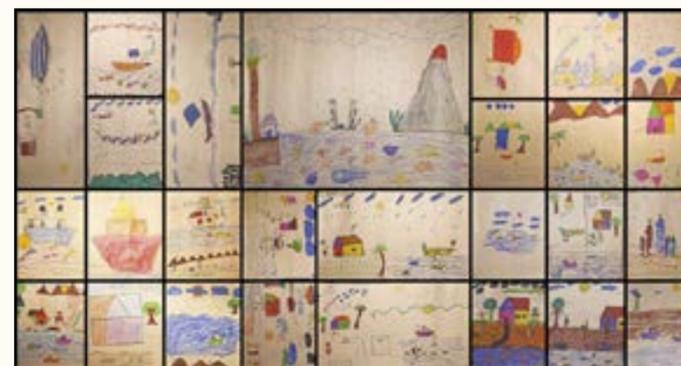
pour leur proposer d'exécuter des crayonnages sur papier en envisageant deux axes : un travail autour de la pêche et par la suite un sur l'environnement. Pour le premier, nous avons loué des petits cars pour les amener dans un village des pêcheurs ; une fois sur place, ceux-ci les avaient pris en charge afin de leur parler de leur métier.

Le week-end suivant, les enfants s'étaient retrouvés au local pour y réaliser des textes sur leurs impressions accompagnés de dessins. Il en était découlé, comme ce qui viendra dans la foulée, de magnifiques fresques sur la thé-

matique de l'environnement. Pour cette dernière, avec des enfants beaucoup plus âgés, nous avons été reçus gentiment par le directeur de la Restauration des bâtiments de la ville.

Ce travail terminé, les mamans ont pu admirer les œuvres de leur progéniture. Leur fierté fut telle qu'elles les incitèrent à signer leurs dessins afin qu'on les distingue les uns des autres.

Oui, ces femmes sont remarquables de dignité et je suis heureux d'avoir partagé tous ces instants avec elles.



L'oeuvre collective



MAIS AUSSI... à Pondichéry

"Indinila Solidarité enfants" aide à Pondichéry des femmes seules ayant des enfants scolarisés ou en très bas âge, grâce à des parrains et marraines qui effectuent des dons mensuels. Au-delà de l'aide financière apportée par ces parrains et ces marraines, nous accompagnons ces femmes dans leur vie quotidienne.

ANTENNE A PONDICHERY

Sumathi, notre correspondante locale et Kavida, toutes deux salariées à notre antenne, accueillent et donnent des conseils à toutes ces femmes régulièrement. Nous sommes en lien permanent avec elles, mais dès qu'elles constatent un problème, une situation d'urgence elles nous en avertissent. Elles organisent, avec les filleules, des réunions presque tous les mois. Elles abordent là différents sujets : scolarité des enfants, difficultés financières, ... C'est aussi un moment convivial qui crée du lien entre elles.

Des personnes, membres du bureau, se rendent à Pondichéry tous les ans, plusieurs semaines. Elles vont voir les familles à leur domicile ou les reçoivent au bureau, font le point avec chacune d'elle sur leur situation financière, leur santé, leur logement, la santé et la scolarité des enfants ... Un compte-rendu et des photos sont ensuite transmis à la marraine ou au parrain. Tous les membres de l'équipe, responsable d'Indinila Solidarité Enfants, sont bénévoles.

FORMATIONS

Des formations sont également organisées : pour les filleules (fabrication de paniers, de produits d'entretien, de mélanges d'épices...) mais aussi pour les enfants (cours d'anglais pendant les vacances, sessions de self défense pour les adolescentes un dimanche matin par mois, toute l'année ...).

PARRAINS ET MARRAINES

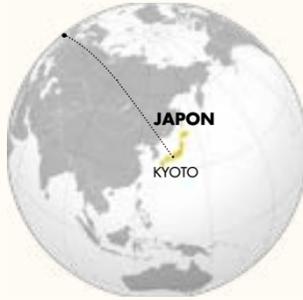
Les parrains et marraines sont informés régulièrement des activités menées au sein de l'association et reçoivent un ou deux courriers de leurs filleules (traduit par Vinolia, une vacataire tamoule qui parle couramment le français). En fin d'année scolaire nous leur transmettons les bulletins scolaires ou résultats d'examens des enfants.

SITE

Nous avons créé un site que nous réactualisons régulièrement qui permet à chacun de suivre notre activité. <https://www.indinila-solidarite-enfants.fr/>

INDINILA SOLIDARITÉ ENFANTS

Association humanitaire loi 1901
indinila-solidarite-enfants.fr
51, rue du château - Saint-Just
04 67 83 37 439
cguli777@gmail.com



VOYAGE AU COEUR DU JAPON...

J'y suis !

... D'entrée, à l'instant où vous découvrez ce pays pour la première fois, vous ne pouvez que remarquer le profond respect que les Japonais, lors de leurs rencontres, se portent entre eux. Il suffit de les observer dans la rue pour en être convaincu.

Le respect montré à un étranger est encore plus omniprésent. J'ai pu m'en rendre compte dès mes premiers moments sur le sol nippon.

Voulant effectuer un premier repérage de Kyoto, je me déplaçais sur le vélo dont j'avais fait l'acquisition peu de temps auparavant ; vu ma méconnaissance du lieu, je me suis bien évidemment égaré. Pourtant, je possédais un GPS sur ma tablette !

Quand on se perd, en général, on cherche sur un plan sa position en tentant de saisir quelques repères autour de soi. Bien souvent, ça se termine toujours par une demande d'aide auprès d'un passant. Ici, vous n'aurez pas à en prendre l'initiative, ils viendront à vous spontanément. Cela s'est produit par deux fois aujourd'hui. Ils poussent même leur affabilité à

vous accompagner jusqu'à l'endroit qui vous permettra d'ajuster votre chemin en toute quiétude. À ce propos, prenez garde, au risque de les offenser, de ne pas refuser cette sincère assistance. Voici donc un premier contact très encourageant pour les semaines à venir.

Autre caractéristique que j'ai remarquée chez les Japonais dès ces premières heures. C'est leurs pas chaloupés et volontaires. De tous mes voyages, je n'ai jamais rencontré cette manière de marcher. À cela s'ajoute que les bras sont balancés comme s'ils devenaient le métronome de leur cadence. Comme c'est le moyen principal qu'ils utilisent pour se déplacer, j'ai eu amplement le temps de constater cette invariabilité. Le vélo vient ensuite en bonne position. Je dois admettre que cette cité a été conçue au-



Plus japonais, impossible !



Mon vélo



Palais Impérial



Palais Impérial

tour de ce mode de locomotion. Pas une fois, en une quarantaine de kilomètres de reconnaissance, je n'ai roulé sur la chaussée. La ville centrale où se trouvent les sites de premier plan fait à peu près 15 par 15 kilomètres. Ce qui, avec une bicyclette, est très acceptable, surtout que



Dans le grand parc central

je n'ai rencontré que peu de montées. À part, pour mon malheur, les trois cents derniers mètres pour rejoindre l'endroit où je loge qui sont particulièrement rudes.

On m'a attribué une chambre dans un minuscule campus. La cuisine et le coin toilette sont communs à tous les étudiants qui cohabitent ici. Mais, comme ils sont d'une grande discrétion, ça ne me pose aucun problème. D'autant que, pour eux, l'hygiène est élevée et le rang d'un devoir vis-à-vis d'autrui.

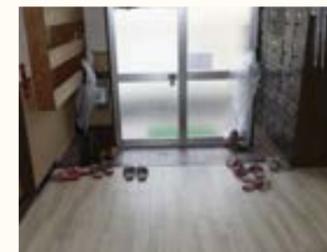
Avant de quitter la France, le lit japonais me souciait. Cette façon de dormir à même le sol n'était pas vraiment ma "tasse de thé" ! Aussi, j'ai été particulièrement heureux de trouver un couchage en hauteur. Pour la nourriture, je suis environné de petites supérettes et de restaurants. Le coût de la vie est sensiblement égal à celui de la France. Je me fixe de manger le midi dans une gargote en attendant de m'inscrire au resto universitaire situé à côté du consulat de France où je serai très souvent appelé à travailler. Le soir, je dînerai dans ma chambre.

Quoique fatigué par mon long voyage mais impatient de découvrir Kyoto, j'ai néanmoins visité le grand parc du Palais impérial ; il est démesuré, mais comme on peut s'y déplacer à vélo... Ici, à cause de l'étendue de la ville, les transports sont tellement chers que j'amortirai cette acquisition en peu de temps. Et puis j'aime cette sensation de liberté qui ne m'assujettit à aucun horaire ni pied de grue devant des stations.

Comme en Inde, on enlève ses chaussures dès qu'il y a un plancher en bois en vue. Il en va de même pour les lieux sacrés. Bon, ça ne peut que faire du bien à mes pieds qui, ce soir, après ce premier contact avec Kyoto, sont en surchauffe.



Ma chambre



Entrée de mon petit Campus



Le coin toilette



Toile : 36 x 92 cm - peinture acrylique.

Le Palais Santo Gosho

... Si, comme il a été écrit, la plus belle conquête de l'homme est le cheval, ici, sans conteste c'est le vélo. Je ne regrette nullement cette acquisition qui me réserve, néanmoins, quelques surprises le temps de mon adaptation à cette ville.



Partout des vélos



Sortie de l'école



Sortie de l'école



Sortie de l'école

Une simple anecdote, lors d'un arrêt à un feu, j'entends le cri du coucou, du même genre que celui du petit oiseau qui sort des pendules. Comme je venais de me procurer un téléphone portable, j'en déduis que ce son parvient de celui-ci. Mon « oui allo » restant sans réponse, j'ai pensé que la personne qui m'appelait avait raccroché ! En fait, j'ai découvert que l'attente au rouge était signalée par le chant de ce volatile chapardeur. Vous voyez, nous sommes vraiment au pays de la sérénité, on met les animaux au service de la technologie.

lant. Les parents n'ont aucune angoisse de laisser leur progéniture se mouvoir sans leur surveillance protectrice. Et comme la sécurité est grande, voire totale, ils ne prennent aucun risque qu'il puisse leur arriver le moindre incident. Pendant mes parcours, je remarque une multitude d'hommes vêtus d'uniformes d'un genre militaires. Après renseignement, je découvre que ce sont en fait des personnes qui gardent et gèrent les accès d'entreprises commerciales. Les vé-



... en toute sécurité et sans mes parents !

ritables policiers sont très rares grâce à cet exceptionnel civisme japonais. Le feu piéton rouge, même d'une rue très peu large, ne sera pas transgressé si aucune voiture ne se montre.

Je me rends à l'Institut français qui abrite également le Consulat. J'y rencontre Caroline Tédjedor sortie depuis peu de Sciences Po. Elle m'est d'une précieuse



Institut Franco-Japonais du Kansai et consulat

aide comme conseillère tout au long de mon séjour. Elle me désigne un petit coin de bureau dans la bibliothèque pour que je puisse y travailler le soir. Comme je veux visiter certains sites en priorité, elle m'incite à prendre mes précautions et à réserver mes entrées pour certains d'entre eux. C'est le cas de quatre endroits dits "Impériaux" à cause de leur passé historique. Ce qui me sera confirmé une fois sur place.

Effectivement, je me trouve dans un lieu de la plus haute importance. Le Palais Santo Gosho qui se situe dans cet immense parc mérite toute notre attention. Il y en a deux autres fondamentaux mais très éloignés et en périphérie de la ville au Nord et au Sud. Ce sont les Palais Villa Katsura et Villa Shugakuin.

Donc, comme Caroline me l'indique je me plie à la règle et me dirige, passeport en main, vers l'Office impérial pour m'inscrire. L'attente est de courte durée, ma bonne étoile sans doute car, quand j'y repasse des heures après, la queue est à désespérer de s'y coller. Il faut, en effet, entreprendre deux démarches. Celle pour déterminer les sites où vous voulez accéder et dans le même temps, récupérer les formulaires que vous devez remplir et la deuxième pour les déposer. Ce que j'ai fait pour la première phase, avec célérité d'ailleurs ! Le hic est que je réintérais la même colonne alors que j'aurai dû emprunter une autre. Dieu merci, comme je l'ai déjà dit, il y avait peu de personnes devant moi. Je dois avouer que la présentation de ma carte de l'AIAP-UNESCO



Mon coin bureau au consulat



Caroline Tédjedor



Toile : 1,62 x 1,30 m - peinture acrylique.

m'a facilité la tâche à maintes reprises dans mes introductions. Toutes les visites sont programmées sur trois jours, seuls de petits groupes peuvent s'y rendre. Cela sous-entend que si vous venez uniquement quelques jours à Kyoto, vous risquez de vous trouver dans l'impossibilité de profiter de ces hauts lieux. Aujourd'hui, je débute par le Site impérial avec un guide s'exprimant en anglais...

Ce Palais a été abandonné par l'empereur en 1868. Plusieurs fois détruit par des incendies, il a été à chaque disparition, reconstruit, comme bon nombre de bâtiments de cette nation. Le bois étant dominant dans l'habitat, il en devient vulnérable. La ville de Nara a été, de la même façon, une des résidences de ce dignitaire. Cet homme est un véritable symbole, il se situe au-dessus de tout. Le Japon relève d'une monarchie consti-



Un parking à vélos

tutionnelle. Ainsi, par son empereur, se perpétue la continuité du Pays au soleil levant. À ce titre, un très grand respect lui est porté. Il est également bon de mentionner qu'il est le chef spirituel de la religion Shinto.

La visite proprement dite est encadrée par des personnes qui ont pour mission de vous éviter de vous éparpiller !!! Rester groupé est donc de mise, voire impératif, au risque sinon de se faire réprimander. Conseil amical, si vous voulez faire de belles photos, soyez à la fin de la file.

C'est une déambulation intéressante sur tous les plans, aspects architecturaux et ordonnancement des jardins, ces derniers étant malheureusement peu accessibles. Deux heures sont nécessaires, y compris le briefing du début avec projection à l'appui. Là aussi, s'exerce une précision horlogère. Pour vous préparer, on vous installe dans une salle avec écran pour vous briefer sur ce qui vous attend. Et pile à la clôture du film, apparaît le guide qui vous accompagnera.

Comme il fait très chaud, il me faut beaucoup boire. La fatigue n'étant pas encore à son point culminant, je décide de passer, toujours avec mon fidèle destrier, par un petit temple qui se trouve sur mon chemin dans l'Y de deux rivières qui se rejoignent. Celles-ci par ailleurs me serviront constamment de repères pour m'orienter dans cette zone.

Bien m'en a pris, j'y rencontre des geishas (tout au moins, elles en ont l'habillement) qui fort gentiment ont accepté de se laisser photographier ; puis dans la continuité de mon périple, je tombe sur un mariage traditionnel (en général ils le sont tous) avec des époux magnifiquement parés pour la circonstance. Avec leur autorisation, j'ai pu faire quelques clichés. Entreprendre cette démarche sans ce préalable les blesserait. Les Japonais ne feront rien pour vous froisser, c'est dans leurs gènes ; il doit en être de même de notre part.

Les Palais Impériaux

... Dans le cycle de mes rencontres avec les Palais Impériaux, après celui d'hier qui est le plus important, j'en découvre deux autres dans la même journée, le Shugakuin et le Katsura.



Shugakuin

Ce que je n'avais pas estimé en partant, c'était leur éloignement, le premier étant totalement au nord et le deuxième plein sud, c'est-à-dire à 20 kilomètres l'un de l'autre ! Tout ça à vélo et avec le vent qui s'est levé ... J'envisage donc qu'à compter de demain, je ne ferai plus qu'une visite par jour.

Ce qui me désole, c'est de ne pas encore profiter des belles couleurs d'automne si spécifiques au Japon. Je suis sans doute arrivé trop tôt. Mais comme mon séjour sera long, je ne désespère pas de faire l'expérience de cette saison malgré tout.

Ces deux Palais ont été construits au milieu d'environnements privilégiés et ont pour caractéristique de n'avoir qu'une seule entrée. Dès qu'on la franchit, cet espace clos nous fait totalement oublier le monde extérieur. L'architecture japonaise n'est plus à décrire puisque nous en connaissons l'essentiel à travers les

nombreux livres et documentaires sur ce pays. Néanmoins, le vivre in situ comme je le fais actuellement démontre pleinement que les émotions ne peuvent se déclencher que dans l'immersion d'un lieu. Cette villa de plain-pied, semblable à beaucoup d'autres, laisse le regard vagabonder dans ses pièces en enfilade pour aboutir, sortant de la pénombre, à une nature magnifiée par le cadre de l'ouverture. Celle-ci, en ce lieu, est indéniablement habitée d'une âme, chaque pierre, qu'elle soit plantée en terre ou émergente de l'eau, à sa place, est là où elle doit être. On perçoit l'empreinte du maître qui pensa leur disposition. La matière en soi n'est pas primordiale en ces endroits, elle est détournée de sa fonction basique pour nous entraîner à la réflexion. Au même titre que ces arbres dont les formes ont l'apparence d'un bonzaï. Certaines de leurs branches vieillissantes sont soutenues de cannes finement liées à celles-ci afin de les ai-



Aide à la nature



Tout est pensé



Ouverture sur la nature



Escalier



Aide à la nature



Aide à la nature

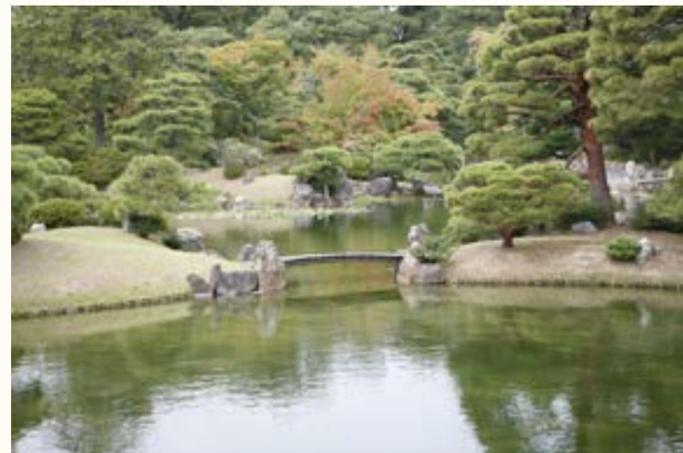


Beauté dans la simplicité

der à affronter le temps qu'il leur reste d'existence. Les plans d'eau sont omniprésents ; ils servent de miroir à cette nature qui, pour le plaisir de nos yeux, se dédouble. Les nombreux ponts en arc me permettent de passer d'île en île. L'esprit règne dans ces espaces, par la spiritualité qui se dégage de toutes choses.

Je n'aborderai les jardins zen, dits secs, que dans quelques jours ; ce n'est pas sans une certaine impatience que j'aspire à ce moment. Ils sont l'objectif principal de mon travail en dehors, bien entendu, des rencontres universitaires que je

ferai. En attendant, demain, je retourne au Grand parc impérial, où je visiterai le dernier Palais Sento.



Pureté d'un parc

Le Palais Sento

... Aujourd'hui, je revois Caroline, la responsable de projets au sein de l'Institut français du Japon-Kansai et du Consulat. Elle m'apprend que le dimanche suivant, je suis convié à une réception en présence de Laurent Fabius, alors ministre des Affaires étrangères.



Bonzaï géant



Sento



Sur la ville

Il est là, entre autres, pour l'inauguration de la Villa Kujoyama qui est l'équivalent de la Villa Médicis de Rome. Je dois en profiter, m'annonce-t-elle, en plus d'être présent aux manifestations officielles de la soirée, pour rencontrer des personnes intéressantes qui pourront me faire gagner du temps pour la suite de mon travail. Elle me précise que la spécificité de la sociologie japonaise entraîne que l'on en connaisse les codes, si l'on veut bien évoluer ici. Ceci dit, il me faut défroisser mon costume dès ce soir !

Le Palais Sento que je découvre maintenant se trouve à proximité du Grand Palais, les deux étant immergés dans un Parc qui les isole du monde contemporain qui tourne autour de ses murs. Cet espace est le plus grand de Kyoto, au point que le son de la circulation ne parvient pas à vos oreilles lorsque vous êtes en son centre. Une fois de plus, pendant ma visite, je

constate combien la nature est magnifiquement soignée. Le japonais entretient avec elle un constant dialogue, il l'aborde avec respect, chaque coupe nécessite un cérémonial. Pour exemple, quand vous déambulez dans ces jardins, vous vous déplacez bien souvent sur de petits sentiers de terre, de plus très étroits. La mousse omniprésente à Kyoto vient y mourir sur ses bords. Mon pied, en reculant malencontreusement, a touché ces tiges feuillées. Mon accompagnateur me montre alors sa réprobation en désignant mon pied du doigt. J'agressais cette mousse ! Cela m'est signalé gentiment, mais fermement. Je termine donc mon parcours tel



Sento

un fil-de-fériste pour éviter de frôler cette précieuse verdure sacrée. Nous sommes bien loin d'avoir ce rapport avec la nature et c'en est infiniment regrettable.

Demain, je commence le cycle des visites des enclos zen dits secs, dénomination liée au fait qu'ils sont composés de graviers et de sable peignés.

"Seul un homme qui a appris que Bouddha aide ceux qui s'aident eux-mêmes est capable de comprendre l'enseignement du sable et des pierres. Il sait que par-dessus tout il doit s'efforcer continuellement d'étudier et de méditer avec un sentiment de plus en plus profond, chaque jour qui passe pour être à la hauteur des défis et des responsabilités de la vie"

J'ai découvert ce texte affiché dans un petit temple. Espérons que dans les semaines à venir, je serai à la hauteur d'une telle pensée pour me sentir en osmose avec cette spiritualité.



Etude pour tableau



Sento

Le Temple Daitoku-Ji

... Je me suis levé de bonne heure, car la journée s'annonce longue, je ne suis pas encore prêt à tenir une seule prospection quotidienne.



Le Temple d'or

La rentabilisation de mes parcours à vélo m'entraîne à effectuer plusieurs visites par jour, afin d'éviter des va-et-vient.

Le premier temple que je découvre est un des plus connus. Il s'agit du Daitoku-Ji. Ses magnifiques jardins secs zen en ont fait sa réputation. Si vous n'êtes que brièvement de passage, à n'en pas douter, c'est un des lieux à ne pas omettre. Sur peu d'espace, tout est présenté pour vous initier à cette philosophie.

Le temple est composé d'un certain nombre de jardins, chacun ayant un portail différent pour y accéder. À ce propos, il faut savoir que les entrées coûtent cher, particulièrement pour celui-ci. Vous devez donc prévoir un budget visite important. Pour ma part, j'y échappe en partie en raison de mon statut officiel.

Dès que vous pénétrez dans ce monde dépouillé, vous sentez que rien de ce qui est apparent n'a le même sens que celui que nos concepts d'Occidentaux voudraient nous apprendre.

Ce lieu clos n'est pas très grand et ceci volontairement, afin de concentrer l'énergie qui s'en dégage. En contraste avec sa petitesse, il symbolise l'infini. C'est une narration miniaturisée qui nous

est offerte. Histoire, légendes et théogonie sont omniprésentes dans chaque objet. Une pierre n'est pas une pierre, un arbuste n'est pas un arbuste. Le sol strié par le râteau du maître nous amène à une vision hors du temps. Cette représentation de la matière n'est qu'un pont permettant d'accéder à l'esprit.

Un ancien manuel du 11^{ème} siècle (consulté à l'institut) incitait déjà à structurer la topographie de tels endroits, même si ce n'est qu'au 14^{ème} siècle que le jardin zen prendra vraiment son essor. Dans la réalité, la juste disposition des pierres, des cours d'eau et des plantations était codifiée. Tous ces éléments s'associaient à des figures cosmographiques en assurant, par cet ordonnancement, santé, prospérité et harmonie aux habitants du lieu. Conçu à la fois comme un objet physique et métaphysique, il était destiné à aider les moines dans leur vie contemplative, parfaite synthèse de l'entretien du corps et de la préparation spirituelle. Le travail, une fois accompli, permettait de parvenir à un état méditatif face à ce qu'ils venaient d'effectuer. Il est utile de savoir que ces préceptes sont mis en pratique également dans les résidences privées en suivant une normalisation rigoureuse.

Le Daitoku-Ji se trouve au nord de la ville. Sur place, on le devine à peine au fond d'une rue. Puis passé l'entrée, on entre dans un ensemble de 24 petits temples dits secondaires pour déboucher sur le principal. C'est assez déroutant. Dans mon avancée, je me suis posé mainte fois la question pour déterminer si je devais m'arrêter à tous. De plus, toutes les indications sont en calligraphie japonaise. C'est par la grâce d'une image significative peinte sur un panneau que j'en ai déduit être parvenu devant le bon ! Ouverture à 9 h 30 et processus d'encadrement strict, identique aux précédentes visites, avec un bémol... pas de photos en ce lieu. Il faut donc s'en imprégner afin de garder en mémoire l'émanation qui se dégage de ces jardins ; car il y en a plusieurs dont l'accès est, au demeurant, payant.

Le premier est relativement grand par rapport aux autres. Il est constitué d'un



Tōfuku-ji's Hōjō



Tōfuku-ji's Hōjō



Tōfuku-ji's Hōjō

sol peigné. S'y élèvent deux cônes de gravillons et une pierre qui émerge de cette mer striée de vagues. Le long du mur, une multitude d'îlots de rochers sont posés sur un tapis de mousse (je reviendrai sur l'éloge qui en est fait au Japon). À intervalles réguliers, dit-on, le dessin est modifié pour une métamorphose de l'esprit. Celui que vous verrez par la suite ne sera pas nécessairement celui que j'ai contemplé. Ce qui apporte une dimension de mouvement, rien n'est statique en notre monde

Ensuite, nous passons dans un autre petit jardin qui constitue une perpendiculaire avec le précédent. Nous découvrons dans notre progression qu'il encercle, en fait, le temple principal. Dans ce nouveau jardin, plus concentré, se trouve un espace vide composé de gravier peigné. Les îlots, beaucoup plus nombreux, se succèdent, toujours sur le même principe. Maintenant, c'est le moment de s'asseoir



Tofukuji

sur les longues et larges marches en bois qui sont là pour cela, le temps de la méditation est venu.

Le Daisen-In est celui qui dégage le plus d'énergie, les jardins sont vraiment minuscules mais tellement remplis de symboles qu'à mon sens, il faut y revenir pour en saisir le sens et encore... Chaque pierre ou rocher a un nom ; pour ne vous en citer que quelques-uns : bateau du trésor, vache endormie, tête de tortue, de Za Zen et pierre inamovible, cette dernière s'élançant vers le ciel, etc.

J'ai relevé le paragraphe qui suit lors de cette visite. Il explique la philosophie zen :

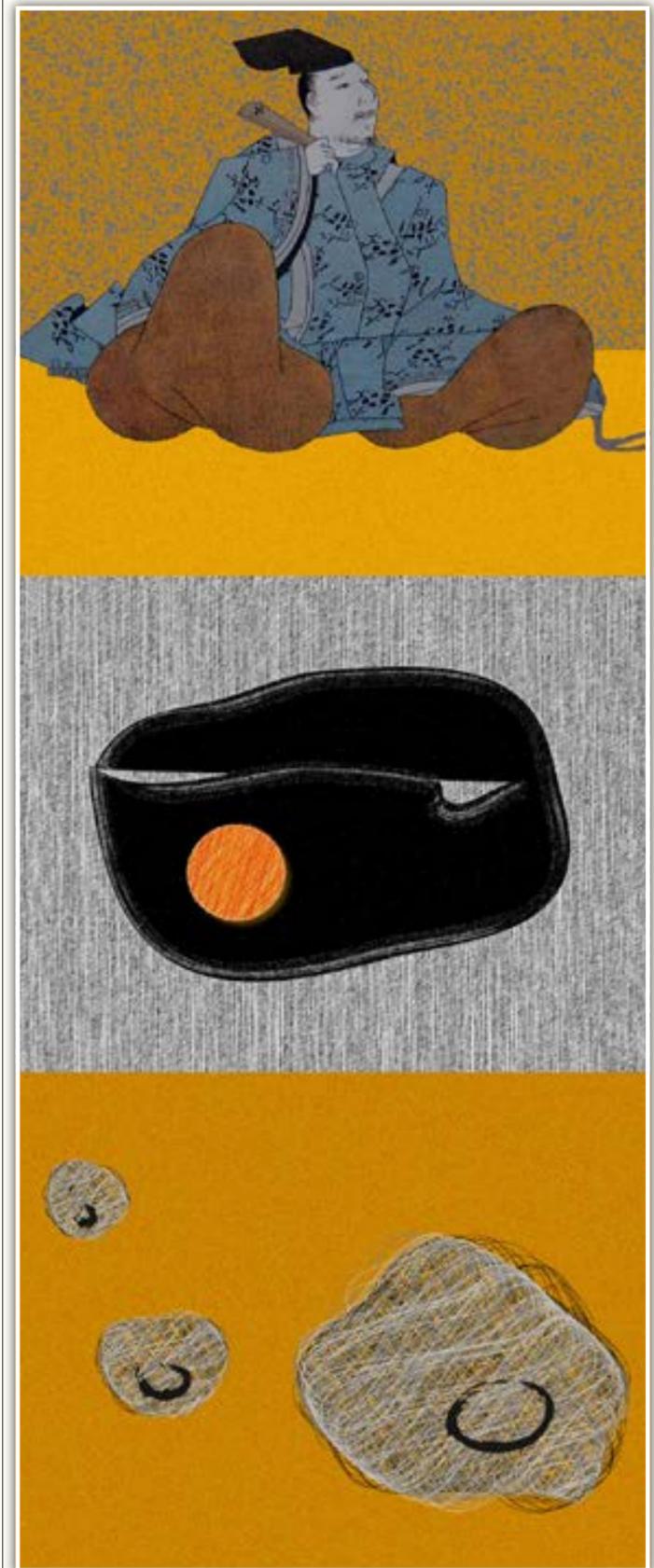
" L'introduction du zen au 12^{ème} siècle, nouvelle façon de penser, changea radicalement l'approche du Bouddhisme. Bouddha, n'est plus un être à part. Il devint conscience de l'être humain. Ainsi, l'homme qui avait été formé correctement dans la voie du Bouddhisme était celui qui vivait une vie indépendante dans la croyance qu'un homme qui ne dépend d'aucun autre, il est alors un Bouddha à part entière... Telle est la vision du Bouddhisme zen. "

Certes mes photos contribueront peut être à compléter mes écrits mais, selon moi, il faut découvrir ces émanations spirituelles in situ. Le visible n'ayant de sens que dans notre propre interprétation, des millions d'individus réagiront différemment en face de ces jardins. Et c'en est heureux car cela confirme que tout être est unique.

Je termine mon après-midi par la visite du réputé "Temple d'or" qui, apparemment, est plus fréquenté qu'un jardin zen. Ici, c'est la foule du Mont Saint-Michel, avec les trop nombreuses échoppes qui accompagnent habituellement ces sites touristiques. Bref, j'ai vite quitté ce lieu avec, pour souvenirs, quelques clichés.

Puis, insatiable, je continue par le Ryoanji-Temple, qui est un peu plus loin. Grand bien m'en fasse, j'y retrouve l'atmosphère du début de journée. C'est donc sur une belle note harmonieuse que je rejoins mon havre de paix pour m'y reposer.

J'ai hâte de me replonger dans le livre "l'Éloge de l'ombre" du japonais Junichiro Tanizaki. Son approche critique sur l'excès de lumière en toutes situations porte à une réelle réflexion sur nos dérives, et pas seulement sur ce sujet. Son culte de la pénombre m'inciterait presque à le lire dans l'obscurité !



Toile : 36 x 92 cm - peinture acrylique.

Le Nanzenji-Temple et le Tenjuan

... Je n'envisage pas de vous décrire mes impressions sur chaque temple visité, ça m'entraînerait à la redondance et cela n'apporterait rien de plus par rapport aux précédents. Quoique pour ma part, j'y accorde à chaque fois le temps qu'il faut.

Je citerai donc tout simplement les noms de ceux qui ont accroché mon regard dans la journée. Si d'aventure, l'un d'entre eux nécessitait que je m'y appesantisse, je le ferais bien volontiers. Ce jour, deux d'entre eux retiennent mon attention. Le Nanzenji-Temple, petite merveille intimiste et le Tenjuan qui se trouve au début d'une longue allée qui mène au Grand Temple. Que du bonheur !

En fin d'après midi, je rejoins Caroline au Consulat, vêtu de mon costume cravate. Laurent Fabius et sa compagne nous accueillent pour marquer le départ des festivités françaises. Cette réception est le début de ce qui est appelé "Nuit blanche". Une succession d'événements vont se produire.

Tout d'abord, l'inauguration de la villa Kujoyama qui, comme je l'ai déjà signalé, est le pendant de la Villa Médicis de Rome ; ses résidents y effectuent les mêmes travaux que ceux réalisés dans la villa italienne. Ensuite, de nombreuses rencontres culturelles vont ponctuer la soirée. Telle celle au musée du Manga, l'un des plus conséquents au monde. Heureusement que j'étais invité car la



Tenjuan

foule qui s'y trouvait était à vous rendre agoraphobe si j'avais dû me fondre dans cette masse humaine. Je me suis d'ailleurs éclipsé avant la fin des discours.

L'important des réjouissances se déroulant au Consulat, je voulais récupérer afin d'en profiter pleinement. La nuit tombée, j'assiste à une multitude de saynètes chorégraphiques très japonaises, mais néanmoins contemporaines par leur gestuelle.

L'une d'entre elles était une allégorie de

la cérémonie du thé. Pour nous occidentaux, nous ne percevons que la délicatesse de ce breuvage, alors que ce rituel relève d'une philosophie dont il nous

reste à percer les mystères. À cet effet, je vous encourage vivement à lire les écrits de Okakura "Le livre du thé", vous pourrez ainsi mieux saisir la dimension de cette pause quotidienne du Japonais.

Pour cette représentation dans le jardin de la résidence diplomatique, je suis installé au premier rang ; n'y voyez aucun privilège, mais un spectateur ne l'ayant pas occupée, on me proposa sa place. Un



Villa Kujoyama



Villa Kujoyama



Nanzen ji temple



Tenjuan



Tenjuan



Scénographie de la cérémonie du thé

couple de belle prestance arrive en tenue traditionnelle ; l'hôtesse qui les accompagne me présente l'homme "Monsieur Daisaku Kadokawa".

Avec courtoisie, il s'enquiert, en prenant son temps, des raisons de ma présence à Kyoto. Curieux, une fois rassis aux côtés du secrétaire, général du Consulat, Jean-Michel Guillon, je lui demande « Qui est ce personnage ? ». J'apprends ainsi que je viens de parler avec le maire de Kyoto. Cette anecdote montre combien les Japonais savent accorder de l'attention même à un inconnu ! Je le rencontrerai, par la suite, par deux fois dans des manifestations. Bien qu'il ne m'ait vu que brièvement, il se souvenait de notre échange.

La nuit se prolonge à n'en plus finir dans une ambiance surchauffée. Je quitte l'en-



Délire au consulat

droit sur une performance de danseurs tout de blanc vêtus simulant une masse compacte en mouvement et s'intercalant au milieu des invités, voire les bousculant quelque peu au passage, dans une sorte de happening.

Mon petit campus, lors de nos retrouvailles, est nettement plus calme ! D'autant que demain, la journée sera plus longue et protocolaire.



Chorégraphie au consulat

Les officiels

... Après une telle soirée de festivités, je suis étonné de trouver l'Institut français d'une propreté exemplaire.

Fort heureusement car, dans peu de temps, Monsieur Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, Monsieur Thierry Dana, ambassadeur de France, ainsi que Monsieur Charles-Henri Brosseau, Consul général nouvellement installé, nous recevrons dans la grande salle. Étant donné le nombre restreint d'invités, l'ambiance n'en sera que plus agréable.

Bref discours de Fabius, qui se déplace ensuite parmi nous, pour nous saluer individuellement. L'ambassadeur, homme de haute taille, diplomate type par son maintien, est, sans conteste, celui avec lequel j'échange le plus. Puis, comme de coutume, nous nous réunissons autour du buffet. J'en profite peu, préférant me

consacrer à Emilia Chalandon qui tient une chaire de mythologie japonaise et de cultures comparatives dans un centre de recherche. Notre conversation est passionnante ; nous nous reverrons car elle me convie à visiter ses locaux. Le ministre nous ayant quittés, l'atmosphère est moins protocolaire et je retrouve le Secrétaire général qui, au fil des semaines, est devenu mon ami. Avant de partir, je ne manque pas de saluer Caroline qui est ma cheville ouvrière en ce lieu et surtout ma bonne étoile tant elle m'apporte par ses conseils. Je rentre vite car la pluie est annoncée ainsi que le passage d'un typhon au large du Japon. Espérons qu'il y restera.



La réception



Le Ministre, l'Ambassadeur et le Consul

Le temple le Ginkakuji

... Comme je vous l'ai annoncé, je n'aborderai que les lieux qui peuvent apporter un intérêt particulier. C'est le cas du temple Ginkakuji.



Ginkakuji



Ginkakuji

Ce maître sait l'importance de la lumière qui touchera ce tapis afin qu'il puisse vivre et nous proposer une myriade de nuances dues au passage des rayons



Entretien du jardin

lumineux à travers la frondaison des arbres. Pour cela, il monte au plus haut des cimes afin de tailler leurs branches. Ainsi réalise-t-il une dentelle de clair-obs-

La déambulation dans ses jardins permet enfin de découvrir ces espaces de mousse dont je vous ai parlé précédemment. Celle-ci est vénérée et son entretien est porté au niveau de l'art.

À Yoshino

Sur la cime du mont Aoné

Le tapis de mousse

Qui donc l'aura tissé

Sans trame ni chaîne

Passage du Manyôshû, livre VII, poème 1120

La mousse se répand par endroits avec une totale liberté sauvage ; dans d'autres lieux, l'horticulteur, j'oserais dire l'artiste, lui impose son ordonnancement. Ainsi, comme je le verrai l'après-midi, ce dernier conçu de mousse et de pierres car-

rées offrant au ciel une partie de dames pour le distraire. L'homme qui l'entretient la respecte au point que, pour y accéder, il doit prendre des précautions des plus attentionnées : une mousse écrasée peut en mourir.



Ginkakuji



Ginkakuji



Ginkakuji

cur qui donne des teintes de vert subtilement diversifiées à l'ensemble.

Dans un livre de l'Institut, j'ai découvert les nombreuses variétés de mousses qui, aux yeux du profane que je suis, ne pouvaient être qu'identiques si je n'y portais l'intérêt que je lui devais. En parcourant ces pages, je ne peux maintenant que me souvenir de cet homme qui, au tout début de mon séjour, me fit remarquer que je la piétinais.



Entretien du jardin

Le Tofuku-Ji et le Fushimi-Inari

... Le soleil est de retour. Deux visites m'attendent le Tofuku-Ji et le Fushimi-Inari. Le premier ne me déclenche pas de sentiments particuliers. Le deuxième, par contre, me laisse entrevoir de magnifiques jardins de pierres sèches.



Fushimi - INARI

L'un d'entre eux, fait rare, est créé de roches verticales cylindriques posées sur un tapis de graviers peigné ; chaque pied est entouré d'ondes multiples, telles celles qu'aurait faites le caillou jeté dans l'eau. C'est là que je découvre le damier de mousse et de dalles minérales.

Puis, n'étant pas loin du Fushimi-Inari, je m'y rends. En ce lieu, pas d'espace arboré mais un corridor exceptionnel et fort long. Il est structuré par des arcs de triomphe formés de poteaux de bois très serrés ; un linteau de la même ma-

tière les coiffe. Leur juxtaposition laisse à peine filtrer la lumière. Tous ces arcs sont rouges et orangés. Chacun porte une calligraphie japonaise. J'apprends que chaque élévation correspond au don d'un mécène. La composition de ce cor-



TôfuKu-Ji



Fushimi - INARI

ridor est donc en perpétuelle évolution. Y déambuler nous entraîne, tant les colonnes se succèdent, à ne plus en espérer la fin.

Dans la philosophie shintoïste, le temps est discontinu avec des phénomènes de flux et de reflux. Un peu comme les ma-

rées qui viennent et repartent à l'infini. Le moine qui m'a communiqué cette pensée, m'a donné le poème qui suit. Un Japonais de l'Institut a bien voulu me le traduire :

Ici et maintenant
Chaque jour de la vie
est un apprentissage
Apprentissage pour moi-même
Bien que l'échec soit possible
Vivant chaque instant
L'égal de toute chose
Prêt à tout
Je suis vivant, je suis ce moment
Mon avenir est ici et maintenant



Fushimi - INARI



TôfuKu-Ji



TôfuKu-Ji



Damier pour distraire le ciel...

Car si je ne peux endurer ce jour
Quand le pourrai-je ?

Pourquoi a-t-il voulu me faire partager cet écrit ? je n'ai pas de réponse à vous apporter. Mais par contre, ce que j'ai lu sur le visage de ce vieil homme était rayonnant d'empathie.

Le quartier de Shimbashi

... Après cette découverte des arcs de triomphe, je me suis dirigé vers le sympathique quartier de Shimbashi.



Sympathique rencontre



Une Geisha

vélo ne pouvant y entrer, il me faut tout d'abord chercher une rue pour le garer et là, bonjour la galère. Néanmoins, je persiste et je finis par m'engouffrer dans ce



Jeunes mariés



Jeunes mariés

Il est fort restreint mais donne une idée de ce qu'a été le Japon à une époque où l'architecture contemporaine n'existait pas. Il est composé d'un petit canal et d'un pont bordés d'arbres qui, à mon grand regret, n'ont pas encore leur parure d'automne.

Geishas et Maikos, leurs élèves, y déambulent dans leurs plus beaux atours. Certes, cela fait un peu carte postale mais ce qui en émane mérite toute mon attention. Elles acceptent de se laisser photographier, ce que je fais "à en abuser". Les Geishas sont élevées au rang de Patrimoine culturel du Japon. Pour parfaire leur rôle sociétal, elles passent par une école qui les instruit pendant de nombreuses années dans des disciplines propres à leur statut. Aussi, lorsque vous les contemplez, n'y voyez pas qu'une apparence d'élégance. Derrière celle-ci se cache une femme d'une réelle éducation, formée aux arts les plus divers.



Quartier de l'école des Geishas

N'ayant pas peur des contrastes... je me dirige pour clore ma soirée vers le plus grand centre commercial de Kyoto ; ce n'est qu'un couloir d'une infinie longueur couvert d'une verrière. Mon



Mariage en famille



Entrée du centre commercial

tunnel qui n'a rien de comparable avec celui que je viens de quitter une heure auparavant. Ce lieu ne fera assurément pas partie de mes visites régulières.



Jeunes mariés



Centre commercial

Un pays sans ruine

... Ce qui me frappe à Kyoto et il en va de même certainement ailleurs au Japon, c'est l'absence de ruines à visiter, sinon de triste mémoire, celle d'Hiroshima. Celle-ci est par ailleurs conservée en partie pour rappeler aux hommes leur aptitude à la destruction.

En Occident, nous élevons la ruine, quel qu'en soit son passé, au rang de patrimoine culturel avec moult reconstitutions ou musées. Nous aimons entretenir nos lieux car nous voulons nous remémorer les modes de vie d'antan.

Ici, ce passé s'assimile au présent. On reconstruit à chaque dévastation quasiment à l'identique ce qui a disparu tout au long des siècles. Il n'y a donc pas d'évocations telles que nous les pratiquons, tout au moins en présence du visible. Le passé existe probablement,



Hiroshima

n'y là voyez qu'une opinion personnelle, d'une tout autre manière qui touche l'esprit. Contrairement à nos civilisations qui ont abondamment utilisé le minéral, les

Japonais ont employé du bois beaucoup plus vulnérable aux catastrophes naturelles et au feu.

Shokoku-Ji

... Encore un édifice qui mérite que je vous le signale, sans trop néanmoins m'y appesantir.

Je devrais employer le pluriel, car les temples se succèdent tout au long d'une allée. Le principal se nomme Shokoku-Ji. Je ne sais si mon appartenance à un organisme international y a été pour quelque chose, mais l'accueil des moines m'a apporté un bel instant de sérénité.

Leur gentillesse à mon égard a été telle que j'ai réalisé un croquis d'un de leurs

jardins secs et leur ai présenté selon la tradition, les deux mains jointes, le corps légèrement incliné. Trace qui marque mon passage en ce lieu. Je décidais, n'étant pas engagé par une quelconque contrainte, d'y rester afin de m'en imprégner dans ses moindres détails. Ne pas se poser en ces endroits serait ignorer ce que l'on vient en fait y chercher...



Petite fleur du jardin

À l'institut

... Hier, en fin de soirée, j'ai retrouvé mon coin à l'Institut. J'y parfaire mes connaissances sur cette culture qui me fascine au plus haut point ; pour tout dire, je suis sous son charme.

Caroline, toujours aussi efficace, m'a établi un planning de nouveaux contacts qu'elle me conseille de rencontrer la semaine prochaine. Le premier sera avec une chorégraphe, Catherine Contour, qui désire échanger avec moi sur sa discipline. Le deuxième sera avec un chercheur du CNRS en poste à Kyoto, Emmanuel Mares. Il travaille au "Research Institute for Humanity and Nature".

Comme demain c'est dimanche, Caroline m'a gentiment proposé de nous rendre tous les deux à l'extérieur de Kyoto, sur une montagne avoisinante appelée Kurama. Le trajet s'effectuera en train.

Comme j'envisage de m'initier au théâtre No, je lui en parle. En saisis les codes, m'explique-t-elle, est indispensable pour en comprendre l'esprit. Sur son conseil, je décide donc d'évoluer vers cet art avec précaution, étant donné que la moyenne des prix pour y assister est de 72 euros !



Catherine la chorégraphe

Il y en a trois qui me sont recommandés. Un qui est expérimental, accessible pour ma bourse et deux autres qui touchent à la perfection de cette expression.

Au hasard de mes déambulations, je tombe sur le musée de Kyoto. Brève visite car il ne s'y trouve que peu de salles. Par contre, ce qui y est exposé symbolise fort bien leurs traditions. En sortant, dans une boutique, sont présentés de beaux papiers japonais ; je n'ai pas pu résister à les effleurer et à en acquérir quelques feuilles.

Festival de danse universitaire

... Caroline m'attend comme convenu à la gare de Demachi-Yanagi. J'inaugure mon premier voyage en train. Pas de réel changement avec ceux de chez nous, sinon que les sièges sont adossés en parallèle des vitres, avec un grand espace vide au milieu du compartiment.



Gare Demachi-yanagi



Notre train



Kurama

Le tac à tac des roues ne diffère en rien des nôtres et la traversée de la banlieue non plus. Nous parvenons aux flancs de la montagne où poussent des arbres peu dissemblables de nos espèces sinon que l'on pourrait en faire des mâts de bateau, tellement ils sont dépouillés. Sortis de la petite gare, nous sommes environnés de boutiques, marquant ce lieu comme touristique.

Pour arriver au faite de cette montagne et afin de pouvoir se reposer, il est proposé des paliers avec des autels. L'un d'entre eux a un labyrinthe en sous-sol,



Kurama



Festival de danse universitaire

dans lequel sont déposées des urnes.

Sans Caroline, je ne m'y serai jamais aventuré, tant le noir est quasiment absolu. Je suis heureux de cette escapade qui me permet de mieux la connaître. Elle m'en apprend par ailleurs, un peu plus sur la vie des Japonais. Présente à l'institut depuis 3 ans, parlant le japonais, elle commence à assimiler les us et coutumes de Kyoto.

Enfin nous parvenons au sommet. Le but de cette visite est de découvrir des racines qui s'étendent à n'en plus pouvoir.

C'est impressionnant, voire oppressant ; certaines prennent des formes qui auraient leur place dans un bestiaire imaginaire. La mousse apporterait une



Les petits spectateurs



Festival de danse universitaire



Festival de danse universitaire



Festival de danse universitaire



Le Maire de Kyoto à gauche

note apaisante à celles-ci... Caroline me propose de finir la journée au Festival de danses qui est organisé par le milieu universitaire de Kyoto. J'accepte bien volontiers l'invitation d'autant que ce lieu me rend mal à l'aise.

La manifestation couvre une partie d'une esplanade. Des groupes se meuvent avec une stupéfiante synchronisation. Le chatoiment de leurs costumes colorés procure de la féerie à leurs chorégraphies. Le tout rythmé par des musiques contemporaines que scandent des personnes qui donnent le tempo aux changements de scènes.

Les cris qui me parviennent à ces instants viennent à n'en pas douter des samouraïs qui devaient avoir les mêmes quand ils passaient à l'attaque, précis, brefs et



Festival de danse universitaire



Festival de danse universitaire

Un spectacle grandiose réunissant toutes ces formations se tiendra à la nuit tombante sur l'esplanade du temple Heian-Jingu où j'aurai le plaisir de revoir

le maire de la ville. Une seule phrase, ce fut une superbe journée que je dois à Caroline.



Clôture du festival le soir



Aquarelle

Le vélo au Japon

... La jeunesse japonaise est parée de mélanges de couleurs inimaginables. Elle ose tout ce que nous ne permettrions jamais.



Répétition musicale... manque de salle !

Des jupes courtes laissent apparaître des collants chamarrés qui entraîne un mouvement kaléidoscopique lors des déplacements.

Peu de femmes ont de hauts talons ; ça tombe sous le sens vu leur aptitude naturelle à la marche ; c'est quand même plus confortable. Le parapluie est omniprésent et sert à se protéger aussi bien du soleil que de la pluie.

Les écoliers portent un uniforme spécifique à leur établissement. Circuler à

vélo au moment de la sortie de ceux-ci nécessite, j'en ai fait l'expérience, la plus grande des prudences. L'impétuosité de cette jeunesse sur ses bicyclettes les transforme en bourrasques. Il m'appartient donc d'être le plus vigilant possible.

Les mamans ne sont pas en reste et la poussette classique de chez nous est remplacée par des sièges bébé, avant et arrière. J'en ai même remarqué une avec trois sièges. J'en déduis que ce mode de locomotion est parfaitement maîtrisé pour oser se mouvoir ainsi en toute sécurité. Les tout petits enfants rentrent seuls

sur leur vélo, à la nuit tombante.

J'en arrive aux personnes plus avancées en âge. Elles sont, pour la plupart, habillées de façon contemporaine et rarement traditionnelle... Leurs tenues sont recherchées et dégagent de l'élégance. Les tons sont atténués quoique... pas pour toutes. Le vélo, n'y voyez aucune obsession, est également leur moyen de déplacement et leur vigueur se révèle étonnante. Voici mon premier tour d'horizon urbain. Ah oui, j'oubliais, on ne rencontre pas de chiens promenés en laisse, ou très



Devant le Resto U

peu. Quant au vagabondage, il est nul. Si les Suisses se revendiquent comme un pays de villes propres, les Japonais seront au plus haut du podium ; même les



Transport en commun des bébés



Le portable, même à vélo



Toujours le vélo



Transport en commun

feuilles ont un droit de stationnement limité ! Chaque habitant du quartier ayant la charge de l'entretien de sa rue. Nous en reparlerons.

Le civisme japonais

... Si je m'interroge sur le sens des jardins zen, je peux tout autant m'appesantir sur la vie sociétale des Japonais de Kyoto. La relation entre eux est basée sur "ne rien faire qui puisse rompre l'harmonie du groupe".

L'équilibre de la collectivité est lié à ce civisme accepté sans contrainte. La propreté de cette grande ville va de pair avec cet esprit... pas la trace infime d'un papier et cela à tous moments de la journée. Pas plus, par ailleurs, de mégots de cigarettes. A ce propos, la plupart des endroits sont signalés comme non-fumeurs sur des panneaux. Une explication m'a été apportée. Chaque parcelle de rue est balayée constamment par les résidents eux-mêmes...

Même les feuilles disparaissent aussi vite qu'elles se posent. Des comités de quartier structurés sont en place dans toute la cité. Ils assument leurs secteurs dans tous les domaines, y compris l'assistance aux personnes âgées et les écoles. Ce sont des délégations désignées par vote chaque année qui endossent la gestion de cet ensemble. Leur influence s'étend sur le plan politique. Cela nécessite pour les habitants un dévouement permanent pour que cette organisation reste pérenne tout au long des semaines. On ne peut se soustraire à cette charge quand on en est investi. Certes, on est loin de notre individualisme, mais sans établir de comparaison, force est de constater l'efficacité du système.

Ce civisme n'est nullement le fruit d'une contrainte ni d'une peur d'une quelconque sanction. Il est tellement naturel qu'y déroger entraînerait une réprobation immédiate. Autre fait qui retiendra mon regard, les enfants ne crient pas et sont calmes, autant à la sortie des écoles qu'en compagnie de leurs parents. Ils sont pourtant aussi joyeux que les nôtres. Dans les boutiques, aucun trépigement ni surexcitation de leurs parts. J'en déduis donc que cette sérénité s'acquiert dès le plus jeune âge dans cet environnement familial de quiétude.

La grande majorité des Japonais est croyante ; chaque fête, gala ou cérémonie auquel j'ai assisté, est ouvert et fermé



L'automne est proche

par un rituel religieux. Dans les temples, ils ne passent pas devant un symbole sacré sans se prosterner. La sobriété des gestes qu'ils ont en ces lieux contribue à ce comportement de calme remarqué dans la vie courante. L'ostentation n'est pas de mise dans les rapports à autrui. Chaque boutique expose avec une belle simplicité, voire dépouillement ce qu'elle vend. S'il y a un design occidental, celui des Japonais est admirable d'esthétisme par son minimalisme.

La bienséance que les personnes se portent entre elles est basée, pendant les activités professionnelles, sur une convention hiérarchique bien établie. Elle ne doit pas être rompue, ce qui serait, là aussi, au détriment de l'équilibre du groupe. Le mode de fonctionnement de l'entreprise est assujéti à cette disci-



Nettoyage permanent



Jeunes nipponnes

il vous signifierait par là qu'il a effectué un séjour en Occident.

J'ai déjà abordé la mode vestimentaire sans écrire sur celles qui portent la tenue traditionnelle. Elles sont, certes, peu nombreuses, mais je ne peux les ignorer lors de mes déplacements. Autre fait remarqué, il n'y a pas de mendiants dans les rues, qu'elles soient isolées ou fréquentées. J'ai également croisé très peu d'étrangers.

J'ai peu parlé de la nourriture. Elle est pourtant excellente à la condition de lire le japonais ! Bon, je m'en suis tiré car les cartes des restaurants montrent les clichés des plats ; ils sont même exposés en vitrine, en "cire colorée". Pas très incitatif pour y entrer ; rassurez-vous ils restent en exposition... Quant aux commerces d'alimentation, ils sont à foison. Une dernière constante, ce sont les nombreux salons de dégustation de pâtisseries. Comment font-ils pour être aussi minces ?

Cette cité atteint un niveau de sécurité comme on ne peut se l'imaginer. Les policiers se font rares. Et pour cause, personne n'enfreint les règles de circulation, le vol est nul. Enfin, je suppose qu'il peut y avoir des exceptions, mais il ne m'en a été cité aucun. Un exemple, lors de ma virée avec Caroline dans la montagne, j'ai oublié un de mes appareils photo sur un banc ; ce n'est qu'une heure après que je m'en suis aperçu. De retour à l'endroit, il était là. Il m'arrive de laisser mon matériel et mon sac dans la corbeille du vélo pour entrer dans un commerce.

On m'a donné à ce sujet une explication qui complète leur honnêteté naturelle. Elle est étonnamment d'approche métaphysique. Comme je l'ai déjà abordé, le rapport du Japonais à l'objet est inhérent à leur philosophie. S'emparer d'un objet qui n'est pas à vous, signifie s'approprier l'âme de son propriétaire. Et cela est inconcevable selon la pensée shintoïste.

Ohara

... Le soleil est de retour et ça m'incite à sortir de Kyoto. Ohara m'a été abondamment recommandé pour ses jardins de mousse, je décide donc de m'y rendre.



OHARA

Après un trajet en bus, je me retrouve en moyenne montagne. En arrivant, j'ai quelques difficultés pour situer ce lieu tant vanté, mais j'y parviens. Comme il est tôt, il y a peu de monde ; je vais pouvoir profiter pleinement de ces mousses qui, pour s'épanouir, envahissent tout ce qui leur est offert, bases des arbres, murets, dallages, etc.

Pour le plus grand bonheur des voyageurs qui entreprennent ce déplacement, sont disposées à cet endroit des sculptures de pierre représentant des têtes rondes mi-

niaturisées. Deux d'entre elles, tant elles se frôlent, semblent amoureuses. Ces rondes-bosses sont connues dans tout le Japon. Un peu comme la Petite sirène de Copenhague. Elles sont tellement minuscules que je suis passé plusieurs fois à côté sans les remarquer. Je ne m'attarderai pas sur ce qui se trouve dans les temples tant cela ressemble à ce que je vous ai déjà décrit. Tout ce qui touche à la culture japonaise amène à l'émotion, mais il faut encore entamer la démarche pour en comprendre ses subtiles facettes. Toutes ces visites, sans cela, n'auraient aucun sens.



OHARA



OHARA



OHARA

Ayant parcouru la Chine et l'Inde, ces deux pays ayant en tronc commun le Bouddhisme, je peux affirmer qu'il y a, effectivement, une spécificité japonaise dans l'interprétation de cette philosophie

lointaine. Ne serait-ce que par rapport à la Chine et l'Inde, la sobriété des lieux de prières comme celle de leur habitat. Elle donne une résonance particulière à notre appréhension du Japon.



OHARA

Un objet, un vase doté d'une simple branche, une seule estampe suffisent à remplir la pièce où ils vivent quotidiennement. Ce qui atteint le mieux cet art du dépouillement est le rituel de la cérémonie du thé. Il tend à chercher une illumination intérieure pendant le moment qu'on y consacre. Chaque objet a donc sa place et a surtout une âme pour l'occupant. La surabondance décorative est antonymique avec leur culture. Ne pas éparpiller le regard, c'est être concentré sur son moi profond.

Un universitaire avec qui je déjeune m'explique que la construction d'une maison



OHARA

japonaise doit réussir une combinaison subtile de la vérité, du bien et de la beauté. Les notions de temps et d'espace sont unies dans un seul concept traduit par le mot "MA". C'est la distance où le vide existe entre deux ou plusieurs éléments. Il m'apprend que Kyoto a été conçue sur consultation des oracles de l'époque qui préconisaient les règles que je viens d'exposer dans le modèle « topomantique » qui doit permettre l'harmonie du lieu ; il était écrit que :

**« Le vent doit être contenu et l'eau acquise
Au nord une montagne pour bloquer les vents
Des collines plus basses doivent le protéger à l'ouest comme à l'est
Le sud doit être plat pour permettre la pénétration du soleil**

**C'est ainsi vers lequel convergent les cours d'eau
Enfin au très loin, une colline basse qui fait face au site créant une harmonie visuelle »**

Cette ville fut ainsi conçue.



OHARA



OHARA

Catherine, la chorégraphe

... Je retrouve au restaurant universitaire Catherine Contour que Caroline désirait que je rencontre. Tout est passionnant dans ce qu'elle m'apprend sur ces expérimentations chorégraphiques.



Ma cantine au Resto U

C'est la troisième fois qu'elle séjourne ici. Elle ne peut rester avec moi, plus longtemps, car elle va au théâtre assister à "En attendant Godot" de Samuel Beckett. En japonais, ça doit être surprenant ! Quoique son approche littéraire mini-

maliste puisse se fondre avec la sobriété japonaise. Les auteurs français sont très appréciés à Kyoto, un prix Nobel, comme le fut Beckett est très prisé. Nous devons nous revoir avec Catherine la semaine prochaine.



Catherine la chorégraphe



Resto U

Tradition

... Le consul de France Charles-Henri Brosseau m'a transmis une invitation à un spectacle de tir à l'arc à cheval. Sa particularité tient à ce que tous les intervenants seront en costumes traditionnels. Le consul sera également présent.



Cérémonie de bénédiction



Photographie de groupe

Le parc où se situe cette manifestation est le Kamigano Shrine. Je pars à vélo de bonne heure car le lieu est tout à fait au nord et, vu la chaleur, bienheureusement collé à une rivière.

Le temple m'est signalé par une concentration de personnes. J'ai beaucoup de chance ; je suis placé au meilleur endroit, avec la presse, pour profiter pleinement de l'exhibition.

Ma bonne étoile me permet de tomber au bon moment sur la bénédiction ritualisée de tous les participants parés de leurs habits d'époque. Le spectacle par lui-même est intéressant quoique répétitif. Un homme ou une femme à cheval s'élançe au galop et, arc bandé, décoche des flèches sur des cibles successives. Leur adresse est surprenante de précision.

Mais ce qui m'a le plus touché dans cette journée ce sont les cérémonies du début et de la fin. Brève discussion avec le consul et son épouse japonaise, puis

retour vers mon campus pour y visionner toutes les photos de cet événement.



Des costumes traditionnels très élaborés



Cérémonie de bénédiction



Avant le spectacle



Archer en action



Archer à cheval

Mes artistes en herbe !

... Un moment d'émotion m'attend au Jardin botanique de Kyoto ; je vais y rencontrer des artistes en herbe, c'est de circonstance en ce lieu !

Je me retrouve devant des dizaines de jeunes enfants, tous assis et attentionnés pour m'écouter afin de réaliser des gouaches de cette nature environnante.

Ils ont en moyenne autour de 10-12 ans. Ils se sont installés dans les endroits avec lesquels ils se sentaient le plus d'affinité. Certains sont dans l'alignement d'une grande allée ombragée, d'autres sont dans des recoins plus intimes.

En osmose par la couleur de leurs robes, les filles se sont posées dans un espace de fleurs toutes plus jolies les unes que les autres.



Mes jeunes artistes



Mes jeunes artistes

Les peintures nécessitant de l'eau, ils s'organisent pour la puiser dans un bassin. La concentration qu'ils mettent à la réalisation de leur œuvre est émouvante.

J'ai eu le malheur de céder à quelques-uns en dessinant quelques traits sur leurs blocs. Que n'avais-je pas entrepris ! Tous se sont précipités sur moi pour avoir leur esquisse. Il me fallut un HELP retentissant auprès des accompagnateurs pour m'en sortir.

Au retour je retrouve à la Villa Kujoyama, Adrien Petit qui est l'intervenant qui s'occupe de ce centre. Il me fait découvrir



Mes jeunes artistes



Une jeune artiste en plein travail



Mes jeunes artistes



Villa Kujoyama



Adrien Petit à la Villa Kujoyama

les différentes résidences et les artistes français qui y travaillent. Visite intéressante que je n'avais pu approfondir le jour de l'inauguration. Après l'attention que j'ai portée à ces enfants dans le Jardin botanique, j'essaie de me concentrer. Le contraste est fort entre la Villa Médicis de Rome qui se fond dans l'architecture de la ville et la Kujoyama qui est réalisée en béton.

Étant bien fatigué, je le quitte avant que la nuit tombe ; demain il me faut être en forme car je dois assister à un défilé de première importance dans cette ville. Tous les participants seront vêtus de costumes anciens datant de toutes les époques.



Mes jeunes artistes

Le grand défilé annuel des époques passées

Je clôturerai les extraits de mon journal sur cette manifestation.



Quelques temples que j'ai visités qui ne figurent pas dans ces extraits : Le SAGANO, le DAIKAKUJI-TEMPLE, le NISON-IN TEMPLE, le GIOGI TEMPLE, le DANRIJI et pour finir le SHOREN-IN TEMPLE. Tous ceux-ci, méritent que l'on s'y arrête dans la mesure où vous séjournerez longtemps à Kyoto.

Jacques Blancher

www.jblancher.com

La démarche : travaille sur le signe, la ligne et la tache, en explore les multiples possibilités par différents supports qui vont de la toile simple aux matériaux divers... carton, pierre, céramique, sable, ciment, etc... des installations sont aussi utilisées ainsi que maintenant les procédés informatiques et numériques.

Quatre parenthèses ont été faites dans cette démarche : le travail sur le Galet, le travail sur les religions, l'exposition "Du voyage à l'atelier, cheminement de la création" et l'exposition "Du voyage à l'atelier, PhotoArtGraphique". Le travail avec les technologies nouvelles, telles que l'informatique et photos numériques, prennent le pas sur la matière...

Cette présente exposition "L'Art en Humanité" retrace ses dernières années de figuration narrative effectuée avant qu'il ne retourne vers une création plus dépouillée telle qu'il l'exprimait avant ces parenthèses.

Parcours

Originaire de Bretagne. À l'âge de 18 ans, fait sa première exposition personnelle à Rennes. Voyage et vit jusqu'en 1974 au Congo, Cameroun, Mali, Djibouti, Ethiopie, Guinée, Algérie, Maroc...

Arrive en Languedoc-Roussillon en 1975 et installe définitivement son atelier sur la région de Lunel en 1980.

Nommé en 1996 au corps académique italien "Gréci-Marino" en section Arts, et Chevalier Académique des Arts en 1999. Membre AIAP auprès de l'UNESCO. Missions effectuées en 2005 : CHINE, Shanghai - 2007 : INDE, Kerala - 2009 : AFRIQUE, Mali - 2013 : INDE, Pondichery et 2017 : JAPON, Kyoto.

Membre ADAGP (société des auteurs dans les arts graphiques et plastiques) Lauréat au Major international d'art contemporain de New York - 1988

Filmographie

France 3 | Télé Soleil | Télé VAL | Télé Câble | Defever Bruxelles "Portrait d'un peintre contemporain" | Production martin Figères "L'atelier de Jacques Blancher" | Didier Leclerc at.89 "Portrait d'artiste" | François Lagarde "Portrait d'un artiste"



Entretiens, articles & préfaces

Jean Cahn, journaliste | Odile Cimetiere, journaliste | Skimao, critique d'art | Jean Barrot, art contemporain AMF | Defever, critique d'art Bruxelles | Thierry Devienne, journaliste | Paul Hordequin, écrivain | Jacques Moynier, journaliste | Michel Théron, écrivain | Alain Nenoff, journaliste | Anthony John, journaliste | Michel Gay, radio France | Jacques Balp, FR3 | Christian Amphoux, CNRS | Denis Pages, FR3 | Michel Pelamourgue, journaliste | Muriel Plantier, journaliste | Stéphane Compan, FR3 | Lise Ott, journaliste | Richard Gougis, journaliste | Philippe Montay Radio France et Mickaël Potot France 3

Enseignements

Membre du jury CNFPT pour les Concours du professorat d'enseignement artistique et conservation du patrimoine - I.S.C.T. enseignement - Interventions en milieu universitaire, lycées, collèges et écoles primaires.

Plaquettes, presse annuaires & livres

Ville de Barcelone, El País, Andorre, Le Monde, Avui, Class, Casa Viva, Conseil régional L.R, Conseil général, Ville de Lunel, Ville de Montpellier, Midi Libre, Le Provençal, Figaro etc.

Benezit 2000, Akoun, Art price, La côte des arts, Guide argus Mayer, La Gazette.

Initiation à l'art avec Michel Théron ; Rencontre ou ne pas rencontrer Nicolas de Staël ;

Blancher, cartésien et mystique de Paul Hordequin ; Sur le Moïse de Blancher par Michel Théron.

L'Art en Humanité, Journal d'exposition La Grande Motte.

Roman thriller "MENACE La couleur du sang" aux éditions ELLA .Toutes librairies et internet.

Expositions institutionnelles des 20 dernières années

Barcelone : 4 expositions | New York : 1 | Montpellier : 9 | Nîmes : 2 | Shanghai : 1 | Le Grande Motte : 3 | Lyon : 1 | Aix en Provence : 1 | Lunel : 2 | Andorre : 1 | Tarragone : 1 | Cracovie : 1 | Paris : 1 | St Remy de Provence : 1 | Avignon : 1 | Mèze : 1 | Agde : 1 | Parme : 1 | Nice : 1 | St Jean de Védas : 1 | Cannes : 1 | Rotterdam : 1 |

Expositions galeries

Nîmes : 6 expositions | Montpellier : 3 | Villeneuve la Rivière : 1 | Montbrison : 1 | Sommières : 1 | Barcelone : 6 | Bruxelles : 3 | Fontanes : 1 | Florence : 3 | Aix en Provence : 2 | Milan : 1 | Aubais : 2 | Ajaccio : 2 | Perpignan : 1 | Paris : 3 | Grenoble : 1 | Caunterets : 1 | Le castelet : 1 |

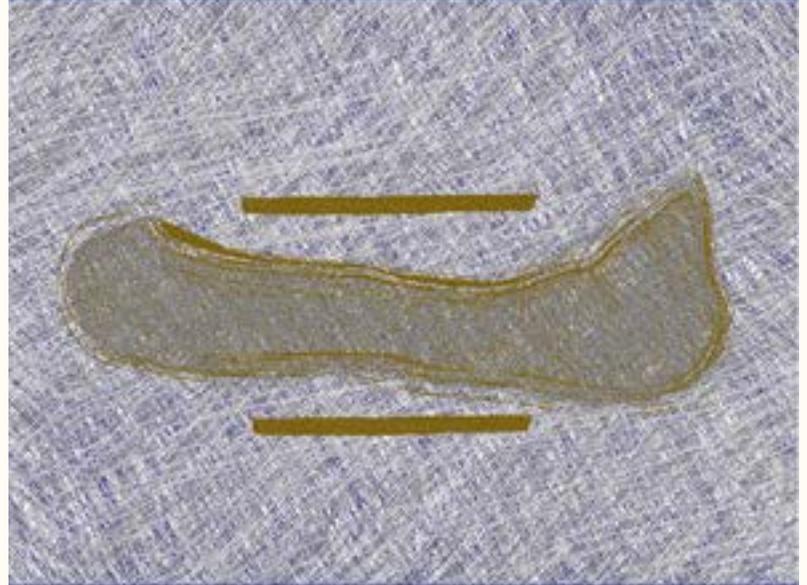
Collections privées

France | Allemagne | Etats Unis | Italie | Espagne | Angleterre | Belgique | Hollande | Suisse | Maroc

Copyright : Jacques Blancher

Conception du catalogue : Service Communication de la Ville de La Grande Motte

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, serait illégale et sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle. En ce qui concerne les articles (L.122-5, 2 e et 3 e a) et (L.122-4), ils sont également applicables à ce journal. Et ceci pour tous pays. Dépôt Copyright 01/06/2018



LA
GRANDE
MOTTE

af

Alliance Française
Rotterdam
Centre culturel & linguistique

TV5MONDE